



BI

LE PRINCE DE
BEAUMONT.

MAGASIN III

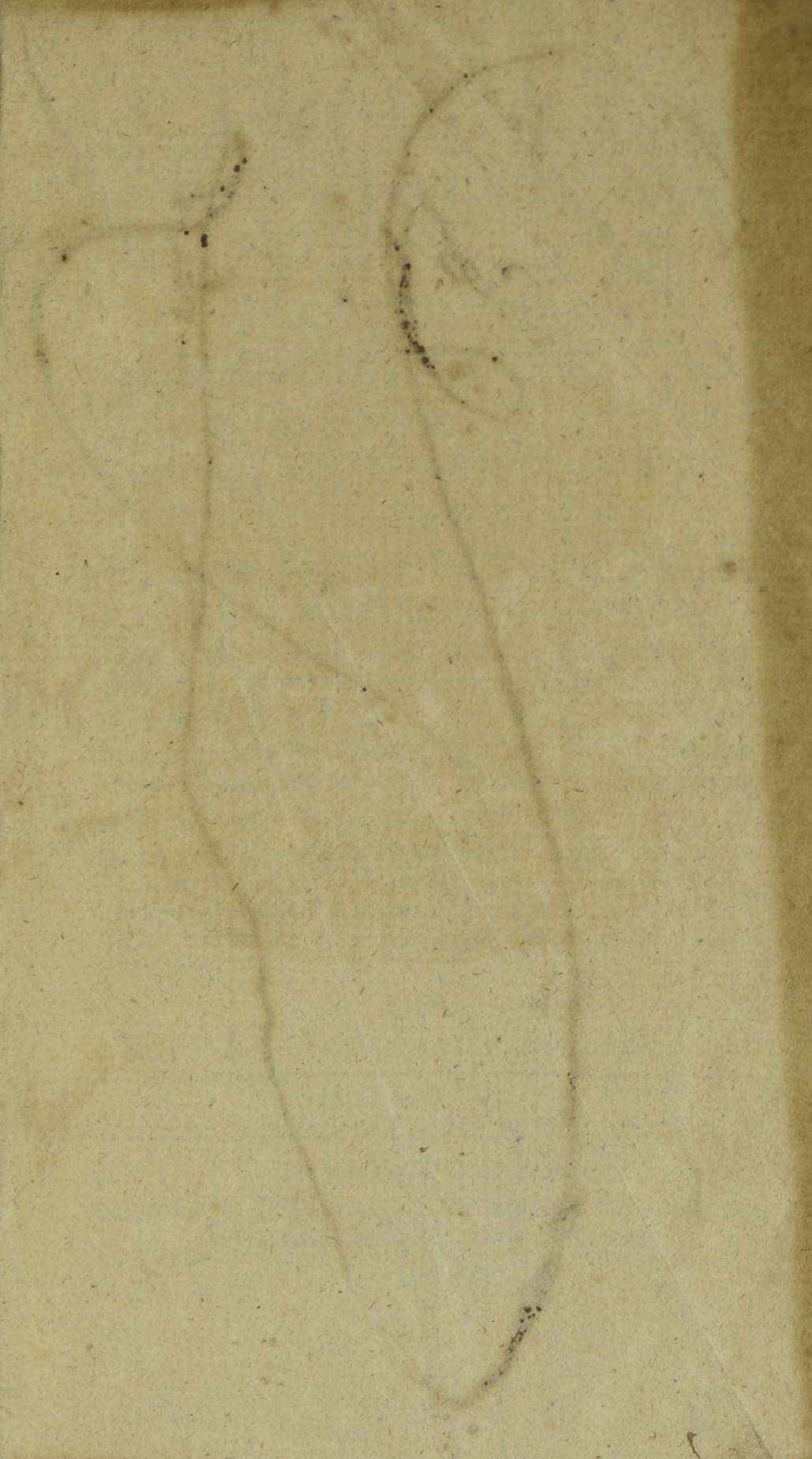
1758

V. 2



37131 009 543 836

II, 719-20



BA



Elegance

Eleg. Paillie

MAGASIN

DES

ENFANTS,

OU

DIALOGUES

ENTRE

une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses ELEVES de la première
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de
la *Géographie*, &c. : le tout rempli de *réflexions utiles*,
& de *contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit
d'un style simple & proportionné à la tendresse de leurs
années :

PAR

Mad^e LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME III.

A LONDRES,

Se vend chez J. NOURSE, à l'Enseigne de l'Agneau, vis-
à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

1758.



LE
MAGASIN
DES
ENFANS.

XVIII. DIALOGUE.

Seizième Journée.

Madem. BONNE.

MISS *Molly*, répétez-nous votre histoire, s'il vous plait.

Miss MOLLY.

Dieu commanda à *Moïse* de poser ses mains sur *Josué*, & donna son esprit à cet homme, pour conduire son peuple dans la terre qu'il avoit promise à *Abraham*. *Moïse*, ayant obéi à Dieu, fit souvenir les Israélites de tous les miracles que Dieu avoit fait pour

4 XVIII. D I A L O G U E.

l'amour d'eux. Il leur promet que Dieu ne les abandonneroit jamais, s'ils étoient fidèles à observer les commandemens, & leur fit jurer qu'ils n'y manqueroient jamais. Après quoi il monta sur une grande montagne, d'où il découvrit cette terre, dans laquelle il ne devoit point entrer, à cause de sa desobéissance. Il mourut en cet endroit, mais on n'a jamais su, où l'on avoit enseveli son corps : il avoit vécu cent vingt ans.

Lady M A R Y.

Le pauvre *Moïse* a eu bien du mal pendant sa vie !

Madem. B O N N E.

Tout ce mal est fini, & il est heureux depuis bien longtems. Comparez ses cent vingt années qu'il a vécu, avec le grand nombre de celles qui se sont passées depuis ce tems-là ; ses peines ont été bien courtes, en comparaison du tems qu'il a déjà été heureux, & il le sera encore pendant toute l'éternité. Vous n'auriez pas voulu être à sa place pendant qu'il avoit tant de peine ; mais n'est-il pas vrai, que vous voudriez bien y être à présent ?

Lady SENSE'E.

Oui, ma Bonne, je pense quelquefois à cela, & je dis en moi-même : après tout, la vie est bien courte ! je n'ai pas bien long-tems à me gêner, & après ma mort, qui arrivera bientôt, je n'aurai plus qu'à être heureuse si j'ai bien vécu.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma chère amie, vous dites que votre mort arrivera bientôt, & vous n'avez que treize ans : est-ce que vous êtes conscriptive ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; *Lady Sensée* se porte à merveille ; mais quand elle devrait vivre encore cent ans, elle auroit encore raison de dire qu'elle mourroit bientôt. Il y a sept ans que vous êtes au monde ; ces sept années se sont écoulées comme sept jours : le reste de votre vie passera toute aussi vite ; mais il n'est pas sûr que nous vivions encore long-tems ; chaque jour peut être le dernier de notre vie.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, si je pensois à cela, je serois toujours mélancolique ; car je vous avoue, j'ai bien peur de mourir.

Madem. BONNE.

Vous craignez, apparemment, de n'avoir pas encore fait assez d'efforts pour vous convertir.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je ne pense pas à cela ; mais j'aime la vie : je n'ai presque pas eu de plaisir jusqu'à présent, & je n'ai rendu que peu de visites, à cause que je suis trop jeune. Je voudrois donc, avant de mourir, avoir eu le tems de voir le monde, & de me divertir un peu.

Madem. BONNE.

Que diriez-vous, si le fils d'un roi étoit en prison, & qu'il ne voulut pas sortir de cette prison, parce qu'il n'auroit pas encore été se promener dans le jardin de ce triste lieu ?

Lady SPIRITUELLE.

Je dirois qu'il seroit fou, parce qu'il auroit, sans doute, dans le royaume de son père, des jardins bien plus beaux que celui de la prison.

Madem. BONNE.

Voilà pourtant ce que vous faites, ma bonne amie, quand vous dites, que vous ne voudriez pas mourir encore, parce que vous souhaitez de voir le monde : cela me fait souvenir d'un petit trait que j'ai lu dans un roman spirituel.

Un prince, nommé *Josaphat*, s'étant perdu à la chasse, entendit la plus belle voix du monde. Surpris d'entendre si bien chanter dans un désert, il marcha du côté qu'il entendoit la voix, & fut bien surpris de voir que celui qui chantoit, étoit un pauvre lépreux, dont le corps étoit à demi pouri. Eh, mon Dieu, lui dit le prince, comment pouvez-vous avoir le cœur de chanter, étant dans une condition si misérable ? J'ai bien sujet de me réjouir, lui dit le malade ; il y a quarante ans que je suis au monde, c'est-à-dire, qu'il y a quarante ans que mon ame est enfermée dans un corps de boue, qui est sa prison. Les murailles de cette prison tombent par morceaux ; bientôt mon ame, libre par la destruction de mon corps, va s'envoler vers mon Dieu, pour y jouir d'une félicité sans bornes : j'en ai tant de joie, que je ne puis m'empêcher d'élever ma voix vers le ciel, pour célébrer ma délivrance.

8 XVIII. DIALOGUE.

Lady CHARLOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je ne suis pas fort attachée à la vie ; mais je crains la mort, parce que j'ai été bien méchante.

Madem. BONNE.

Vous avez commencé à vous convertir, ma chère, & vous y travaillez tous les jours ; cela doit vous tranquiliser. Dieu est si bon, qu'il n'en demande pas davantage. J'avoue que la mort est bien terrible, pour les personnes qui vivent, comme si leur ame devoit mourir avec leur corps ; qui ne sont occupées que de leurs plaisirs ; qui ne pensent non plus à Dieu, que s'il n'y en avoit point : l'enfer de ces personnes commence dès le tems de leur maladie. J'ai connu une dame de grande qualité qui avoit vécu comme cela. Elle avoit le foie gâté, & les médecins le lui dirent ; elle jetta un grand cri, & leur demanda sottement, si on ne pouvoit pas lui faire un autre foie ; car elle étoit très ignorante : elle offroit pour cela tout son bien. Les médecins lui ayant dit, qu'il n'y avoit point de remède, elle devint comme une enragée, & prioit une de ses amies, de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Mais, mes chers enfans, continuons nos histoires.

Lady CHARLOTTE.

Josué, ayant succédé à *Moïse* par ordre de Dieu, envoya deux espions à une ville, nommée *Jérico*; ils allèrent chez une femme, nommé *Rahab*, mais le roi de *Jérico* envoya des soldats chez cette femme pour prendre ces espions. Ils ne les trouvèrent pas, car elle les avoit cachés, & le lendemain elle leur dit : Je fais que vous êtes venus de la part du vrai Dieu, & qu'il livrera cette ville entre vos mains; mais puisque je vous ai rendu service, je vous prie ne me point faire de mal, ni à ma famille. Les espions lui dirent : nous ne vous ferons point de mal; assemblez toute votre famille chez vous, quand nous prendrons cette ville, & mettez un cordon d'écarlate à votre fenêtre, on ne vous fera aucun mal. Ils retournèrent après cela vers *Josué*, qui commanda au peuple de se tenir prêt pour passer le *Jourdain*, qui est un grand fleuve. Les Israélites étoient fort embarrassés, car il n'y avoit pas de pont sur le *Jourdain*; mais *Josué* commanda aux prêtres de prendre l'arche du Seigneur & d'entrer dans le fleuve. A peine leurs pieds eurent-ils touché l'eau, que le fleuve s'ouvrit en deux, pour laisser passer les Israélites; & Dieu dit à *Josué* :

faites prendre douze pierres à la place où les prêtres ont resté au milieu du Jourdain, pendant que le peuple passoit; & de ces douzes pierres, vous en ferez un autel, & quand vos enfans vous demanderont, ce que signifie cet autel, vous leur répondrez: c'est pour vous faire souvenir du miracle que Dieu a fait pour l'amour de vous, afin de vous faire entrer dans la terre qu'il avoit promise à *Abraham*. Et les Israélites obéirent en tout au commandement du Seigneur, & entrèrent dans la terre promise.

Lady MARY.

Dans quelle partie du monde étoit cette terre promise?

Madem. BONNE.

Je vais vous la montrer sur la carte, ma chère. Elle est dans l'Asie, au Sud-Ouest; & depuis que les Israélites y ont demeuré, on l'a nommée la *Judée*, aujourd'hui elle est plus connue, sous le nom de *Palestine*. Voilà le fleuve du Jourdain, la mer Morte à la même place, où étoit Sodome qui fut brûlée par le feu du ciel.

XVIII. DIALOGUE. II

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, j'ai lu dans une livre de voyage, qu'il y a de fort beaux arbres sur le bord de cette mer Morte, & que ces arbres portent des fruits magnifiques, mais quand on veut les manger, dit-on, qu'ils sont pleins de cendres & de pouriture : cela est-il bien vrai ?

Madem. BONNE.

Je l'ai lu comme vous, ma chère ; mais je ne fais si cela est vrai, car souvent les voyageurs prennent la liberté de mentir. S'ils ont dit la vérité en cette occasion, ces fruits seroient l'image du péché, & des plaisirs qu'on veut se procurer en les commettant : le dehors en est beau ; mais le dedans n'est que pouriture & vilainie. Allons, *Lady Mary*, dites votre histoire.

Lady MARY.

Aussi-tôt que les Israélites furent entrés dans la terre promise, ils firent du pain avec le bled du país, & aussi-tôt la Manne cessa de tomber. Cependant *Josué* vit un ange, qui avoit une épée à la main, pour lui montrer que Dieu combattoit pour son peuple ;

& le Seigneur dit à *Josué*, que les prêtres prennent l'arche du Seigneur, & qu'ils la portent en silence autour des murailles de *Jérico* pendant six jours : le septième jour, vous ferez le tour de la ville sept fois, & à la septième fois, les prêtres sonneront de la trompète, & le peuple jettera un cri de réjouissance, aussitôt les murailles de la ville tomberont, & chacun entrera de son côté dans cette ville ; mais prenez bien garde à ce que je vais vous dire : je ne veux pas qu'on pardonne à aucun des habitans de *Jérico*, mais je vous commande de tuer les hommes & les bêtes, exceptée *Rahab* & sa famille. Après cela vous détruirez cette ville, car tous ceux qui y demeurent, sont des méchans : je vous défend de garder rien de ce qui sera dans *Jérico* ; mais vous prendrez l'or, l'argent, le cuivre & le fer, & vous me le consacrerez, & tout le reste sera brûlé. *Josué* exécuta ce que Dieu lui avoit ordonné. Les murailles de *Jérico* tombèrent, & la seule *Rahab* fut sauvée avec sa famille. Cependant *Josué* envoya trois mille hommes pour combattre les ennemis : mais les Israélites s'enfuirent, & il y eut trente six hommes de tués. *Josué* & les anciens bien affligés, se prosternèrent la face contre terre ; mais le Seigneur dit à *Josué* : ne t'afflige point,

ce

ce malheur est arrivé au peuple, parce qu'il y a au milieu de vous un homme qui m'a désobéi, en gardant quelque chose de ce qu'il a pris dans *Jérico* ; tirez au fort, & je montrerai le coupable que vous tuerez à coups de pierre, & ensuite vous le brûlerez avec ce qu'il a volé. On écrivit donc les noms des tribus d'Israël sur des papiers, & on les plia, ensuite on les tira sans les voir, & le premier nom qui vint, fut celui de la tribu de Juda : ensuite on tira les noms de toutes les familles de cette tribu, on tira le nom de la famille de *Zara* : enfin dans la famille de *Zara*, on tira le nom d'*Achan* ; alors *Josué* dit à *Achan* : mon fils, glorifie le Seigneur, en avouant ce que tu as volé. *Achan* répondit : j'ai péché contre l'Eternel, & je me suis laissé tenter par un beau manteau, & par de l'or & de l'argent, que j'ai enterré dans ma tente. On trouva effectivement toutes ces choses, & *Achan* fut lapidé, c'est-à-dire, qu'il fut tué à coups de pierre, & on le brûla ensuite, avec tout ce qui lui appartenoit.

Madem. B O N N E.

Avouez, mes enfans, que voilà une histoire bien terrible. *Achan* s'étoit caché pour commettre ce vol, & il ne pensoit pas

que Dieu le voyoit, & qu'il trouveroit le moyen de découvrir son crime à la face de tout le peuple. Cachez vous tant qu'il vous plaira pour faire le mal, choisissez, si vous voulez, le tems de la nuit, enfermez vous dans une cave, dans un désert; Dieu qui est partout, verra votre crime, & s'il ne le découvre pas à tout le monde, comme il a fait celui d'Achan, il est sûr qu'il vous le reprochera à la face de l'Univers, au jugement dernier.

Lady MARY.

Qu'est-ce que le jugement dernier, ma Bonne? je n'ai jamais entendu parler de cela.

Madem. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère: vous en parlez tous les jours dans votre prière. En disant le simbole, ne dites-vous pas que Jésus Christ est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans & les morts?

Lady MARY.

Je dis cela tous les jours, ma Bonne; mais je ne fais pas ce que ces paroles signifient.

Madem. BONNE.

Je vais vous l'expliquer, ma chère. Le ciel, la terre, & toutes les choses que vous voyez, ne dureront pas toujours, mes enfans. Il viendra un jour où toutes ces choses seront détruites : alors tous les hommes qui seront vivans mourront, & ces hommes, & tous ceux qui sont morts, depuis le commencement du monde, ressusciteront, c'est-à-dire, qu'ils reviendront vivans une seconde fois ; car l'ange du Seigneur sonnera de la trompète en criant : *Levez vous, morts, & venez au jugement.* Quand tous les hommes seront rassemblés, on ouvrira les livres, dit l'Écriture, & l'on verra toutes les bonnes & mauvaises actions que les hommes ont fait pendant leur vie ; après cet examen, Jésus Christ dira aux bons : *Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume que je vous ai préparé de toute éternité, car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire ; j'étois nud, & vous m'avez habillé ; j'ai été malade, & vous m'avez donné des remèdes ; j'étois en prison, & vous êtes venus me visiter pour me secourir.* Les bons diront : Seigneur, comment vous avons-nous rendu tous ces services ? Et Jé-

sus répondra : *Je vous dit en vérité, que toutes les fois que vous avez fait du bien à un pauvre & à un affligé pour l'amour de moi, c'est à moi que vous avez fait ce bien, que vous avez rendu ce service.* Ensuite Jésus Christ dira aux méchans : *Retirez vous de moi, maudits, & allez au feu éternel, qui a été préparé pour le Diable: car j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas voulu donner à manger, ni à boire; vous ne m'avez point aidé, ni visité, quand j'étois nud, malade, & en prison.* A ces paroles les méchans tomberont dans l'enfer. Là, dit Jésus Christ, il y aura des pleurs & des grincemens de dents.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je n'ai pas une goutte de sang sur moi, tant je suis effrayée. Mon Dieu! si je pensois souvent à ce que vous venez de nous dire, je serois une sainte. Allons, je veux me convertir tout de bon, & ne plus craindre la mort, puisque je ne mourai pas pour tout-à-fait, & que je dois ressusciter un jour. Mais dites-moi, ma Bonne, sera-ce avec nos propres corps que nous ressusciterons? cela me paroît bien difficile à croire. Car enfin, je suppose qu'un homme tombe dans la mer, & qu'il soit mangé par

vingt poissons ; ces poissons seront mangés par vingt hommes, comment toutes les parties du corps de cet homme noyé, pourront-elles être rassemblées ?

Madem. BONNE.

Elles seront encore bien plus divisées que vous ne croyez, ma chère ; car enfin, ces hommes qui auront mangé les poissons qui se seront nourris de cet homme noyé, mourront à leur tour. La graisse de leurs corps fera venir de l'herbe dans les cimetières où ils seront enterrés ; cette herbe sera mangée par des animaux, ces animaux par d'autres hommes. Cependant à ces paroles de l'ange : *Levez vous, morts* ; la puissance de Dieu rassemblera toutes ces parties.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, reprochera-t-il aux hommes les fautes dont ils se seront corrigés ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère ; mais en même tems, on montrera les efforts qu'ils auront faits pour se corriger, & cela sera bien glorieux.

Miss MOLLY.

Mais les méchans feront donc bien honteux de voir que tous les hommes sauront les péchés, qu'ils auront fait en cachette.

Madem. BONNE.

Ils seront si honteux, qu'ils prieront les montagnes de tomber sur eux, & de les écraser ; mais leurs vœux seront inutiles ; il faudra qu'ils portent la honte de leurs mauvaises actions à la face de tout l'Univers.

Lady MARY.

Je pense, moi, qu'il est bien aisé de gagner le ciel, puisqu'il n'y a qu'à faire du bien aux pauvres ; cela ne me paroît pas difficile. Ces gens-là me font tant de pitié, que je leur donnerois volontiers le pain de mon déjeuner, si on vouloit me le permettre.

Madem. BONNE.

Mais si vous aviez bien faim, ma bonne amie ?

Lady MARY.

Eh bien, je leur en donnerois la moitié, & je mangerois l'autre. Mais dites-moi, ma Bonne, je suppose qu'une femme fût

bien méchante, qu'elle se mît toujours en colère, qu'elle aimât le vin & les liqueurs, qu'elle fût une menteuse, qu'elle parlât mal de son prochain, cette femme iroit-elle au ciel avec tous ces défauts, si elle faisoit l'aumône ?

Madem. B O N N E.

Non, ma chère ; mais il n'est presque pas possible qu'une femme bien charitable aît tous ces défauts, ou du moins qu'elle ne les corrige pas ; car il est presque sûr que Dieu lui fera la grace de se convertir. Mais remarquez, mes enfans, que pour être vraiment charitable, il faut l'être pour l'amour de Dieu. Il y a des gens qui donnent l'aumône par vanité ; d'autres par imitation pour faire comme les autres ; d'autres pour se débarrasser de l'importunité des pauvres. Vous sentez bien, que de pareilles aumônes ne sont pas celles dont Jésus Christ parle.

Lady S P I R I T U E L L E.

Mais, ma Bonne, quand on n'a pas beaucoup d'argent, & qu'on a une grosse famille, on ne peut pas faire beaucoup d'aumônes.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais si l'on ne peut pas donner d'argent aux pauvres, on peut exercer la charité comme si l'on étoit riche, en pratiquant les autres œuvres de miséricorde. Une pauvre personne vous expose sa pauvreté ; vous la consolerez ; vous l'exhorterez à prendre son mal en patience ; vous la recommanderez aux personnes riches : & ainsi vous ferez la charité ; car les affligés, est un des œuvres de miséricorde. En voici un autre : Il faut commencer par ses enfans, ensuite ses domestiques, puis les pauvres ; leur apprendre leur catéchisme, le leur expliquer, tâcher de leur inspirer la crainte de Dieu, leur enseigner leurs prières ; les servir quand ils sont malades, c'est encore un œuvre de miséricorde. J'ai connu des dames, qui, ne pouvant pas donner d'argent aux pauvres, parce qu'elles n'en avoient pas, travailloient pour eux, racommodoient leurs vieux habits, pour les leur donner. Un autre œuvre de miséricorde, c'est de reprendre les pécheurs avec douceur & charité ; de prier pour eux ; s'attacher à rendre aux autres tous les petits services que l'on peut. En un mot, mes enfans, une personne vraiment charitable, trouve

mille moyens, de faire la charité, quoiqu'elle soit pauvre. Difons maintenant un mot de la Géographie. *Lady Sensée*, comment partage-t-on l'*Ecoffe*?

Lady SENSE'E.

En deux parties, celle qu'on nomme Méridionale, & la Septentrionale : la rivière du *Tay* les féparent. La capitale de l'*Ecoffe* est *Edimbourg* dans la partie Méridionale à l'Est.

Madem. BONNE.

Et comment divifez-vous l'*Irlande*?

Lady SENSE'E.

En quatre parties, qui étoient autrefois quatre roïaumes. On trouve au Sud le *Munster*, à l'Est le *Leinster*, au Nord l'*Ulster*, & à l'Oueft le *Connaught*. *Dublin*, capitale de l'*Irlande*, est dans le *Leinster*. Voulez-vous, ma Bonne, que je répète à ces dames, ces vers que vous m'avez appris pour m'aider à retenir la Géographie?

Madem. BONNE.

Ils font bien mauvais, ma chère ; mais n'importe : cela aide la mémoire, ainsi vous pouvez les répéter.

Lady SENSE'E.

*L'Angleterre, l'Irlande, & le peuple Ecoffois,
Ne font qu'un seul état, jadis en faisoient trois,
Gouverné par différens princes.*

*Dans le premier on voit quarante-deux pro-
vinces.*

On voit douze provinces au país des Galois.

Londres, sur la Tamise, est le séjour des rois.

*Twide coule à son Nord, & ce fleuve sépare
L'Anglois de l'Ecoffois, qui fut jadis barbare.*

Le Tay se trouve au même lieu.

Et coupe l'Ecosse au milieu.

Edimbourg, ville capitale,

Est dans la part méridionale.

Lady SPIRITUELLE.

Pourquoi dites-vous, que ces vers sont mauvais, ma Bonne? il me semble qu'ils sont bons.

Madem. BONNE.

C'est que vous ignorez ce qu'il faut pour rendre les vers passables. Il y a, par exemple, une grande faute dans les deux premiers vers; car *Ecoffois* se prononce autrement que *trois*; mais comme je vous l'ai déjà dit,

ces vers ne sont que pour aider la mémoire, & il n'est guère possible d'en faire de bons sur ce sujet. Mais *Lady Sensée* ne nous a rien dit pour l'Irlande.

Lady S E N S É' E.

Voilà les quatre vers, qu'on a fait pour ce royaume :

*L'Irlande comptoit autrefois
Quatre royaumes, quatre rois :
Ce país pauvre, mais fertile,
Voit Dublin la première entre toutes ses villes.*

Madem. B O N N E.

Voilà encore une grande faute dans ces deux derniers vers : *fertile* est un singulier, & le mot *villes*, qui lui sert de rime, est au pluriel, ce qui ne se trouve jamais dans de bons vers.

Lady C H A R L O T T E.

Ma Bonne, je retiens les vers plus aisément qu'autre chose, ainsi je priérai *Lady Sensée* de me copier ceux qu'elle vient de répéter.

Lady SENSE'E.

Volontiers, ma chère; je vous les enverrai demain matin.

Madem. BONNE.

Et vous les apprendrez pour la première leçon. Adieu, mes enfans.

XIX. DIALOGUE.

Dix-septième Journée.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, mon Papa m'a prêté un livre, où j'ai lu un joli conte; voulez-vous que je le répète à ces dames?

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit une prince, nommé *Roland*, qui étoit amoureux d'une princesse, nommée *Angelique*. *Roland* étoit un fort honnête-homme; mais malgré cela, *Angelique* ne pouvoit pas le souffrir. Il alloit à la guerre, & faisoit les plus belles actions du monde,
pour

pour plaire à sa maîtresse. Quand il faisoit des prisonniers, il leur disoit, je vous donne la liberté, à condition que vous tirez trouver *Angelique* de ma part, & que vous lui direz, que je vous ai donné la liberté pour l'amour d'elle. Quand il prenoit des diamans & d'autres choses précieuses aux ennemis, il les envoyoit à cette princesse ; mais rien de tout cela ne touchoit son cœur, parce qu'elle étoit une fotte ; elle aimoit mieux un bel homme, qu'un honnête homme qui avoit beaucoup de courage ; & *Roland* n'étoit point beau ; ainsi, elle ne vouloit pas l'épouser. Un jour qu'elle se promenoit dans un bois, elle vit un homme à terre, qui étoit percé de plusieurs coups d'épée : d'abord elle crut qu'il étoit mort, mais l'ayant regardé de plus près, elle connut qu'il respiroit encore, & remarqua qu'il étoit beau comme le jour. Elle pria des bergers, qui étoient proche de là, de porter ce jeune homme dans leur cabane, & quand il y fut, *Angelique* en prit soin ; mais ce n'étoit pas par charité, c'est qu'elle aimoit ce jeune homme. Quand il fut guéri, elle s'enfuit avec lui ; & *Roland* fut si fâché de cela, qu'il devint fou. Il couroit tout nud dans les champs, & tous ceux qui le voyoient, en avoient pitié, & disoient : c'est un grand

malheur pour un honnête homme, que d'aimer une femme qui n'est pas sage. Une grande fée eut pitié de *Roland*, & fut trouver un de ses cousins, nommé *Astolphe* : elle lui donna un cheval qui avoit des aîles, & lui dit : montez sur ce cheval, il vous mènera dans le royaume de la Lune, & vous y trouverez la raison de *Roland* que vous rapporterez. *Astolphe* monta sur ce cheval aîlé, qui le porta jusqu'à la Lune. Alors il vit trois vieilles femmes qui filoient ensemble. L'une qui se nommoit *Clotho*, tenoit le fil ; la seconde, qui s'appelloit *Lachesis*, le tournoit dans le fuseau ; & *Atropos* la plus vieille, le coupoit. Elles dirent à *Astolphe* : nous sommes trois sœurs qu'on appelle les *Parques* ; nous filons la vie des mortels : quand un homme vient au monde, l'une de nous prend le fil, l'autre le tourne ; mais quand nous le coupons, il faut qu'il meure. *Astolphe*, qui étoit fort attaché à la vie, dit aux *Parques* : Mesdames, je suis charmé d'avoir eu l'honneur de vous faire ma reverence ; j'avois entendu parler de vous ; mais on ne vous rend pas justice. Les Poètes disent, que vous êtes vieilles, ils mentent, je vous trouve encore très aimable ; & quand je serai retourné sur la terre, je ferai punir sévèrement les auteurs

qui ne vous rendront pas justice ; car je veux être un de vos plus zélés serviteurs. On voit bien que vous venez de la Cour, dit *Clotho* à *Astolphe* ; vous mentez avec une éffronterie admirable, & vous flattez de fort bonne grace ; mais, mon pauvre garçon, vous perdez vos peines ; nous savons que nous sommes vieilles, & très vieilles, & nous ne sommes pas comme les femmes de votre monde, qui sont assez stupides, pour ne pas voir que les hommes se moquent d'elles ordinairement, quand ils les louent avec exagération. Je vois bien ce qui vous engage à nous dire des douceurs ; vous voudriez bien que ma sœur *Atropos* oubliât de couper le fil de votre vie : mais cela ne dépend pas d'elle ; le destin conduit nos ciseaux, & toutes les puissances du ciel, de la terre, & des enfers, ne peuvent l'empêcher d'exécuter ses arrêts. Vous mourez quand il l'ordonnera ; ne vous embarrassez pas du moment, & tâchez seulement de vivre assez bien pour ne pas craindre la mort. Adieu, pensez à faire votre commission. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui est devant vous ; vous trouverez une grande maison, dans laquelle vous entrerez, & l'un de nos domestiques vous enseignera, où vous devez chercher la raison de *Roland*. *Astolphe*, un

peu honteux d'avoir été trouvé flateur, prit congé des *Parques*, & trouva la maison dont *Clotho* lui avoit parlé. Le domestique, qui gardoit cette maison, lui dit : Seigneur, entrez dans cette chambre avec moi, vous trouverez ce que vous cherchez. *Astolphe* entra dans une grande chambre, qui étoit garnie de planches tout autour, & sur ces planches, il y avoit un grand nombre de petites bouteilles arrangées, avec des papiers écrits dessus, comme dans la boutique d'un apothicaire ; & chacune de ces bouteilles renferme la raison d'un homme. Cherchez celle du seigneur *Roland*, dit le valet, il y a des étiquêtes sur toutes les bouteilles. Mais, mon ami, dit *Astolphe* à ce domestique, je suis tout étonné du grand nombre de bouteilles que je vois ici ; je ne croyois pas qu'il y eût un si grand nombre de fous sur la terre. Vous ne voyez rien, répondit ce domestique ; cette chambre-ci, ne renferme que les raisons des fous qui sont à la Cour de Charlemagne votre empereur : mais dépêchez-vous de chercher celle dont vous avez besoin. *Astolphe* lut les étiquêtes, & trouva d'abord, *Raison de la jeune Elise*. Vous n'y pensez pas, dit-il au gardien de cette maison ; *Elise* n'est point folle, elle fait l'ornement de la Cour de Charlemagne ; & moi qui la

connois particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. Et point de raison, ajouta le gardien; est-on raisonnable, quand on sacrifie de sang froid sa jeunesse, sa santé, sa réputation, au désir de se divertir? *Elise*, livrée à la dissipation, avance la vieillesse pour elle, & mourra à la moitié de sa vie; elle fait du jour la nuit, & de la nuit le jour. Elle craint si fort de se trouver avec elle-même qu'elle court de tous côtés pour fuir sa propre compagnie; vous la voyez partout, elle est de toutes les parties, & tout cela parce qu'elle craint de trouver un moment de réfléchir sur elle-même, cela la rendroit trop honteuse. Cependant *Elise* étoit née avec une raison extraordinaire; remarquez que sa bouteille est beaucoup plus grande que les autres. Permettez-moi de prendre cette bouteille avec celle de *Roland*, dit *Astolphe*. Vous le feriez inutilement, répondit le gardien: j'ai descendu plusieurs fois dans votre monde, pour offrir cette bouteille à *Elise*, elle m'a remercié de fort bonne grace, mais elle n'a pu se résoudre à la recevoir. Elle aime le plaisir, elle veut briller dans les compagnies, & elle fait bien que si elle reprenoit sa raison, il faudroit renoncer à ce genre de vie, & briser les chaînes qui l'y retiennent; elle

aime ces chaînes, & m'a prié de lui garder sa bouteille, jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans : elle jure qu'alors, elle la prendra jusqu'à la dernière goutte ; mais hélas ! elle la prendra alors pour son desespoir. Infirmes, méprisées, personne ne lui saura gré d'abandonner des plaisirs prêts à la quitter ; & sa raison qui pourroit aujourd'hui lui servir à se corriger, ne servira dans ce tems, qu'à la désespérer. Mais passons à d'autres bouteilles. *Astolphe* lut encore quelques étiquettes ; mais quel fut son étonnement ! lorsqu'il trouva une bouteille sur laquelle étoit écrite : *Raison d'Astolphe*. Ah, parbleu ! ceci est singulier, s'écria-t-il ! me prend-on pour un fou ? Apprenez, lui dit son guide, que tous les plus grands fous, ne sont pas ceux qui courent les champs, comme *Roland* : tous ceux qui se laissent gouverner par une passion sont extravagans. Le riche avare, qui se laisse manquer du nécessaire, qui s'attire le mépris des honnêtes gens, & tout cela pour ferrer écu sur écu, & les laisser à des héritiers qui les dépensent en se moquant de lui, n'est-il pas un fou ? Cet homme entêté de sa noblesse, qui périroit plutôt que de céder le pas à un autre qu'il croit son égal, n'est-il pas un fou ? Vous-même, seigneur *Astolphe*, qui courez

à la guerre, & qui vous exposez tous les jours à vous faire casser la tête, ou les bras, ou les jambes; & cela seulement pour faire parler de vous: vous, qui êtes prêt à tous momens de vous faire tuer par le premier sot qui aura mal parlé de vous, n'êtes vous pas un fou? Pour le dernier article, répondit *Astolphe*, j'avoue mon extravagance, mais je ne puis convenir du premier. Un homme de mon rang est fait pour aller à la guerre, & la raison me dit qu'il faut sacrifier ma vie pour mon païs & pour mon prince. Vous avez raison, lui dit son guide; mais en sacrifiant votre vie, vous n'avez jamais pensé ni à votre prince, ni à votre païs, & voilà la folie: vous n'avez eu d'autres pensées que de faire parler de vous, d'acquiescer une dignité, de l'emporter sur vos camarades, & voilà l'extravagance. Croyez-moi, prenez votre bouteille jusqu'à la dernière goutte. Il me reste assez de raison pour suivre votre conseil, dit *Astolphe*; & aussi-tôt, ouvrant sa bouteille, il respira tout ce qui étoit dedans, & fut fort honteux, quand il examina avec sa raison toutes les sottises qu'il avoit faites. Il trouva enfin la bouteille de *Roland*, & après avoir remercié son guide, il revint sur la terre. On eut bien de la peine à attraper *Roland*, pour

lui faire respirer sa raison ; mais enfin, on en vint à bout. A peine l'eut-il reprise qu'il regarda de tous les côtés, & surpris de se voir tout nud, il demanda qui l'avoit mis dans cette situation. On lui dit, que c'étoit le chagrin qu'il avoit conçu de la perte d'*Angelique*. *Angelique* ! dit *Roland* tout étonné ; cette coquette qui écoutoit tous les hommes, qui étoit toute occupée de sa beauté, qui n'aimoit que les louanges, qui recevoit les présens que les hommes lui donnoient, qui, oubliant qu'elle étoit née princesse, a épousé un jeune aventurier, seulement parce qu'il étoit beau ! est-il possible que je sois devenu fou pour une personne si méprisable ? Ensuite *Roland* réfléchissant, dit encore : après tout, c'est un grand bonheur pour moi d'être devenu furieux, cette folie étoit moins grande que celle qui me rendoit amoureux d'*Angelique*, & elle étoit bien moins dangereuse ; car le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête-homme, c'est d'épouser une femme coquette. Tout le monde fut bien surpris d'entendre parler *Roland* d'une manière si raisonnable. Plusieurs personnes, attaquées de la même maladie, prièrent *Astolphe* de recommencer le même voyage en leur faveur ; car il n'y avoit rien de si commode,

que d'être débarrassé tout-d'un-coup d'une passion tyrannique : mais la fée n'étoit pas d'humeur de prêter tous les jours sa voiture. Ainsi depuis *Roland*, personne n'a pu parvenir à cette demeure bienheureuse, & ce n'est qu'en faisant les plus grands efforts, qu'on peut parvenir retrouver sa raison, quand on l'a perdue, en cédant lâchement à quelque passion.

Lady S E N S E ' E .

Ma Bonne, n'ai je pas entendu parler de ce *Roland* dans l'histoire ?

Madem. B O N N E .

Oui, ma chère, c'étoit un des gouverneurs de la Bretagne, sous Charlemagne, & apparemment un grand capitaine ; car les faiseurs de roman, qui conservent pour l'ordinaire le vrai caractère des héros, nous le depeignent comme un homme d'une valeur extraordinaire : mais tout ce que l'histoire nous apprend de lui, c'est qu'il mourut à Ronceveaux, au sortir de l'Espagne, où son maître avoit remporté de grands avantages sur les Maures.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je suis fâchée d'apprendre que tout ce qu'on a écrit de *Roland* n'est pas vrai, je l'aimois beaucoup malgré sa folie.

Madem. BONNE.

C'est que vous avez du goût pour tout ce qui est extraordinaire. Mais dans le fond, ces sortes de lectures ne valent pas grande chose : on peut s'en amuser quelques momens pour se délasser ; mais il ne faudroit pas en faire son occupation ordinaire : on accôûture, par-là, son esprit à aimer le faux ; & puis, cela prend beaucoup de tems, & le tems à votre âge surtout, est une chose bien précieuse. Vous pouvez d'autant mieux vous passer de ces lectures, que vous trouvez dans l'histoire sainte, & même dans l'histoire profane, des faits véritables, & plus intéressans que tous ceux qu'on trouve dans les contes & les histoires fabuleuses.

Lady CHARLOTTE.

Mais pourtant, ma Bonne, vous nous dites des contes.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais c'est que vous êtes encore une petite fille, & qu'il faut bien vous amuser un peu ; mais à mesure que vous deviendrez plus raisonnable, je vous dirai moins de contes, & plus d'histoires. Commencez à nous répéter celle que vous avez apprise.

Lady CHARLOTTE.

Comme tous les peuples, qui habitoient dans la terre promise, étoient méchans, Dieu avoit commandé aux Israélites de les tuer dans la guerre, sans faire miséricorde à personne ; parce que Dieu les avoit tous condamnés. Ils avoient déjà détruit la ville de *Jérico*, & celle de *Hai* ; mais les rois de ce pais, au lieu de se soumettre au Seigneur, s'assemblèrent tous ensemble, pour détruire les Israélites, en leur faisant la guerre. Il y avoit parmi ces nations, un peuple qu'on appelloit les *Gabaonites* : ce peuple, ayant vu les grandes choses que Dieu avoit fait pour les Israélites, vit bien qu'il étoit inutile de penser à leur résister, puisque le Seigneur des armées combattoit pour eux ; mais comme ils savoient que Dieu avoit défendu aux Israélites de faire alliance avec aucun

des peuples de ce païs, ils résolurent de les tromper. Pour cela, ils envoyèrent vers eux des ambassadeurs, qui avoient des souliers tout déchirés ; ils leur donnèrent des pains qui étoient cuits depuis plusieurs jours, en sorte qu'ils étoient fort durs, & les oudres, où ils mirent leur vin, étoient usés & pleins de pièces. Ces ambassadeurs, étant arrivés au camp des Israélites, dirent à *Josué* : Nous demeurons bien loin d'ici ; & nos peuples, ayant appris les merveilles que Dieu a fait pour vous tirer d'*Egypte*, nous ont envoyés pour faire alliance avec vous, afin que quand vous serez les maîtres de tout ce païs, vous ne nous fassiez point de mal : il y a long-tems que nous sommes en chemin, c'est pourquoi nos souliers sont tous usés, & le pain, que nous avons emporté avec nous, est dur comme du biscuit. *Josué* & les principaux d'Israël, ne consultèrent point le Seigneur, pour savoir ce qu'ils devoient faire, & jurèrent la paix avec les Gabaonites. Quelques jours après, ils approchèrent de leurs villes pour les prendre, & ils furent bien étonnés, lorsque le peuple leur dit : Vous ne pouvez pas nous faire aucun mal, car vous avez juré par le nom du Seigneur l'alliance avec nous. Quoique *Josué* fût bien fâché d'avoir été trompé, il ne voulut pas

pas manquer à son serment, & dit aux Gabaonites: Puisque nous avons juré par le nom du Seigneur, de ne vous point tuer, vous vivrez parmi nous; mais, parce que vous avez sauvé votre vie par un mensonge, vous serez esclaves, & vous travaillerez à fournir l'eau & le bois pour le service du Seigneur. Les Gabaonites dirent à *Josué*: Nous voulons bien être vos esclaves; nous servirons à tout ce que vous nous commanderez. Ainsi les Israélites pardonnèrent aux Gabaonites pour garder leur serment.

Lady MARY.

Ces pauvres gens! je mourois de peur qu'on ne les fit mourir; mais dites-moi, ma Bonne, d'où vient Dieu a-t-il pardonné à eux-là, & point aux autres?

Madem. BONNE.

Je pourrois vous répondre, qu'il est le maître d'accorder le pardon à qui il lui plaît; mais, ma chère, je vais vous dire ce que je pense là-dessus. Dieu ne fait rien par caprice; puisqu'il a permis que les Gabaonites trouvaient le moyen de sauver leur vie, je crois que c'est parce qu'ils n'étoient pas si méchans que les autres peuples, & qu'ils avoient dessein de se convertir.

Lady SENSE'E.

Et moi, ma Bonne, je pense qu'ils avoient déjà commencé à se convertir. Ils croyoient au Dieu des Israélites, puisqu'ils étoient assurés que ce qu'il avoit ordonné, ne pouvoit pas manquer d'arriver. Or, croire en Dieu, c'est avoir commencé à se convertir.

Madem. BONNE.

Je suis de votre sentiment, ma chère : car Dieu, qui est infiniment juste, punit chacun selon le degré de sa méchanceté : les Gabaonites commençoient à le croire, à le craindre ; il change la peine de mort, qu'il avoit portée eontre eux, dans celle de l'esclavage, & leur donne, par-là, le moyen de le connoître & de se convertir tout-à-fait. Allons, *Lady Mary*, continuez l'histoire de l'entrée des Israélites dans la terre promise.

Lady MARY.

Cinq rois, s'étant assemblés, pour punir les Gabaonites, qui s'étoient soumis aux enfans d'Israël, *Josué* marcha aux secours de ses alliés, & donna une grande bataille. Le Seigneur combattit visiblement pour lui, envoyant une grêle de pierres, qui tua plus

d'ennemis, que le fer des Israélites. Comme il y avoit encore un grand nombre d'ennemis à vaincre, & que la nuit étoit proche, *Josué* parla au Soleil, & lui commanda de rester à sa place, jusqu'à ce que les Israélites eussent remporté une entière victoire. Le Soleil obéit à *Josué*, & le jour dura beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire, & la nuit ne vint, que quand la bataille fut tout-à-fait finie. *Josué* remporta encore un grand nombre d'autres victoires : ensuite, il partagea les pais, qu'il avoit conquis, aux tribus des enfans d'Israël ; puis il les fit souvenir des miracles que Dieu avoit fait en leur faveur, & leur demanda, s'ils vouloient servir ce Dieu tout-puissant, qui les avoit tirés d'Egypte, ou les dieux des peuples qu'ils venoient de détruire ? Le peuple répondit avec de grands cris, qu'il ne vouloit d'autre Dieu que l'Eternel ; & *Josué*, ayant reçu son serment, mourut âgé de cent & dix ans.

Madem. B O N N E.

C'est à vous de parler, *Mifs Molly.*

Mifs M O L L Y.

Les enfans d'Israël n'obéirent point au Seigneur, - car ils se contentèrent de faire

payer un tribut à plusieurs des peuples qui habitoient la terre promise, & ne les détruisirent point : or ces peuples adoroient les idoles, & ne vouloient pas adorer le vrai Dieu. Le Seigneur dit donc aux Israélites : parce que vous avez épargné ces peuples contre ma défense, désormais vous ne pourrez plus les détruire : ils vous engageront à adorer leurs idoles, & je me servirai d'eux pour vous punir. Ce que Dieu avoit prédit, arriva. Les Israélites épousèrent des femmes de ces peuples, & ils adorèrent leurs dieux ; aussi furent-ils plusieurs fois esclaves de ces peuples. Quand ils étoient bien misérables, ils levoient leurs mains au ciel, & demandoient miséricorde. Alors Dieu avoit pitié d'eux, & leur envoyoit des Juges pour les gouverner & les délivrer de leurs ennemis ; mais ils retomboient bientôt dans le crime, par le mauvais exemple de leurs voisins. Une fois le Seigneur leur donna une femme, nommée *Débora*, pour les conduire, & elle dit à un homme, nommé *Barac* : prend dix mille hommes, & va combattre les ennemis du Seigneur. *Barac* refusa d'aller à la guerre, à moins que *Débora* ne marchât avec lui contre le roi *Sisera*, qui avoit une armée formidable. *Débora* lui dit : je marcherai avec toi ; mais une autre

femme que moi, aural l'honneur de la victoire. En effet, Dieu effraya l'armée de *Sifera*, qui prit lui-même la fuite. Comme il se fauvoit, il entra dans la tente d'une femme, nommée *Jabel*, qui descendoit du beau-père de *Moïse* : cette femme le tua, & les enfans d'Israël furent délivrés par cette mort.

Lady SPIRITUELLE.

J'avois d'abord pensé que cela étoit bien cruel, de tuer tous ces pauvres peuples ; mais je vois bien présentement, pourquoi Dieu les avoit condamnés : c'est qu'ils étoient incorrigibles, qu'ils ne vouloient pas quitter leurs idoles, & que Dieu savoit bien qu'ils feroient tous leurs efforts, pour engager les Israélites à devenir idolâtres.

Lady SENSE'E.

Et moi, je pensois, que peut-être ce peuple quitteroit ses idoles pour adorer le vrai Dieu, ainsi j'avois regret de les voir tuer ; mais le Seigneur savoit bien ce qu'il faisoit ; ces peuples vouloient être méchans, puisqu'après l'avoir connu, & avoir entendu dire les miracles qu'il avoit faits pour les Israélites, ils refusèrent de lui sacrifier leurs faux dieux.

Madem. BONNE.

Vos réflexions sont forts justes, mes enfans. Dieu est si bon, qu'il ne condamne que les incorrigibles. Quand il fait mourir une jeune personne qui est bien méchante, c'est qu'il fait que quand elle vivroit cent ans, elle ne deviendroit pas meilleure. Il faut aussi faire une réflexion, mes enfans. C'est qu'il ne faut jamais balancer à sacrifier à Dieu les occasions de péché ; sans quoi il est presque sûr qu'on deviendra bientôt criminelle. Il y a tous les jours des personnes qui disent : Je voudrois bien me convertir ; je fais ce que je puis pour cela ; mais je suis toujours méchante malgré mes efforts. Je suppose, par exemple, une jeune dame qui aime beaucoup le monde, les assemblées ; qui y passe tout son tems, sans penser à prier Dieu, & sans prendre soin de sa famille & de ses enfans ; cette dame dira : Je sais bien que je ne vis pas comme une chrétienne, que j'offense Dieu en négligeant mes devoirs ; mais je ne puis me corriger : quand je prends la résolution de rester à la maison, je reçois des invitations, mes amies me viennent chercher, & je n'ai pas la force de leur résister. Allez à la campagne, dirai je à cette dame, quittez ces amies qui ne pensent, comme vous,

qu'à se divertir ; faites connoissance avec quelques dames raisonnables, qui aiment à s'occuper des choses utiles. Oh ! mais, me dira cette dame, si je restois l'Hiver dans ma campagne, je m'ennuïerois comme un chien ; je ne saurois me résoudre à quitter la compagnie de cette autre dame, elle m'amuse. Et moi, je lui dis : vous êtes une menteuse, quand vous dites que vous voulez vous corriger ; vous faites comme les Israélites ; vous ne voulez pas sacrifier les occasions du péché ; vous pécherez. Une autre aura la mauvaise coûtume de se mettre en colère, quand elle perdra au jeu : elle vous dira qu'elle voudroit bien se corriger de sa colère ; & moi, je dirai, qu'elle est une menteuse, si elle ne veut pas quitter le jeu, qui est pour elle une occasion de colère. C'est une chose absolument nécessaire pour être bon, de s'éloigner des occasions d'être méchant. Retenez-le bien, mes enfans.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, il y a quelque tems, que c'étoit la terre qui tournoit, & non pas le Soleil ; cependant, *Josué* commanda au Soleil de s'arrêter, & non pas à la terre : est-ce qu'il ne savoit pas que le Soleil ne marchoit pas ?

Madem. BONNE.

Jofué pouvoit fort bien ne pas favoir que c'étoit la terre qui tournoit & non pas le Soleil, parce que les favans de ce tems-là, le croyoient ainfi. Il est vrai que *Jofué* étoit inspiré du ciel; mais c'étoit pour conduire les Israélites dans la terre promise, pour les exhorter à demeurer fidèles au Seigneur, & non pas pour leur apprendre les sciences humaines; mais quand même Dieu eut révélé à *Jofué* que c'étoit la terre qui tournoit, je crois qu'il auroit toujourn dit au Soleil de s'arrêter; car s'il eut fait ce commandement à la terre, les Israélites euffent cru qu'il étoit fou; puisqu'ils étoient persuadés qu'elle restoit immobile, il eut fallu leur faire de grands discours pour leur faire comprendre cela: or, Dieu a abandonné la nature aux hommes, pour en découvrir eux-mêmes les secrets; il se contente de leur révéler ce qui peut les rendre bons, & non ce qui peut les rendre favans. Nous allons dire un mot de la Géographie. *Lady Sensée*, quels roïaumes trouve-t-on à l'Est des Isles Britanniques?

Lady SENSE'E.

On y trouve le *Dannemarc*, qui a la *Norvège* au Nord; ce dernier roïaume a la

Suède à l'Est ; à l'Est de la Suède, on trouve la grande Russie, ou Moscovie. Ce sont là les cinq parties qu'on trouve au Nord de l'Europe, & que je vais répéter tout de suite : 1. Grande Bretagne, 2. Dannemarc, 3. Norvège, 4. Suède, & 5. Moscovie. Je vais vous répéter quelques vers qui regardent les quatre dernières :

*Le peuple de Norvège, & le peuple Danois,
Avoient jadis différens Princes :
Marguerite soumit la Norvège à ses loix ;
Depuis, du Dannemarc elle est restée province.
Sous Marguerite, les Suédois
Voulurent s'unir aux Danois.
Christierne dans le sang fit nager leurs contrées,
Mais par Gustave delivrées,
Elles sont libres en ce jour :
Stockolm est capitale, & l'on voit la Cour.*

*La Moscovie & ses vastes contrées,
Avant Pierre le Grand, étoient presque
ignorées ;
Ce prince y fit fleurir le Commerce & les Arts,
Il bâtit Petersbourg, où résident les Czars,
C'est aujourd'hui sa ville principale,
Avant elle, Moscow étoit la capitale.*

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je voudrois bien favoir, ce que c'étoit que cette *Marguerite* ?

Madem. BONNE.

Cette histoire ennuïeroit nos petits enfans, elle est trop difficile ; mais, si vous voulez venir de bonne heure la première fois, je vous la raconterai.

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que cette histoire ne m'ennuïera pas ; quoi que je sois la plus petite : dites-la présentement, je vous prie.

Madem. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans, mais comme je vous l'ai dit, elle pourra vous ennuïer.

Histoire de Marguerite.

Un roi de Dannemarc maria sa seconde fille, nommée *Marguerite*, à un prince de Norvége. Elle eut un fils de ce prince, & son mari & son père étant morts, elle eut le crédit de faire nommer son fils roi, au préjudice de sa sœur ainée, & elle fut ré-

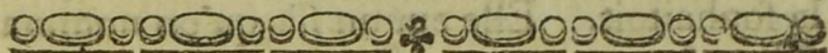
gente du roïaume. *Marguerite* étoit si habile, qu'on l'a appelée la *Sémiramis* du Nord. Son fils mourut, & elle avoit si bien établi son autorité, qu'on n'osa lui refuser la couronne. Il est vrai qu'elle gouvernoit avec tant de sagesse, que tous ses sujets étoient heureux. Les Suédois n'étoient pas si tranquilles : ils vouloient que leurs rois n'eussent aucune autorité ; les rois vouloient être les maîtres, & cela occasionnoit des guerres continuelles. Ils prirent la résolution de se soumettre à *Marguerite* ; mais ils se donnèrent à elle, à certaines conditions, qui affuroient leurs libertés & leurs loix. *Marguerite* promit tout ce qu'on voulut ; mais quand elle fut reine de Suède, elle ne tint pas ses promesses, & se mocqua des Suédois, qui voulurent l'en faire ressouvenir. Les rois qui régnèrent après *Marguerite*, traitèrent les Suédois encore plus mal, en sorte qu'ils se révoltèrent. Un roi de Danemarck, qui se nommoit *Christierne*, & qui étoit bien méchant, déclara la guerre aux Suédois, pour les forcer à le reconnoître pour roi ; & comme ils avoient parmi eux un jeune homme, nommé *Gustave*, qui avoit beaucoup de valeur, *Christierne* le prit par trahison, & l'envoya dans le Dannemarck. Ce méchant prince, étant devenu maître

de la Suède, fit mourir tous les hommes de qualité, qu'il avoit priés à dîner, & parmi ceux qu'il tua, étoit le père de *Gustave*. Ce jeune homme ayant su cela, se sauva & vint dans des montagnes qui sont en Suède, & parce que *Christierne* avoit promis une grande somme d'argent à ceux qui le tueroient, il fut obligé pour se cacher, de prendre un pauvre habit, & de travailler à la journée. Il fut découvert par une femme, qui vit que le collet de sa chemise étoit brodé; & il se sauva chez un gentilhomme qu'il croyoit de ses amis. Ce gentilhomme le pria de rester chez lui, pendant qu'il iroit lui chercher des troupes pour faire la guerre à *Christierne*. *Gustave* y consentit; mais quand cet homme fut sorti, sa femme dit à *Gustave*, que son mari étoit allé chercher des soldats pour le faire prisonnier. Cette dame l'envoya chez un curé qui étoit de ses amis, & ce curé cacha *Gustave* dans une armoire qui étoit dans son église, & toutes les nuits il lui portoit à manger. Ensuite, ce curé engagea un grand nombre de païsans à faire la guerre avec *Gustave* contre *Christierne*. Les païsans le voulurent bien, & après bien des fatigues, *Gustave* rendit la liberté aux Suédois, qui, pour le recompenser, le firent leur roi.

Miss

Miss MOLLY.

Je vous assure, ma Bonne, que cette histoire ne m'a pas ennuyé, & que je l'ai fort bien comprise; je m'en souviendrai en repetant les vers, quand *Lady Sensée* aura eu la bonté de me les donner par écrit.



XX. DIALOGUE.

Dix-huitième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, il est de bonne heure, n'aurons nous pas un conte aujourd'hui?

Madem. BONNE.

Vous aimez terriblement les contes; mais puisque vous apprenez si bien vos histoires, je ne puis vous rien refuser. En voici un, il sera un peu long.

Lady CHARLOTTE.

Tant mieux, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Il y avoit une fois un roi, nommé *Guinquet*, qui étoit fort avare. Il voulut se marier; mais il ne soucioit pas d'avoir une belle princesse, il voulut seulement qu'elle eût beaucoup d'argent, & qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitoit. Elle eut un fils qu'on nomma *Tity*, & un autre année, elle eut encore un autre fils, qu'on nomma *Mirtil*. *Tity* étoit bien plus beau que son frère; mais le roi & la reine ne le pouvoient souffrir, parce qu'il aimoit à partager tout ce qu'on lui donnoit avec les autres enfans, qui venoient jouer avec lui. Pour *Mirtil*, il aimoit mieux laisser gâter ses bonbons, que d'en donner à personne: il enfermoit ses jouets, crainte de les user, & quand il tenoit quelque chose dans sa main, il la serroit si fort, qu'on ne pouvoit la lui arracher, même pendant qu'il dormoit. Le roi & sa femme étoient fous de cet enfant, parce qu'il leur ressembloit. Les princes devinrent grands, & de peur que *Tity* ne dépensât son argent, on ne lui donnoit pas un sol. Un jour que *Tity* étoit à la chasse, un de ses écuyers qui couroit à cheval, passa auprès d'une vieille femme & la jetta dans la boue: la vieille crioit qu'elle

avoit la jambe cassée ; mais l'écuyer n'en faisoit que rire. *Tity*, qui avoit un bon cœur, gronda son écuyer, & s'approchant de la vieille avec l'*Eveillé* qui étoit son page favori, il aida à la vieille à se relever, & l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane, où elle demeuroit. Le prince alors fut au désespoir de n'avoir point d'argent pour donner à cette femme : à quoi me sert-il d'être prince, disoit-il, puisque je n'ai pas la liberté de pouvoir faire du bien ? il n'y a de plaisir à être grand seigneur, que parce qu'on a le pouvoir de soulager les misérables. L'*Eveillé*, qui entendit parler le prince ainsi, lui dit : j'ai un écu pour tout bien, & il est à votre service. Je vous recompenserai, quand je serai roi, dit *Tity* ; j'accepte votre écu pour donner à cette pauvre femme. *Tity* étant retourné à la Cour, la reine le gronda de ce qu'il avoit aidé à cette pauvre femme à se relever. Le grand malheur quand cette vieille femme seroit morte ! dit-elle à son fils, (car les avarés sont impitoyables :) il fait beau voir un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable gueuse ! Madame, lui dit *Tity*, je croyois que les princes n'étoient jamais plus grands, que quand ils faisoient du bien. Allez, lui dit la reine,

vous êtes un extravagant avec cette belle façon de penser. Le lendemain, *Tity* fut encore à la chasse; mais c'étoit pour voir comment cette femme se portoit. Il la trouva guérie, & elle le remercia de la charité qu'il avoit eue pour elle. J'ai encore une grace à vous demander, lui dit elle: j'ai des noisettes & des nées qui sont excellentes, je vous prie de me faire la grace d'en manger quelques unes. Le prince ne voulut pas refuser cette bonne femme, de crainte qu'elle ne crut que c'étoit par mépris; il gouta donc ces noisettes & ces nées, & il les trouva excellentes. Puisque vous les trouvez si bonnes, dit la vieille, faites moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. Pendant que la vieille disoit cela, une poule, qu'elle avoit, se mit à chanter, & la vieille pria le prince de si bonne grace d'emporter aussi cet œuf, qu'il le prit par complaisance; mais en même tems, il donna quatre guinées à la vieille, car l'*Eveillé* lui avoit donné cette somme, qu'il avoit empruntée à son père, qui étoit un gentilhomme de campagne. Quand le prince fut à son palais, il commanda qu'on lui donnât l'œuf, les nées, & les noisettes de la bonne femme pour son souper; mais quand il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné

de trouver dedans un gros diamant ; les nées & les noisettes étoient aussi remplies de diamans. Quelqu'un fut dire cela à la reine, qui courut à l'appartement de *Tity*, & qui fut si charmée de voir ces diamans, qu'elle l'embrassa & l'appella son cher fils pour la première fois de sa vie. Voulez-vous bien me donner ces diamans ? dit-elle à son fils. Tout ce que j'ai, est à votre service, lui dit le prince. Allez, vous êtes un bon garçon, lui dit la reine, je vous récompenserai. Elle emporta donc ce trésor, & elle envoya au prince quatre guinées, pliées bien proprement dans un petit morceau de papier. Ceux, qui virent ce présent, voulurent se moquer de la reine, qui n'étoit pas honteuse d'envoyer quatre guinées pour des diamans, qui valoient plus de cinq cens mille guinées ; mais le prince les chassa hors de sa chambre, en leur disant, qu'ils étoient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant, la reine dit à *Guinguet* : apparemment que cette vieille, que *Tity* a relevée, est une grande fée, il faut l'aller voir demain ; mais au lieu d'y mener *Tity*, nous mènerons son frère, car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce Benêt, qui n'a pas eu l'esprit de garder ses diamans. En même tems, elle ordonna

qu'on n'ettoyât les caroffes, & qu'on louât des chevaux ; car elle avoit fait vendre ceux du roi, parce qu'ils coutoient trop à nourrir. On fit emplir deux de ces caroffes de médecins, chirurgiens, apoticaire, & la famille royale se mit dans l'autre. Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieilleffe, la reine lui dit, qu'elle venoit lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de *Tity*. C'est, que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit-elle à la bonne femme ; mais je le forcerai de chasser ce brutal. Ensuite, elle dit à la vieille, qu'elle avoit mené avec elle, les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied. Mais la bonne femme lui dit, que son pied alloit fort bien, & qu'elle lui étoit obligée de la charité qu'elle avoit, de visiter une pauvre femme comme elle. Oh ! vraiment, lui dit la reine, nous savons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince *Tity* une grande quantité de diamans. Je vous assure, madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un œuf, des nêfles & des noisettes, & j'en ai encore au service de votre majesté. Je les accepte de bon cœur, dit la reine, qui étoit charmée de l'espérance d'avoir des diamans. Elle reçut le présent, careffa la vieille, la pria

de la venir voir, & tous les courtisans, à l'exemple du roi & de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda quel âge elle avoit ? J'ai soixante ans, répondit-elle. Vous n'en paroissez pas quarante, dit la reine, & vous pouvez encore penser à vous marier, car vous êtes fort aimable. Le prince *Mirtil*, qui étoit fort mal élevé, se mit à rire au nez de la vieille à ce discours, & lui dit, qu'il auroit bien du plaisir de danser à sa nôce : mais la bonne femme ne fit pas semblant de voir qu'il se mocquoit d'elle. Toute la Cour partit, & la reine ne fut pas plutôt arrivée dans son palais, qu'elle fit cuire l'œuf, & cassa les noix & les nêfles ; mais au lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet, & les noix & les nêfles étoient pleines de vers. Aussi-tôt, la voilà dans une colère épouvantable. Cette vieille est une forcière, dit-elle, qui a voulu se mocquer de moi ; je veux la faire mourir. Elle assembla donc les juges pour faire le procès à la vieille femme ; mais l'Eveillé, qui avoit entendu tout cela, courut à sa cabane, pour lui dire de se sauver. Bon jour, le page aux vieilles, lui dit-elle ; car on lui avoit donné ce nom, depuis qu'il avoit aidé à la tirer

de la boue. Ah! ma bonne mère, lui dit l'Eveillé, hâtez-vous de vous sauver dans la maison de mon père; c'est un très honnête-homme, il vous cachera de bon cœur; mais si vous demeurez dans votre cabane, on enverra des soldats pour vous prendre, & vous faire mourir. Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille; mais je ne crains point la méchanceté de la reine. En même tems, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Eveillé sous la figure naturelle, & il fut ébloui de sa beauté. L'Eveillé vouloit se jeter à ses pieds; mais elle l'en empêcha, & lui dit: je vous défends de dire au prince, ni à personne au monde, ce que vous venez de voir, je veux récompenser votre charité: demandez moi un don. Madame, lui dit l'Eveillé, j'aime beaucoup le prince mon maître, & je souhaite de tout mon cœur de lui être utile; ainsi, je vous demande d'être invisible quand je le souhaiterai, afin de pouvoir connoître, quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. Je vous accorde ce don, reprit la fée; mais il faut encore que je paie les dettes de *Tity*: n'a-t-il pas emprunté quatre guinées à votre père? Il les a rendues, reprit l'Eveillé; il fait bien qu'il est honteux aux princes, de ne pas payer

leur dettes ; ainsi, il m'a remis les quatre guinées que la reine lui a envoyées. Je fais bien cela, dit la fée ; mais je fais aussi que le prince a été au desespoir de ne pouvoir rendre davantage ; car il sait qu'un prince doit récompenser noblement, & c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse qui est pleine d'or, & portez la à votre père : il y trouvera toujours la même somme, pourvu qu'il n'y prenne que pour faire de bonnes actions. En même tems, la fée disparut, & l'Eveillé fut porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret. Cependant, les juges, que la reine avoit assemblés pour condamner la vieille, étoient fort embarrassés, & ils dirent à cette princesse : Comment voulez-vous que nous condamnions cette bonne femme, elle n'a point trompé votre majesté ; elle lui a dit, je ne suis qu'une pauvre femme, & je n'ai pas de diamans. La reine se mit fort en colère, & leur dit : si vous ne condamnez pas cette malheureuse qui s'est moquée de moi, & qui m'a fait dépenser inutilement beaucoup d'argent pour louer des chevaux, & payer des médecins, vous aurez sujet de vous en repentir. Les juges pensèrent en eux-mêmes, la reine est une très méchante femme ; si nous lui désobéissons, elle trou-

vera le moyen de nous faire périr ; il vaut mieux que la vieille périsse que nous. Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée toute vive, comme une forcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit, qu'il aimeroit mieux être brûlé lui-même, que de condamner une innocente. Quelques jours après, la reine trouva des faux témoins, qui dirent, que ce juge avoit mal parlé d'elle ; on lui ôta sa charge, & il alloit être réduit à demander l'aumône avec sa femme & ses enfans ; mais l'Eveillé prit une grosse somme dans la bourse de son père, & la donnant à ce juge, il lui conseilla de passer dans un autre país. Cependant l'Eveillé se trouvoit partout, depuis qu'il pouvoit se rendre invisible : il appris beaucoup de secrets ; mais comme c'étoit un honnête garçon, jamais il ne rapportoit rien qui pût faire mal à personne, excepté ce qui pouvoit servir à son maître. Comme il alloit souvent dans le cabinet du roi, il entendoit que la reine disoit à son mari : ne sommes-nous pas bien malheureux, que *Tity* soit l'ainé ? nous amassons beaucoup de trésors qu'il dissipera aussi-tôt qu'il sera roi ; au lieu que *Mirtil* qui est bon ménager, au lieu de toucher à ces trésors, les auroit augmentés ; n'y auroit-il pas moyen de le deshériter ? Il faudra voir, lui répondoit le roi,

& si nous ne pouvons y réussir, il faudra enterrer ces trésors, crainte qu'il ne les dissipe. L'Eveillé entendoit aussi tous les courtisans, qui, pour plaire au roi & à la reine, leur disoient du mal de *Tity*, & louoient *Mirtil*; puis au sortir de chez le roi, ils venoient chez le prince, & lui disoient qu'ils avoient pris son parti devant le roi & la reine; mais le prince, qui favoit la vérité par le moyen de l'Eveillé, se mocquoit d'eux dans son cœur, & les méprisoit. Il y avoit à la Cour quatre seigneurs qui étoient fort honnêtes gens; ceux-là prenoient le parti de *Tity*, mais ils ne s'en vantoient pas; au contraire, ils l'exhortoient toujours à aimer le roi & la reine, & à leur être fort obéissant.

Il y avoit un roi voisin qui envoya des ambassadeurs à *Guinguet* pour une affaire de conséquence. La reine selon sa bonne coutume, ne voulut pas que *Tity* parut devant les ambassadeurs. Elle lui dit, d'aller dans une belle maison de campagne, qui appartenoit au roi, parce que, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, & il faudra que vous en fassiez les honneurs. Quand *Tity* fut parti, la reine prépara tout pour recevoir les ambassadeurs, sans qu'il lui en coutât beaucoup. Elle prit une jupe de velours, & la donna

aux tailleurs, pour faire les deux derrières d'un habit à *Guinguet* & à *Mirtil*; on fit les devants de ces habits de velours neuf, car la reine pensoit, que le roi & le prince étant assis, on ne verroit pas le derrière de leurs habits. Pour les rendre magnifiques, elle prit les diamans qu'on avoit trouvés dans les nées, pour servir de boutons à l'habit du roi; elle attacha à son chapeau le diamant qui avoit été trouvé dans l'œuf, & les petits qui étoient sortis des noisettes, furent employés à faire des boutons à l'habit de *Mirtil*, & une pièce, un colier, & des nœuds de manche à la reine. Véritablement ils éblouissoient avec tous les diamans. *Guinguet* & sa femme se mirent sur leur trône, & *Mirtil* étoit assis à leurs pieds; mais à peine les ambassadeurs furent ils entrés dans la chambre, que les diamans disparurent, & il n'y eut plus que des nées, des noisettes & un œuf. Les ambassadeurs crurent, que *Guinguet* s'étoit habillé d'une manière si ridicule, pour faire affront à leur maître; ils sortirent tout en colère, & dirent, que leur maître leur apprendroit qu'ils n'étoient pas un roi de nées. On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien écouter, & s'en retournèrent dans leur país. *Guinguet* & sa femme restèrent fort honteux & fort

fort en colère. C'est *Tity* qui nous a joué ce tour, dit-elle au roi, quand il fut seul avec elle ; il faut le deshériter, & laisser notre couronne à *Mirtil*. J'y consens de tout mon cœur, dit le roi. En même tems, ils entendirent une voix qui leur dit, si vous êtes assez méchans pour le faire, je vous casserai tous les os, les uns après les autres. Ils eurent une grande peur d'entendre cette voix ; car ils ne savoient pas que l'Eveillé étoit dans leur cabinet, & qu'il avoit entendu leur conversation. Ils n'osèrent donc pas faire aucun mal à *Tity* ; mais ils faisoient chercher la vieille de tous les côtés pour la faire mourir, & ils étoient au désespoir de ce qu'on ne pouvoit la trouver. Cependant, le roi *Violent*, qui étoit celui qui avoit envoyé des ambassadeurs à *Guinguet*, crut que véritablement, on avoit voulu se moquer de lui, & résolut de se vanger, en déclarant la guerre à *Guinguet*. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'avoit pas de courage, & craignoit d'être tué ; mais la reine lui dit, ne vous affligez pas, nous enverrons *Tity* commander notre armée, sous prétexte de lui faire honneur ; c'est un étourdi qui se fera tuer, & alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à *Mirtil*. Le roi trouva cette invention admirable, &

ayant fait revenir *Tity* de la campagne, il le nomma généralissime de ses troupes ; & pour lui donner plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna un plein pouvoir pour la guerre, ou la paix.

Comme ce conte est encore fort long, mes enfans, & que nous n'aurions pas le tems de dire nos histoires, je le garderai pour la première fois.

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que je ne dormirai pas tranquillement, jusqu'à ce tems-là ; achevez le aujourd'hui, s'il vous plait.

Madem. BONNE.

Ma chère amie, il faut savoir se priver d'un plaisir, quand il est question de faire son devoir. Je finirai ce conte, si vous le voulez absolument ; mais nous manquerons à des choses plus nécessaires, & cela ne seroit pas bien pour être bonne. Il ne faut pas s'accoutûmer à suivre ses fantaisies : je vous conseille donc de faire ce petit sacrifice ; autrement je penserai que vous n'aurez jamais le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

Lady MARY.

Eh bien ! disons donc nos histoires ; mais je vous assure que cela me coute un peu.

Madem. BONNE.

Il en coute souvent quelque chose pour faire ce que l'on doit ; mais c'est pourtant de l'habitude à se vaincre dans ces petites choses, que dépend votre bonheur pendant toute votre vie. Quand vous serez grande, ma bonne amie, si vous n'êtes point accoutumée à vous gêner un peu, vous ne ferez jamais rien à propos. Vous aurez envie de vous promener, quand il faudra rester à la maison : vous voudrez lire, quand il sera nécessaire de sortir ; & toujours vous serez dans le dérangement. Il faut se faire une règle, & quand elle est arrangée, il ne faut jamais l'abandonner par fantaisie, & sans une grande nécessité. Voyons donc l'histoire, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les enfans d'Israël ayant encore adoré des idoles, Dieu donna aux Madianites la permission de les tourmenter. Ces peuples venoient dans le tems de la moisson, ils ga-

toient tous les fruits & les bleds, & prenoient tous les troupeaux d'Israël. Alors le peuple reconnut sa faute, & demanda pardon au Seigneur. Dieu, touché de son repentir, envoya son ange à un homme, nommé *Gédéon*, & l'ange lui dit : *très fort & vaillant homme, le Seigneur est avec toi.* Hélas, Seigneur ! répondit *Gédéon*, que sont devenues toutes les merveilles que Dieu a faites en faveur de nos pères ? maintenant, il nous a abandonné. Parce que vous l'avez abandonné les premiers, lui dit l'ange ; mais il a écouté vos pleurs : marchez contre Madián, & vous le vaincrez. *Gédéon* dit à l'ange : comment délivrerai-je mes frères ? je suis le plus pauvre des Israélites, & le plus petit de la maison de mon père. L'Ange lui répondit : parce que le Seigneur est avec toi, tu vaincras les Madiánites, comme s'ils n'étoient qu'un seul homme. Que votre serviteur ne vous offense point, dit *Gédéon* : mais donnez-moi une preuve que Dieu veut que j'entreprenne cette guerre. Alors, Dieu fit plusieurs miracles, pour prouver à *Gédéon* que c'étoit sa volonté qu'il combattit Madián ; ensuite l'Eternel lui apparut, & lui commanda de détruire l'autel de Bahal qui étoit à son père. *Gédéon* obéit, & le peuple vouloit le faire mourir ; mais le père de

Gédéon dit au peuple : ne prenez point le parti de Bahal ; s'il est Dieu, qu'il se vange lui-même. Cependant les Madianites, les Amalecites, & les Orientaux, assemblèrent une armée innombrable contre Israël ; & *Gédéon*, sonnant de la trompette, rassembla aussi une grande armée d'Israélites ; mais Dieu dit à *Gédéon* : vous avez une trop grande armée ; si vous battiez les ennemis avec ces troupes, le peuple diroit, c'est moi qui ai remporté la victoire, & ce n'est pas la main du Seigneur qui a détruit nos ennemis : faites donc publier que tous ceux qui ont peur, retournent dans leurs maisons. *Gédéon* obéit, & de trente deux mille hommes, il n'en resta que dix mille. Le Seigneur dit à *Gédéon* : vous avez encore trop de monde ; marchez vers la rivière. Quand ces dix mille hommes furent près de l'eau, comme ils avoient une grande soif, ils voulurent boire ; il y en eut trois cens qui prirent de l'eau dans leurs mains, seulement pour se rafraichir la bouche ; mais les autres se mirent à genoux pour boire tout à leur aise, & se désalterer entièrement. Alors Dieu dit à *Gédéon* : prends ces trois cens hommes qui ont pris de l'eau dans leurs mains ; ceux-là sont de bons soldats, car ils savent souffrir la soif, & par eux, je vaincrai

cette grande armée. Ensuite, Dieu commanda à *Gédéon* d'aller dans le camp des ennemis avec un seul homme, & quand il y fut, il entendit un soldat qui disoit à son camarade : j'ai revé cette nuit, qu'un gâteau avoit roulé dans notre camp, & qu'en touchant nos tentes, il les avoit renversées. L'autre soldat lui répondit : ce songe veut dire, que l'épée de *Gédéon*, qui étoit représentée par ce gâteau, détruira toute notre armée. *Gédéon*, ayant entendu cela, se prosterna pour remercier le Seigneur, & retourna à son camp plein de confiance. Alors il dit à ses trois cens soldats : je vais vous diviser en trois bandes, prenez chacun une trompette dans votre main, prenez de l'autre main une cruche vuide, dans laquelle vous mettrez un flambeau, & vous ferez tout ce que vous me verrez faire. Etant arrivé au camp des ennemis, ils sonnèrent tous de la trompette, & cassèrent leurs cruches en criant : *L'épée du Seigneur & de Gédéon*. A ces paroles, les ennemis s'enfuirent, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils s'entre-tuèrent.

Madem. BONNE.

Continuez, *Mifs Molly*.

Miss MOLLY.

Alors, *Gédéon* fit dire à tous les Israélites de poursuivre les ennemis, & ils en tuèrent cent vingt mille ; mais comme les trois cens hommes de *Gédéon* étoient fatigués & qu'ils continuoient de poursuivre leurs ennemis, *Gédéon* pria des peuples qui étoient sur son passage, de leur donner un peu de pain ; ils le refusèrent avec brutalité, & quand *Gédéon* eut achevé de remporter la victoire, il punit les principaux d'entre ces peuples. *Gédéon* demanda pour sa récompense, qu'on lui donnât les bagues d'or qu'on avoit prises sur les ennemis, il en eut une grande quantité, & les fit fondre pour en faire un Ephod, c'est-à-dire, un vêtement comme celui que Dieu avoit ordonné pour le grand prêtre ; & il mit cet Ephod dans sa ville ; mais par la suite, il devint une occasion de péché pour le peuple, qui adora cet Ephod. *Gédéon* mourut dans une grande vieillesse, & laissa soixante & dix fils légitimes, & un bâtard. Le peuple avoit dit à *Gédéon*, après qu'il eut vaincu les Madianites : soyez notre roi, & vos fils après vous ; mais *Gédéon* leur avoit répondu : c'est Dieu qui doit être votre roi. Après la mort de *Gédéon*, les Israélites obéirent à ses fils, mais oubliant

bientôt les obligations qu'ils avoient à *Gédéon*, ils écoutèrent les mauvais discours de son bâtard, qui se nommoit *Abimélec*, & le reconnurent pour maître. Ce méchant homme fit mourir tous les frères, à la réserve du plus jeune, qui se nommoit *Jotham*, & qui s'étoit caché. Celui-ci reprocha au peuple son ingratitude, & lui prédit qu'*Abimélec*, leur feroit beaucoup de mal. Cela arriva comme il l'avoit prédit. *Abimélec* fit mourir un grand nombre de personnes, & comme il alloit mettre de feu à une tour pour la brûler, avec ceux qui étoient dedans, une femme lui jetta sur la tête une pierre de meule, qui le blessa mortellement. Alors *Abimélec* commanda à son écuyer de lui passer son épée au travers du corps, afin qu'il ne fut pas dit qu'il étoit mort de la main d'une femme.

Madem. B O N N E.

Remarquez, mes enfans, le soin que Dieu a de punir les crimes. Les enfans d'Israël furent ingrats envers les enfans de *Gédéon*; il se sert d'*Abimélec*, pour les punir, & ensuite, il punit *Abimélec* lui-même. Continuez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Un autre fois, les enfans d'Israël abandonnèrent encore le Seigneur, pour adorer de faux dieux, & il les abandonna aussi aux Ammonites & aux Philistins. Alors ils demandèrent du secours au Seigneur, qui leur dit : demandez du secours aux dieux que vous avez servi. A la fin pourtant Dieu eut pitié d'eux, & leur inspira de choisir *Jephthé* pour leur chef. Ce *Jephthé* étoit un bâtard, & ses enfans légitimes l'avoient chassé de la maison de son père. Toutefois il leur pardonna, & se mit à leur tête pour combattre les ennemis. Avant le combat, il dit tout haut : Seigneur, si vous me donnez la victoire, je vous promets de vous sacrifier la première personne qui paroîtra à mes yeux, quand je rentrerai dans la ville. Il remporta la victoire, & sa fille, ayant appris cette bonne nouvelle, vint au devant de lui avec ses compagnes qui jouoient des instrumens, & elle marchoit la première. Quand *Jephthé* vit sa fille unique, il détourna les yeux & déchira sa robe ; car il n'avoit que cette fille, qui étoit fort bonne, & il l'aimoit beaucoup. Elle fut fort surprise de voir la douleur de son père dans un jour de réjouissance ; mais quand il lui eut dit,

qu'il étoit affligé à cause d'elle, parce qu'il étoit obligé de la sacrifier au Seigneur, à cause de son vœu; elle lui dit: ne vous affligez point, je consens de mourir, puisque vous l'avez promis à Dieu. Elle demanda deux mois pour pleurer avec ses compagnes, parce qu'elle n'avoit pas été mariée, & qu'elle n'avoit point d'enfans, car c'étoit une honte dans ce tems-là de n'avoir point d'enfans: & au bout de deux mois, elle revint trouver son père qui la sacrifia au Seigneur.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, est-ce que *Jephthé* auroit fait un péché, s'il n'avoit pas sacrifié sa pauvre fille? Le bon Dieu peut-il aimer de tels sacrifices?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, Dieu a en horreur le sang des hommes: *Jephthé* avoit fait un serment imprudent, & il eut tort de l'exécuter. Les Israélites, qui avoient commerce avec les peuples qu'ils avoient laissé subsister contre l'ordre du Seigneur, prirent leurs mauvaises coutumes; or les peuples de *Tyr* & de *Sydon*, immoloient des hommes à un

de leurs dieux, qu'on nommoit *Saturne*. *Jephthé*, qui avoit été chassé tout jeune de la maison de son père, n'étoit pas instruit dans la loi de Dieu; il crut donc faire merveilles en offrant à Dieu un sacrifice, pareil à celui que les Tyriens offroient à Saturne. Son intention étoit bonne, & son action mauvaise; mais j'admire le courage de sa fille, qui se soumet, sans murmurer, à la volonté de son père, & cela au moment qu'il étoit devenu un grand seigneur, & qu'elle alloit être honorée comme la fille de celui qui avoit sauvé le peuple.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, pourquoi étoit-il honteux de mourir sans enfans?

Madem. BONNE.

Pour vous expliquer ce que je pense là-dessus, mes enfans, il faut que je vous rappelle ce que Dieu dit au serpent, avant de chasser *Adam* & *Eve* du paradis terrestre : *tu as vaincu la femme, & la femme t'écrasera la tête*. Ce serpent c'étoit le diable, & Dieu vouloit dire, qu'un jour son fils, qui est Dieu comme lui, se feroit homme, & naîtroit d'une femme : je pense donc, que

toutes les femmes Juives prétendoient à l'honneur de voir naître le Messie dans leurs familles, & que c'étoit pour cela qu'elles fouhaitoient d'avoir des enfans.

Lady MARY.

Ma Bonne, permettez moi de vous faire une question sur une chose qui me tient à l'esprit depuis une heure. Dans le conte de prince *Tity*, vous nous avez dit, que la reine avoit trouvé un poulet, au lieu d'un diamant, dans l'œuf que la fée lui avoit donné : comment pouvoit-il être venu un poulet dans cet œuf ?

Madem. BONNE.

C'est qu'il y a un poulet dans les œufs, ma chère ; je vais sonner pour demander un œuf, & je vous ferai voir un poulet dedans. - - - Voyez-vous cette petite chose blanche qui tient à ce jaune ? il y a un poulet enfermé dedans.

Miss MOLLY.

Cela est admirable, ma Bonne. Est-ce que tous les poulets, que nous mangeons, viennent d'une petite chose blanche comme celle-là ?

Madem.

Madem. B O N N E.

Oui, ma chère : cette petite chose s'appelle germe. Quand la poule veut avoir des poulets, elle reste sur ces œufs pendant quarante jours, & en les échauffant, elle fait sortir le poulet de ce germe. Quand il est sorti, il se nourrit d'abord du blanc & du jaune de cet œuf ; & quand il n'y a plus rien à manger, & qu'il est assez fort, il casse la coquille de l'œuf avec son petit bec, & il sort.

Lady S P I R I T U E L L E.

J'ai remarqué cela à la campagne, & j'admirois la patience de la poule. Cette pauvre bête ne fortoit point de-là ; elle étoit maigre comme un bâton, & on étoit obligé de lui apporter à manger, sans quoi, je crois, qu'elle seroit morte de faim.

Madem. B O N N E.

Admirez la Providence, qui permet que cette pauvre bête aît tant d'attachement pour sa famille, qui n'est pas encore venue. Quand ses poulets sont sortis de la coquille ; qu'elle est son inquiétude pour les défendre ? La poule est fort timide, elle a peur de tout ;

cependant, si on attaque ses poulets, elle devient hardie comme un lion, elle attaque un chien, elle sauterait à la face d'un homme.

Lady CHARLOTTE.

J'ai vu une poule à qui on avoit fait couvrir des œufs de canard; quand ils furent grands, ils se jettèrent dans l'eau, & la pauvre poule, qui ne pouvoit pas les suivre dans l'eau, se désespéroit.

Madem. BONNE.

Admirez encore la Providence. Vous voyez combien cette poule est attachée à ses petits poulets, tant qu'ils ont besoin d'elle; mais aussi-tôt qu'ils sont grands, & qu'ils peuvent se passer d'elle, elle les abandonne, & ne les connoit pas même. D'où vient ce prodigieux attachement dispartoit-il tout d'un coup dans tous les animaux? C'est qu'il n'est point nécessaire à la conservation de l'espèce, & ne doit pas durer inutilement. Car Dieu, qui fait tout ce qui est nécessaire, s'arrête précisément à ce point, & ne va pas de-là. Rien d'inutile dans la nature: tout y est à sa place, & l'on auroit beau imaginer, on ne pourroit jamais rien trouver de plus parfait. Tout y est miracle: nous les

voyons, nous sommes au milieu d'eux, & nous n'y faisons pas d'attention. Par exemple, mes enfans, croiriez-vous bien qu'il n'y a pas, dans tout l'Univers, deux choses qui soient absolument semblables ?

Lady SENSE'E.

Quoi, ma Bonne, dans toutes les feuilles qui sont sur cet arbre, il n'y en a pas deux de semblables ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, ni même dans tout le Monde. Un grand philosophe, qui se promenoit dans un parc avec une princesse, fit un jour cette proposition. On se mocqua de lui, & tous les seigneurs, qui étoient à la suite de cette princesse, passèrent toute la journée à mettre des feuilles à côté l'une de l'autre ; ils ne purent jamais en trouver deux semblables. Mais, mes enfans, il y a une autre chose à laquelle vous ne faites pas d'attention. Tous les hommes ont au visage un nez, deux yeux, une bouche, un menton, des sourcils, des joues. Cependant, ces mêmes parties, presque faites toutes de la même manière, sont si différentes, qu'il n'y a pas deux hommes qui se

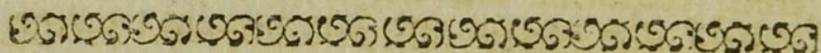
ressembler parfaitement. Où est l'ouvrier qui pourroit mettre une telle diversité dans ses ouvrages ?

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, vous avez raison, de dire que nous sommes environnés de miracles, auxquels nous ne pensons pas ; & les esprits sont-ils aussi différens que les visages ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. L'ouvrier, qui a fait toutes ces choses, pourroit en faire d'autres sans nombre, qui ne se ressembleroient pas. Mais il est tems de nous quitter, mes enfans. Réfléchissez quelquefois à toutes ces choses, cela vous donnera occasion d'admirer la sagesse & la science du Créateur.



XXI. DIALOGUE.

Dix-neuvième Journée.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez promis d'achever le conte du prince *Tity*.

Madem. BONNE.

Oui, mes enfans, nous en sommes restées à l'endroit, où le roi lui donna le commandement de son armée, pour le faire périr.

Tity, étant arrivé sur les frontières du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi, & s'occupa à faire bâtir une forteresse dans un petit passage, par lequel il falloit entrer. Un jour qu'il regardoit travailler les soldats, il eut soif, & voyant une maison sur une montagne voisine, il y monta pour demander à boire. Le maître de la maison, qui se nommoit *Abor*, lui en donna, & comme le prince alloit se retirer, il vit entrer dans cette maison une fille si belle, qu'il en fut ébloui. C'étoit *Biby*, fille d'*Abor*; & le prince, charmé de cette belle fille, retourna souvent à cette maison sous divers prétextes. Il parla toujours à *Biby*, & trouvant qu'elle étoit fort sage, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il disoit en lui-même: Si j'étois mon maître, j'épouserois *Biby*; elle n'est pas née princesse, mais elle a tant de vertus, qu'elle est digne de devenir reine. Tous les jours il devenoit plus amoureux de cette fille; & enfin, il prit résolution de lui écrire. *Biby*, qui savoit bien qu'une

honnête fille ne reçoit point des lettres des hommes, porta celle du prince à son père, sans l'avoir décachetée. *Abor*, voyant que le prince étoit amoureux de sa fille, demanda à *Biby*, si elle aimoit *Tity*. *Biby*, qui n'avoit jamais menti dans toute sa vie, dit à son père, que le prince lui avoit paru si honnête-homme, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de l'aimer; mais, ajouta-t-elle, je fais bien qu'il ne peut pas m'épouser, parce que je ne suis qu'une bergère; ainsi, je vous prie de m'envoyer chez ma tante qui demeure bien loin d'ici. Son père la fit partir le même jour, & le prince fut si chagrin de l'avoir perdue, qu'il en tomba malade. *Abor* lui dit: mon prince, je suis bien fâché de vous chagriner, mais puisque vous aimez ma fille, vous ne voudriez pas la rendre malheureuse; vous savez bien qu'on méprise, comme la boue des rues, une fille qui reçoit les visites d'un homme qui l'aime, & qui ne veut pas l'épouser. Ecoutez, *Abor*, dit le prince, j'aimerois mieux mourir, que de manquer de respect à mon père, en me mariant sans sa permission; mais promettez-moi, de me garder votre fille, & je vous promets de l'épouser, quand je serai roi: je consens à ne point la voir jusqu'à ce tems-la. En même tems la fée

parut dans la chambre, & surprit beaucoup le prince ; car il ne l'avoit jamais vue sous cette figure. Je suis la vieille que vous avez secourue, dit-elle au prince ; & vous êtes si honnête-homme, & *Biby* est si sage, que je vous prends tous les deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans, mais jusqu'à ce tems, vous aurez encore bien des traverses. Au reste, je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, & je mènerai *Biby* avec moi. Le prince fut enchanté de cette promesse, & résolut d'acquérir beaucoup de gloire pour plaire à *Biby*. Le roi *Violent* vint lui offrir la bataille, & *Tity* non seulement la gagna, mais encore *Violent* fut fait prisonnier. On conseilloit à *Tity* de lui ôter tout son roïaume, mais il dit : je ne veux pas faire cela ; les sujets qui aiment toujourns mieux leur roi qu'un étranger, se révolteroient, & lui rendroient la couronne ; *Violent* n'oublieroit jamais sa prison, & ce seroit une guerre continuelle qui rendroient deux peuples malheureux : je veux, au contraire, rendre la liberté à *Violent*, & ne lui rien demander pour cela ; je fais qu'il est généreux, il deviendra notre ami ; & son amitié vaudra mieux pour nous, que son roïaume, qui ne nous appartient pas ; & j'éviterai

par-là une guerre, qui couteroit la vie à plusieurs milliers d'hommes. Ce que *Tity* avoit prévu, arriva. *Violent* fut si charmé de sa générosité, qu'il jura une alliance éternelle avec le roi *Guinguet*, & avec son fils.

Cependant, *Guinguet* fut fort en colère, quand il apprit que son fils avoit rendu la liberté à *Violent*, sans lui faire payer beaucoup d'argent, & ce prince avoit beau lui représenter, qu'il lui avoit donné ordre d'agir comme il le voudroit, il ne pouvoit lui pardonner. *Tity*, qui aimoit & respectoit son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour, qu'il étoit seul dans son lit, sans penser que c'étoit le premier jour du mois, il vit entrer deux jolis serains par sa fenêtre, & fut fort surpris, lorsque ces deux serains, reprenant leurs formes naturelles, lui présentèrent la fée & sa chère *Biby*. Il alloit remercier la bonne fée, quand la reine entra dans son appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimoit beaucoup, parce qu'il prenoit les souris qui mangeoient ses provisions, & qu'il ne lui coutoit rien à nourrir. D'abord que la reine vit les serains, elle se fâcha de ce qu'on les laissoit courir, parce que cela gâtoit les meubles. Le prince lui dit, qu'ils

les feroit mettre dans une cage ; mais elle répondit, qu'elle vouloit qu'on les prit dans le moment, qu'elle les aimoit beaucoup, & qu'elle les mangeroit à son dîner. Le prince désespéré eut beau prier, tous les courtisans & les domestiques couroient après les serains, & on ne l'écouloit pas. Un valet prit un bâlai, & fit tomber à terre la pauvre *Biby*. Le prince se jettâ hors de son lit pour la secourir ; mais il seroit arrivé trop tard, car le chat de la reine s'étoit échappé de ses bras, & alloit la tuer d'un coup de griffe, lorsque la fée, prenant tout d'un coup la figure d'un gros chien, sauta sur le chat, & l'étrangla ; ensuite, elle prit aussi bien que *Biby*, la figure d'une petite souris, & s'enfuirent toutes deux par un petit trou, qui étoit dans un coin de la chambre. Le prince étoit tombé évanoui à la vue du danger qu'avoit couru sa chère *Biby* ; mais la reine n'y fit pas d'attention, elle n'étoit occupée que de la mort de son chat, pour lequel elle jettoit des cris horribles : elle dit au roi, qu'elle se tueroit s'il ne vangeoit pas la mort de ce pauvre animal ; que *Tity* avoit commerce avec des sorciers, pour lui donner du chagrin, & qu'elle n'auroit pas un moment de repos qu'il ne l'eût deshérité, pour donner la couronne à son frère. Le roi

y consentit, & lui dit, que le lendemain il feroit arrêter le prince, & qu'on lui feroit son procès. Le fidèle *Eveillé* ne s'étoit pas endormi dans cette occasion; il s'étoit glissé dans le cabinet du roi, & vint tout de suite avertir le prince. La peur qu'il avoit eue, lui avoit ôté la fièvre, & il se disposoit à monter à cheval pour se sauver, lorsqu'il vit la fée, qui lui dit: Je suis lasse des méchancetés de votre mère, & de la foiblesse de votre père; je vais vous donner une bonne armée, allez les prendre dans leur palais, vous les mettrez dans une prison avec leur fils *Mirtil*, vous monterez sur le trône, & vous épouserez *Biby* tout de suite. Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime *Biby* plus que ma vie; mais le désir de l'épouser, ne me fera oublier ce que je dois à mon père, & à ma mère, & j'aimerois mieux périr tout à l'heure, que de prendre les armes contre eux. Venez, que je vous embrasse, lui dit la fée; j'ai voulu éprouver votre vertu: si vous aviez accepté mes offres, je vous aurois abandonnée; mais puisque vous avez eu le courage d'y résister, je serai toujours de vos amies, & je vais vous en donner une preuve. Prenez la forme d'un vieillard, & sûr de ne pouvoir être reconnu sous cette figure, parcourez

votre royaume, & vous instruisez par vous même, de toutes les injustices qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi; l'*Eveillé*, qui restera à la Cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. Le prince obéit à la fée, & il vit des choses qui le firent frémir. On vendoit la justice, les gouverneurs pilloient le peuple, les grands maltraitoient les petits, & tout cela se faisoit au nom du roi. Au bout de deux ans, l'*Eveillé* lui écrivit que son père étoit mort, & que la reine avoit voulu faire couronner son frère; mais les quatre seigneurs qui étoient honnêtes gens, s'y étoient opposés, parce qu'il les avoit avertis qu'il étoit vivant, & qu'ainsi, la reine s'étoit sauvée avec son fils dans une province, qu'elle avoit fait révolter. *Tity*, qui avoit repris sa figure, alla dans sa capitale & fut reconnu roi, après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la reine, pour la prier de ne point causer de révolte: il lui offrit aussi une bonne pension pour elle & pour son frère *Mirtil*. La reine, qui avoit une grosse armée, lui écrivit qu'elle vouloit la couronne, & qu'elle viendroit la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fut pas capable de porter *Tity* à sortir du respect qu'il devoit

à la reine ; mais cette méchante femme, ayant appris que le roi *Violent* venoit au secours de son ami *Tity*, avec un grand nombre de soldats, elle fut forcée d'accepter les propositions de son fils. Ce prince se vit donc paisible possesseur de son roïaume, & il épousa la belle *Biby* au contentement de tous ses sujets, qui furent charmés d'avoir une si belle reine.

Lady SPIRITUELLE.

Et ce prince ne repara-t-il pas le mal qu'on avoit fait à ses sujets ?

Madem. BONNE.

C'est ce que je vous dirai la première fois, mes enfans ; il nous reste à parler de la vie de *Tity* quand il fut roi, mais cela seroit trop long pour cette fois.

Lady MARY.

Et verrons-nous aussi ce que devint *l'Eveillé* ? Je l'aime bien, c'étoit un bon garçon.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère : présentement, dites votre histoire.

Lady

Lady MARY.

Après avoir eu plusieurs autres juges, les enfans d'Israël retournèrent à l'Idolatrie, & Dieu permit aux Philistins de les tourmenter : quand ils eurent beaucoup souffert, ils demandèrent pardon à Dieu, qui, touché de leurs larmes, résolut de leur envoyer un libérateur. Pour cela, l'ange du Seigneur apparut à une femme qui étoit stérile, & lui dit : je te déclare que tu auras un fils qui délivrera Israël, & sera consacré au Seigneur, pour perdre les Philistins ; c'est pourquoi, tu ne boiras point de vin, ni aucune chose qui puisse enyvrer, jusqu'à ce qu'il soit venu au Monde. Cet enfant sera Nazaréen, c'est-à-dire, qu'il sera au Seigneur, qu'il ne boira point de liqueur qui puisse enyvrer, & qu'il ne coupera jamais ses cheveux. Cette femme dit donc à son mari, qu'elle avoit vu un grand homme, qui lui avoit promis un fils de la part de Dieu ; car elle ne savoit pas que c'étoit un ange. Son mari eut bien voulu voir cet homme, & comme l'ange apparut à la femme une seconde fois, elle le pria de rester un moment, & fut appeller son mari. Le mari demanda à l'ange, comment il s'appelloit, & le pria de leur faire l'honneur

de manger un chéveau avec eux ; mais l'ange lui répondit : mon nom est *Merveilleux*, mais quand tu m'apprêterois un chéveau, je ne mangerois pas avec toi, il faut plutôt l'offrir en holocauste au Seigneur. L'homme obéit à l'ange, & lorsque la flamme de l'holocauste commença à monter vers le ciel, l'ange s'enveloppa dans cette flamme, & monta avec elle. Alors cet homme dit à sa femme : Certainement nous mourrons, car nous avons vu la face du Seigneur ; mais elle lui répondit : Si l'Eternel eut voulu nous faire mourir, il n'auroit pas reçu notre holocauste. Quelques tems après, cette femme eut un fils qu'elle nomma *Samson*.

Madem. BONNE.

Continuez, *Mifs Molly*.

Miss MOLLY.

Samson étant devenu grand, fut amoureux d'une fille de Philistins, & demanda à son père la permission de l'épouser. Son père lui dit : n'y a-t-il pas assez de filles en Israël ? pourquoi veux-tu épouser une étrangère ? *Samson* lui répondit : j'aime cette fille ; & comme c'étoit la volonté de Dieu qu'il l'épousât, son père y consentit. Un

jour *Samson*, allant voir sa maîtresse, rencontra un jeune lion, il le prit avec ses mains, & le déchira en deux, car il étoit extrêmement fort. Deux jour après, il regarda le corps de ce lion mort, & il vit que les mouches avoient fait du miel dans sa gueule. Il prit ce miel, le porta à son père, & à sa mère, mais il ne leur dit pas où il l'avoit pris. Quelques jours après, il se maria, & donna un festin aux jeunes Philistins qui dura sept jours. Le premier jour il leur dit : je veux vous donner une énigme à deviner, & je vous donne sept jours pour cela. Si vous la devinez, je vous donnerai trente robes ; mais si vous ne la devinez pas, vous me donnerez trente robes ; voici mon énigme : *de celui qui mangeoit, est sortie la viande ; du fort, est sortie la douceur.* Les jeunes gens, qui étoient à ses nêces, n'avoient garde de deviner cette énigme ; car ils ne savoient pas que *Samson* avoit trouvé du miel dans la gueule du lion. Ils furent donc trouver la femme de *Samson*, & lui dirent : Si vous ne faites pas en forte que votre mari vous explique cette énigme, nous vous brûlerons toute vive dans votre maison avec votre père. Cette femme fut donc trouver son mari le septième jour, & lui dit : assurément vous ne m'aimez pas ;

car vous m'aurez dit ce que c'est que cette énigme, que vous avez donné à deviner. *Samson* lui répondit : je n'en ai pas parlé à mon père, & à ma mère ; mais toutefois, je vous la découvrirai : aussi-tôt cette femme fut trouver les jeunes gens, & leur dit ce que c'étoit que l'énigme, & le soir ils dirent à *Samson* : Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, & de plus fort que le lion. *Samson* vit bien qu'on avoit séduit sa femme, & comme il vouloit se vanger, il tua trente Philistins, & donna leurs robes à ceux qui avoient deviné l'énigme. Il s'étoit retiré dans sa maison ; mais quelques jours après, il voulut aller voir sa femme, qu'il aimoit pourtant malgré son infidélité, le père de cette fille lui dit : Je croyois que vous aviez abandonné votre femme, c'est pourquoi je l'ai donnée à un autre homme. Voici deux grandes injures que j'ai reçues des Philistins, dit *Samson* ; après avoir séduit ma femme, ils me l'ont encore ôtée ; c'est pourquoi, je leur déclare une guerre éternelle. *Samson*, voulant donc se vanger, prit trois cens renards, & les attacha ensemble par la queue ; il mit un flambeau allumé entre les queues de ces renards, & les ayant chassés devant lui, ils mirent le feu aux vignes, aux oliviers, & aux bleds des Philistins. Ceux-ci,

appris que *Samson* avoit commis cette action pour se vanger de ce qu'on lui avoit ôté sa femme, la brûlèrent dans sa maison avec toute sa famille ; ensuite, ayant pris les armes, *Samson* les batit, & les Philistins descendirent vers les Israélites de la tribu de Juda, & leur dirent : nous sommes venus pour prendre *Samson* ; livrez le entre nos mains, sinon, nous allons vous exterminer. Trois mille hommes de cette tribu s'avancèrent vers *Samson*, & lui dirent : ne fais-tu pas que les Philistins sont nos maîtres ? pourquoi les as-tu traités ainsi ? *Samson* leur répondit : Ce n'est pas moi qui ai commencé la querelle ; ils m'ont attaqué, & il m'est permis de me vanger contre eux ; toutefois je vois que vous voulez me livrer à eux ; j'y consens ; vous pouvez même me lier aussi fort qu'il vous plaira. Lorsque les Philistins virent leur ennemi lié avec de bonnes cordes neuves, ils jettèrent de grands cris de joie ; mais l'esprit du Seigneur s'emparant de *Samson*, il brisa les cordes, comme si elles eussent été du fil fin, & comme il n'avoit point d'armes, il se saisit d'une machine d'âne, qu'il trouva à terre, & tua mille Philistins. Après cette victoire, il eut une grande soif, & comme il n'y avoit point d'eau dans cet endroit, il cria au Seigneur :

C'est inutilement que vous m'avez tiré des mains des Philistins, puisque je vais mourir de soif. Dieu écouta la voix de *Samson*; une des dents de cette machoir d'âne qu'il tenoit à la main, s'ouvrit, & il en sortit assez d'eau pour désalterer la soif de ce vaillant homme.

Madem. BONNE.

Finissez cette histoire, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Un jour, *Samson* fut dans la ville de Gaza, & les Philistins mirent des gardes aux murailles, & fermèrent toutes les portes de la ville. *Samson*, s'étant levé à minuit pour s'en retourner, trouva les portes de la ville fermées; mais cela ne l'embarassa pas beaucoup; car ayant toute sa force, il arracha les gonds de fer qui tenoient une des portes, & l'ayant mise sur ses épaules, il l'emporta sur une des montagnes voisines, au grand étonnement des Philistins, qui disoient: jamais nous ne pourrons nous débarrasser de cet homme. Ils apprirent que *Samson* étoit amoureux d'une fille de leur país, & les chefs des Philistins furent la trouver, & lui dirent: nous te donnerons une grande somme d'argent, si tu peux nous

livrer *Samson*. Cette fille, qui se nommoit *Dalila*, & qui étoit méchante & avaricieuse, résolut de trahir son amant pour gagner cet argent ; elle dit donc à *Samson* : dites-moi, je vous prie, comment vous êtes si fort, & ce qu'il faudroit faire, pour vous ôter votre force. *Samson* connut fort bien qu'elle vouloit le trahir, & il résolut de se moquer d'elle ; il lui dit donc : si on me lie avec sept cordes mouillées, je perdrai toute ma force. *Dalila* prit donc sept cordes mouillées, & lia *Samson* pendant qu'il dormoit. Elle avoit fait cacher des Philistins dans sa chambre, & quand *Samson* fut lié, elle l'éveilla, en disant : voici les Philistins qui viennent pour vous prendre. *Samson*, étant éveillé, cassa ses sept cordes, & les Philistins s'enfuirent. Il trompa encore *Dalila* deux autres fois, & cette femme pleurant lui dit : je vois bien que vous ne m'aimez pas, car vous vous moquez toujourns de moi. Elle tourmentoit *Samson* depuis le matin jusqu'au soir, ce qui le rendoit mélancolique. Enfin, fatigué des importunités de cette femme, il lui avoua la vérité, & lui dit : j'ai été consacré au Seigneur, avant de venir au Monde, en qualité de Nazaréen ; c'est pourquoi on ne m'a jamais coupé les cheveux, & dès le moment qu'ils seront coupés,

je perdrai toute ma force. *Dalila* profita de cette connoissance, & ayant endormi *Samson* sur ses genoux, elle fit venir un homme qui le raza; alors, elle lui dit: *Samson*, voici les Philistins. Il crut qu'il pourroit encore les tuer comme les autres fois; mais le Seigneur l'avoit abandonné, & il étoit foible comme le reste des hommes. Les Philistins le prirent donc, & lui ayant crevé les deux yeux, ils le condamnèrent à tourner une meule de moulin, comme s'il eût été un cheval. Quelque tems après, les Philistins firent une grande fête, en l'honneur de leur dieu Dagon; & comme tous les chefs du peuple, & les personnes de qualité, étoient dans une grande salle à faire un festin, ils commandèrent qu'on fit venir *Samson* pour les divertir. Quand il fut venu, ils lui dirent: fais le boufon devant nous, pour nous divertir. Le peuple, ayant su que *Samson* faisoit le boufon, vint à la salle pour le voir; & ceux qui ne purent pas entrer, montèrent sur le toit & aux fenêtres; or, les cheveux de *Samson* commençoient à revenir, il dit donc à l'homme qui le conduisoit, parce qu'il étoit aveugle: Conduis moi à l'endroit où sont les deux plus grands pilliers qui soutiennent la salle. Cet homme lui obéit, & quand *Samson* fut

dans cette place, il éleva son cœur à Dieu, & lui dit: Seigneur, rends moi ton secours! je serai content de mourir en cet endroit, pourvu que je fasse périr les Philistins qui sont ici. En même tems, il embrassa avec force les deux pilliers qui soutenoient la salle, & les secouant, il les fit tomber, aussi bien que la salle, sur les Philistins, & il y en eut en cette occasion, trois mille d'écrasés: ainsi, *Samson*, en mourant, en tua plus, qu'il n'avoit fait pendant sa vie.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je ne conçois pas, comment *Samson* n'abandonna pas cette méchante *Dalila*, dès la première fois qu'il vit qu'elle cherchoit à le trahir. Comment pouvoit-il l'aimer encore, en connoissant qu'elle vouloit le faire périr? il falloit qu'il eût perdu l'esprit.

Lady SENSE'E.

Il auroit eu besoin, qu'*Astolphe* eût fait le voyage du roïaume de la Lune, pour y chercher sa bouteille.

Madem. BONNE.

Affurément, mes dames, car comme je vous l'ai fait remarquer, les passions tra-

versent la cervelle. Nous en avons un grand exemple dans la personne de *Samson* ; & , si nous avons la connoissance de tout ce qui se passe dans le Monde, nous verrions qu'il y a encore un grand nombre de femmes aussi traitresses que *Dalila*, qui trouvent des hommes aussi extravagans que *Samson*, qui connoissent leur méchanceté, & qui ne laissent pas de les aimer.

Lady MARY.

Ma Bonne, est-ce que les mouches font le miel ? je ne favois pas cela.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, ce sont les mouches qui font le miel & la cire.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce qu'elles ont dans leurs corps de la cire & du miel ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais elles vont sucer les fleurs, & avec ce suc, elles font du miel & de la cire.

Mifs MOLLY.

Comment, cela se peut-il, ma Bonne ? Quelquefois je m'amuse à manger les bouquets qu'on me donne ; ils sont amers, & le miel est si doux.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, le suc des fleurs est amer, mais l'abeille, en le travaillant, & en le mêlant avec sa propre substance, le rend doux comme vous le voyez.

Lady MARY.

J'ai souvent vu des grosses mouches jaunes sur les fleurs, mais je ne me serois jamais douté qu'elles vinssent y chercher du miel.

Madem. BONNE.

Rien de plus admirable que le petit royaume des mouches à miel, qu'on appelle abeilles : je dis qu'elles composent un royaume ; car dans chacune de leurs maisons, qu'on nomme ruches, elles ont une reine, qui ne travaille point comme les autres, & qu'on nourrit à rien faire. Il n'y a qu'elle qui aît permission de ne point travailler ; si

d'autres vouloient faire les paresseuses, on les tueroit sans miséricorde. Chacun a son emploi. Les unes sont chargées de nettoyer la ruche, les autres de veiller sur les ouvrières. Celles ci courent dès le matin sur les fleurs, & font souvent de grands voyages pour en trouver. Quand elles ont leur charges, elles reconnoissent fort bien le chemin de leur maison, & ne vont pas dans une autre; elles prennent ensuite du jus des fleurs, la partie qui est propre à faire la cire, & elles en font comme un petit panier, dans lequel elles serrent le miel, car sans cela, il ne seroit pas proprement.

Lady MARY.

Ma Bonne, qu'est-ce qui apprend aux mouches à miel à faire tout cela?

Madem. BONNE.

Celui qui apprend aux oiseaux à faire leurs nids si proprement. Celui qui apprend à la poule qu'il faut rester longtems sur les œufs, si elle veut avoir des poulets. Celui qui apprend aux chats à faire semblant de dormir pour attraper des souris. Dieu a instruit toutes les créatures, auxquelles

quelles il a refusé la raison, précisément de ce qu'elles doivent faire, & elles n'y manquent jamais.

Miss MOLLY.

En vérité, ma Bonne, j'ai bien de la peine à croire, que mon chien n'ait pas de raison : il m'entend comme si c'étoit une personne.

Lady SENSE'E.

Pour moi, ma Bonne, j'ai toujours pensé que les bêtes n'avoient pas une raison faite comme celle des hommes ; mais pourtant, je ne pourrois pas dire, en quoi consiste la différence qu'il y a d'elles à nous : je vous ferois bien obligée, si vous vouliez me la faire voir.

Madem. BONNE.

Il faudroit peut-être plus de science que je n'en ai, pour vous expliquer cela ; mais je vous dirai pourtant ce que j'en pense. Examinons premièrement, ce que c'est que la raison. Voyons ce que vous en pensez, *Lady Spirituelle.*

Lady SPIRITUELLE.

Cela est fort singulier, j'ai une raison, & je ne fais pas ce que c'est ; il faut avouer que je suis bien sotte. Attendez pourtant, on dit qu'une personne est raisonnable, quand elle se conduit comme il faut, & quand elle remplit tous les devoirs de son état. La raison consiste donc à se bien conduire.

Madem. BONNE.

A merveille, ma chère, mais pour mieux comprendre cela, voyons toutes les choses que notre ame est capable de faire. Je regarde au bout de cette chambre, & je vois une fenêtre & une porte : je m'approche, & je remarque qu'à côté de cette porte, il y a un escalier, par lequel je puis descendre petit à petit dans la cour ; au lieu que si je sortois de la chambre par la fenêtre, j'y descendrois tout d'un coup. Comment est-ce que je remarque cette différence ? En pensant. Or, cette facilité de penser, qui est en mon ame, je l'appellerai entendement, & je dirai toutes les fois, que mes yeux, ou mes oreilles, me montreront un objet, c'est mon entendement qui le connoît. Entendez-vous cela, mes enfans ?

Miss MOLLY.

A merveille, ma Bonne. Je vois par mes yeux que vous êtes une femme, & qu'une femme n'est pas faite comme un lit ; c'est mon entendement qui conçoit cela. Je vous entends parler, & j'entends siffler mon oiseau. Ces deux voix, qui entrent par mes oreilles, vont trouver mon entendement, & il décide, que votre voix est la voix d'une femme, & que l'autre est celle d'un oiseau.

Madem. BONNE.

Miss Molly explique cela comme un docteur. Reprenons notre première comparaison, mes enfans. Je veux sortir de cette chambre ; mon entendement m'a fait voir la différence qu'il y a entre sortir par la fenêtre, ou par l'escalier, & il dit, si je sors par la fenêtre, je serai tout d'un coup dans la cour ; mais peut-être qu'en descendant, mon corps tournera de façon que je tomberai la tête la première, & je la casserai ; ou bien je tomberai sur un bras, ou sur une jambe, & je me la romprai. Si, au contraire, je descends par l'escalier, je serai un peu plus longtems ; mais je resterai toujours sur mes pieds, & je ne serai point

en danger de me fendre la tête. L'entendement fait tout ce raisonnement, l'ame l'écoute, & alors une autre chose, qui est en elle, & que j'appellerai la volonté, dit : j'aime mieux aller plus doucement, & ne pas m'exposer à quelque malheur ; ainsi, je prendrai mon chemin par l'escalier, & non par la fenêtre. Ainsi l'entendement examine, pèse les choses, & la volonté choisit. Je me retrouve ce soir dans cette chambre, & je n'ai pas de lumière, par conséquent, je ne vois plus la différence qu'il y a entre la fenêtre & la porte ; mais je me resouviens de cette différence que je ne vois plus : comment est ce que mon ame se rappelle & se rend présente cette différence ? C'est qu'elle a une troisième puissance, ou faculté, que je nommerai mémoire. Répétons cela : Combien notre ame a-t-elle de facultés, Lady Charlotte.

Lady CHARLOTTE.

Trois : l'*entendement*, qui nous sert à connoître les choses ; la *volonté*, qui nous fait choisir une chose plutôt qu'un autre, à cause des différences que l'entendement y a remarquées ; & la *mémoire*, qui nous fait souvenir de ces différences, quand même

nous ne verrions plus les objets que nos yeux montreroient à notre entendement, s'il faisoit jour.

Madem. B O N N E.

Vous comprenez cela, on ne peut pas mieux, ma chère. Mais, remarquez, que la volonté est une aveugle, qui ne connoit rien : si elle étoit sage, elle demanderoit toujours conseil à l'entendement, & lui donneroit le tems d'examiner ce qui seroit le mieux ; mais elle se presse de choisir avant l'examen, comme une étourdie : d'où il arrive qu'elle choisit tout de travers, & qu'elle est ainsi la cause de toutes les sottises que nous faisons ? Voyons présentement, ce que c'est qu'une personne raisonnable ? C'est une personne qui fait un bon usage de son entendement ; qui s'accoutume à ne rien faire, qu'après avoir pris du tems pour laisser examiner à l'entendement, ce qui est le plus convenable ; par conséquent, la raison n'est autre chose, que la justesse de l'entendement pour examiner, & la soumission de la volonté aux lumières de l'entendement pour choisir. Pour avoir de la raison, une raison telle qu'est la nôtre, & celle de tous les hommes, il faut donc deux choses ; un entendement pour examiner, & une volonté

pour se déterminer. Une de ces choses seroit inutile sans l'autre ; m'en diriez-vous bien la raison, *Lady Sensée* ?

Lady S E N S É E.

Je pense que oui, ma Bonne. A quoi me serviroit-il que mon entendement m'apprit, qu'il vaut mieux sortir de la chambre par la porte, que par la fenêtre, si je n'avois pas la liberté de choisir entre ces deux chemins, & si une force, à laquelle je ne pourrois résister, me pouffoit à me jeter par la fenêtre ? Mon entendement loin de m'être utile, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse, puisqu'il me découvroit à tous momens mille dangers, que je ne serois pas la maîtresse d'éviter.

Madem. B O N N E.

Ce que vous avez répondu, est parfaitement vrai, ma chère. L'entendement qui ne fait qu'examiner, & qui ne peut vouloir, seroit inutile sans la volonté ; & Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne peut pas donner un entendement sans volonté. Si je puis donc vous prouver, que les bêtes n'ont point de volonté, il sera donc vrai de dire, qu'elles n'ont point d'entendement, puisque l'une

ne va pas sans l'autre. Si les animaux n'ont ni entendement, ni volonté, il faut donc dire, qu'ils n'ont pas de raison, puisque nous avons décidé, que la raison est une volonté, qui se conduit par les lumières de l'entendement.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'est pas possible de croire, que les bêtes n'ont point de volonté & de raison. J'ai eu un joli petit singe, à qui l'on donna un jour du vin de Canarie : il en but beaucoup, & la pauvre petite bête fut bien malade ; depuis ce tems, elle n'a jamais voulu boire de vin. Mon singe pensoit donc, ce vin est bien bon, mais il m'a fait mal, & je me garde d'en boire une autre fois, de peur d'être encore malade. Vous voyez qu'il raisonnoit, & que sa volonté obéissoit à la raison.

Madem. BONNE.

Lady Spirituelle est toute glorieuse de sa preuve. Mais, ma chère, j'en conclus tout le contraire, & l'exemple des hommes prouve ce que je dis. Dites-moi, mes enfans, n'avez vous jamais rien mangé qui vous aît rendues malades ?

Lady CHARLOTTE.

Plus de quatre fois, ma Bonne: j'aime beaucoup le fruit, & toutes les fois que j'en peux attraper, j'en mange tant que je suis malade.

Miss MOLLY.

Et moi, j'aime le thé; on dit que cela fait mal aux petites filles, & Maman ne veut pas que j'en boive; mais je prie tant ma servante, qu'elle m'en donne toujours une demie tasse.

Madem. BONNE.

Et n'avez-vous pas vu aussi de gentils-hommes, qui meurent très jeunes à force de boire; des dames qui se fatiguent tant à danser, qu'elles s'échauffent le sang, & tombent malades; d'autres qui se ruinent au jeu, & qui pourtant jouent & dansent encore tous les jours?

Lady SENSE'E.

Oui, ma Bonne; mais toutes ces personnes n'ont pas de raison.

Madem. B O N N E.

Et pourquoi n'ont-elles pas de raison ? c'est qu'elles ont une volonté qui ne veut pas obéir à leur entendement. Les sottises, que font les hommes, prouvent qu'ils sont libres, & quand nous voyons les bêtes agir raisonnablement, comme elles le font toujours, nous devons penser qu'elles ne sont pas maîtresses de faire autrement ; car, si elles avoient une volonté comme les hommes, elles feroient des sottises comme les hommes. Le singe de *Lady Spirituelle*, auroit bu du vin une autre fois, s'il avoit été le maître de le faire, comme le lord qui a été malade aujourd'hui pour avoir trop bu hier, & qui ne laissera pas de boire encore demain.

Lady S E N S E' E.

Mais, ma Bonne, qu'est-ce donc qui fait agir les animaux, s'ils n'ont ni entendement, ni volonté ?

Madem. B O N N E.

Dieu, qui les a créés, leur a donné, au lieu de la raison, un instinct qui les force à faire toutes les choses qu'il a voulu qu'elles fissent. Il vous a donné un petit chien pour vous amuser & vous garder ; ce petit chien

n'a pas la liberté de ne vous point aimer, si vous lui donnez tous les jours à manger; il n'a pas la liberté de se taire, s'il entre dans votre chambre une personne qu'il ne connoît pas; il aboye malgré lui, afin de vous avertir de prendre garde à cette personne, qui est peut-être entrée pour vous tuer, ou vous voler.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, que je serois heureuse, & tous les hommes aussi, si au lieu de la raison, Dieu nous eût donné, comme aux animaux, un instinct qui nous eût forcé à faire ce que nous devons! je ne ferai pas tant de sottises, ni les autres non plus.

Madem. BONNE.

Il est vrai, ma fille, que nous ne sommes méchans, que parce que nous avons une volonté qui ne veut pas obéir à l'entendement; mais remarquez aussi, que sans la volonté nous ne pourrions être vertueux. Dieu vouloit être servi par des créatures qui l'aimassent volontairement, & sans y être forcés. Quand vous me faites du bien, je ne vous en fais obligation, que parce que je sais que vous n'avez pas été forcée de le

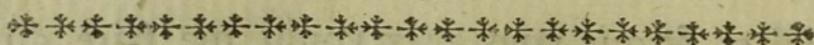
faire, & que vous avez voulu me faire du bien. En détruisant la volonté de l'homme, vous ôteriez tous les vices, mais vous ôteriez aussi toutes les vertus. Les bêtes n'ont pas besoin d'être vertueuses, parce qu'elles n'ont ni châtement à craindre, ni récompense à espérer pour l'autre vie. Quand leur corps meurt, tout meurt avec elles ; mais Dieu, ayant créé l'homme pour vivre heureux pendant toute l'éternité, & ce Dieu étant infiniment juste, il falloit qu'il laissât à l'homme les moyens de mériter ce bonheur en pratiquant la vertu : & pour cela, qu'il lui laissât la liberté de faire les choses en quoi consiste la vertu. Mais, mes enfans, nous nous sommes amusées à philosopher, sans penser qu'il est bien tard ; nous n'aurons pas le tems de dire un seul mot de la Géographie : il faudra commencer par-là la première fois.

Lady MARY.

Et le prince *Tity*, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Nous avez raison, ma chère, nous le finirons, & ensuite, nous parlerons de la France ; c'est la première partie qu'on trouve au milieu de l'Europe, en commençant à l'Ouest.



XXII. DIALOGUE.

Vingtième Journée.

Madem. BONNE.

J'AI promis de vous achever aujourd'hui le conte du prince *Tity*, je veux tenir ma promesse.

Tity, étant monté sur le trône, commença par rétablir le bon ordre dans ses états, & pour y parvenir, il ordonna, que tous ceux qui voudroient se plaindre à lui de toutes les injustices qu'on leur auroit faites, seroient les bien-venus, & il défendit aux gardes, de renvoyer une seule personne qui auroit à lui parler, quand même ce seroit un homme qui demanderoit l'aumône; car, disoit ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. D'abord les courtisans ne s'effrayoient point de ce discours: ils disoient, le roi est jeune, cela ne durera pas longtemps; il prendra du goût pour les plaisirs, & sera forcé d'abandonner à ses favoris le soin des affaires; mais ils se trompèrent. *Tity* menagea si bien son tems, qu'il en eut pour tout; d'ailleurs le soin qu'il eut de punir

nir

nir les premiers qui commirent des injustices, fit que personne n'osa plus s'écarter de son devoir. Il avoit envoyé des ambassadeurs au roi *Violent*, pour le remercier du secours qu'il lui avoit préparé. Ce prince lui fit dire, qu'il seroit charmé de le voir encore une fois, & que s'il vouloit se rendre sur les frontières de son royaume, il y viendrait volontiers, pour lui rendre visite. Comme tout étoit fort tranquile dans le royaume de *Tity*, il accepta cette partie qui convenoit à un dessein qu'il avoit formé : c'étoit d'embellir la petite maison, où il avoit vu sa chère *Biby* pour la première fois. Il commanda donc à deux de ses officiers, d'acheter toutes les terres qui étoient à l'entour, mais il leur défendit de forcer personne ; car, disoit-il, je ne suis pas roi pour faire violence à mes sujets, & après-tout, chacun doit être maître de son petit héritage. Cependant, *Violent* étant arrivé sur la frontière, les deux Cours se réunirent ; elles étoient brillantes. *Violent* avoit mené avec lui sa fille unique, qu'on nommoit *Elise*, qui étoit la plus belle fille du Monde, depuis que *Biby* étoit femme, & qui étoit aussi très bonne. *Tity* avoit mené avec lui, outre son épouse, une de ses cousines, qu'on nommoit *Blanche*, & qui, outre qu'elle étoit

belle & vertueuse, avoit encore beaucoup d'esprit. Comme on étoit, pour ainsi dire, à la campagne, les deux rois dirent qu'il falloit vivre en liberté, qu'on permettroit à plusieurs dames & seigneurs de souper avec les deux rois, & les princesses; & pour ôter le cérémoniel, on dit qu'on n'appelleroit point les rois *votre majesté*, & que ceux, qui le feroient, payeroient une guinée d'amende. Il n'y avoit qu'un quart-d'heure qu'on étoit à table, lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. *Tity*, & *l'Eveillé*, qui la reconnurent, furent au devant d'elle; mais, comme elle leur fit un coup d'œil, ils pensèrent qu'elle ne vouloit pas être connue; ils dirent donc au roi *Violent* & aux princesses, qu'ils leurs demandoient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies, qui venoit leur demander à souper. La vieille, sans façons, se plaça dans un fauteuil qui étoit auprès de *Violent*, & que personne n'avoit osé prendre par respect; elle dit à ce prince: Comme les amis de nos amis sont nos amis, vous voulez bien que j'en use librement avec vous. *Violent*, qui étoit un peu haut de son naturel, fut décontenancé de la familiarité de cette vieille, mais il n'en fit pas semblant. On avoit averti la bonne femme de l'a-

mende qu'on payeroit toutes les fois qu'on diroit *votre majesté* ; cependant à peine fut-elle à table qu'elle dit à *Violent* : *Votre majesté* me paroît surprise de la liberté que je prends ; mais c'est une vieille habitude, & je suis trop âgée pour me reformer ; ainsi, *votre majesté* voudra bien me pardonner. A l'amende, s'écria *Violent*, vous devez deux guinées. Que *votre majesté* ne se fâche pas, dit la vieille ; J'avois oublié qu'il ne falloit pas dire *votre majesté* : mais *votre majesté* ne pense pas, qu'en défendant de dire *votre majesté*, vous faites souvenir tout le monde de se tenir dans ce respect gênant, que vous voulez banir. C'est comme ceux, qui, pour se familiariser, disent à ceux qu'ils reçoivent à leurs tables, quoiqu'ils soient au dessous d'eux, buvez à ma santé ; il n'y a rien de si impertinent que cette bonté là ; c'est comme s'ils leur disoient : souvenez-vous bien que vous n'êtes pas faits pour boire à ma santé, si je ne vous en donnois pas la permission : Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exempter de payer l'amende ; je dois sept guinées, les voila. En même tems, elle tira de sa poche une bourse aussi usée, que si elle eût été faite depuis cent ans, & jetta les sept guinées sur la table. *Violent* ne savoit, s'il devoit rire ou se fâcher, du

discours de la vieille; il étoit fujet à se mettre en colère pour un rien, & son sang commençoit à s'échauffer. Toutefois, il résolut de se faire violence par considération pour *Tity*; & prenant la chose en badinant, Eh bien, ma bonne mère, dit-il à la vieille, parlez à votre fantaisie, soit que vous disiez *votre majesté*, ou non, je ne veux pas moins être un de vos amis. J'y compte bien, reprit la vieille, c'est pour cela que j'ai pris la liberté de dire mon sentiment, & je le ferai toutes les fois que j'en trouverai l'occasion; car on ne peut rendre un plus grand service à ses amis, que de les avertir de ce qu'on croit qu'ils font mal. Il ne faudroit pas vous y fier, répondit *Violent*; il y a des momens, où je ne recevrais pas volontiers de tels avis. Avouez, mon prince, lui dit la vieille, que vous n'êtes pas loin d'un de ces momens; & que vous donneriez quelque chose de bon, pour avoir la liberté de m'envoyer promener tout à votre aise. Voilà nos héros. Ils seroient au désespoir qu'on leur reprochât d'avoir fui devant un ennemi, & de lui avoir cédé la victoire sans combat, & ils avouent de sang froid, qu'ils n'ont pas le courage de résister à leur colère, comme s'il n'étoit pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un ennemi, qu'il

n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais, changeons ce discours, celui-ci ne vous est pas agréable; permettez que je fasse entrer mes pages, qui ont quelques présens à faire à la compagnie. Dans le moment, la vieille frappa sur la table, & l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle, quatre enfans ailés, qui étoient les plus beaux du Monde. Ils portoient chacun une corbeille pleines de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi *Violent*, ayant en même tems jetté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle, & si richement parée, qu'elle éblouissoit les yeux. Ah, madame, dit-il à fée, je vous reconnois pour la marchande de nêfles & de noisettes, qui me mit si fort en colère; pardonnez au peu d'égard que j'ai eu pour vous, je n'avois pas l'honneur de vous connoître. Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égard pour personne, reprit la fée; mais, mon prince, pour vous montrer que je n'ai point de rancune, je veux vous faire deux présens. Le premier est de ce gobelet; il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas ce qui le rend précieux: toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau, & le buvez en trois

fois, & vous sentirez la passion se calmer, pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je fais que vous aimez la princesse *Blanche*; elle vous trouve fort aimable, mais elle craint vos emportemens, & ne vous épousera qu'à condition que vous ferez usage du gobelet. *Violent*, surpris de ce que la fée connoissoit si bien ses défauts & ses inclinations, avoua qu'en effet il se croiroit fort heureux d'épouser *Blanche*; mais, ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre, quand même je serois assez heureux pour obtenir le consentement de *Blanche*; je me ferois toujours une peine de me remarier, par la crainte de priver ma fille d'une couronne. Ce sentiment est beau, dit la fée, & il se trouve peu de pères, capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfans; mais, que cela ne vous arrête point. Le roi de Mogolan, qui étoit un de mes amis, vient de mourir sans enfans, & par mon conseil, il a disposé de sa couronne en faveur de l'*Eveillé*. Il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir; il aime la princesse *Elise*, elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'*Eveillé*: & si son père y consent, je suis sûre qu'elle lui obéira sans

répugnance. *Elise* rougit à ce discours : il est vrai qu'elle avoit trouvé l'*Eveillé* fort aimable, & qu'elle avoit écouté avec plaisir ce qu'on lui avoit raconté de sa fidélité pour son maître. Madame, dit *Violent*, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'estime l'*Eveillé*, & si l'usage ne me lioit pas les mains, je n'aurois pas besoin de lui voir une couronne, pour lui donner ma fille : mais les hommes, & surtout les rois, doivent respecter les usages reçus, & ce seroit blesser ces usages que de donner ma fille à un simple gentilhomme, elle, qui sort d'une des plus anciennes familles du Monde ; car, vous savez bien que depuis trois cens ans, nous occupons le trône. Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'*Eveillé* est tout aussi ancienne que la vôtre, puisque vous êtes parens, & que vous sortez de deux frères ; encore l'*Eveillé* doit-il avoir le pas, car il est sorti de l'ainé, & votre père n'étoit que le cadet. Si vous voulez me prouver cela, dit le roi *Violent*, je jure de donner ma fille à l'*Eveillé* quand même les sujets du feu roi de Mogolan refuseroient de le reconnoître pour maître. Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maison de l'*Eveillé*, dit la fée. Il sort

d'*Elisa*, l'ainé des fils de *Japhet*, fils de *Noé*, qui s'établit dans le Péloponèse, & vous portez du second fils de ce même *Japhet*. Il n'y eut personne qui n'eut beaucoup de peine à s'empêcher d'éclater de rire, en voyant que la fée se mocquoit si sérieusement de *Violent*. Pour lui, la colère commençoit à s'emparer de ses sens, lorsque la princesse *Blanche*, qui étoit à côté de lui, lui présenta le gobelet de diamant : il le but en trois fois, comme la fée le lui avoit commandé ; & pendant cet intervalle, il pensa en lui-même, qu'effectivement tous les hommes étoient réellement égaux dans leur naissance, puisqu'ils sortoient tous de *Noé*, & qu'il n'y avoit de vraie différence entre eux, que celle qu'ils y mettoient par leurs vertus. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : En vérité, Madame, je vous ai beaucoup d'obligation, vous venez de me corriger de deux grands défauts, de mon entêtement sur ma noblesse, & de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet, dont vous m'avez fait présent ; à mesure que je buvois, j'ai senti ma colère se calmer, & les réflexions que j'ai faites, dans l'intervalle de trois coups que j'ai bus, ont achevé de me rendre raisonnable. Je ne veux pas vous tromper,

lui dit la fée, il n'y a aucune vertu dans le gobelet, dont je vous ai fait présent ; & je veux apprendre à toute la compagnie, en quoi consiste le sortilège de cette eau, bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettroit jamais en colère, si cette passion ne le surprenoit pas, & lui laissoit le tems de réfléchir : or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau ; en le buvant en trois fois, on prend du tems ; les sens se calment, les réflexions viennent, & lorsque cette cérémonie est achevée, la raison a eu le tems de prendre le dessus sur la passion. En vérité, Madame, lui dit *Violent*, j'en ai plus appris aujourd'hui, que pendant le reste de ma vie. Heureux *Tity*, vous deviendrez le plus grand prince du Monde avec une telle protectrice ; mais, je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur l'esprit de Madame, à la faire souvenir, qu'elle m'a promis d'être de mes amies. Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, & je vous en ai déjà donné des preuves ; je continuerai à le faire, tant que vous serez docile, & j'espère que ce sera jusqu'à la fin de notre vie. Aujourd'hui, ne pensons plus qu'à nous divertir pour célébrer votre mariage, & celui de la princesse *Elise*. En même tems, on

avertit *Tity*, que les officiers, qu'il avoit chargés d'acheter tous les terres & les maisons qui environnoient celle de *Biby*, demandoient à lui parler. Il commanda qu'on les fit entrer, & ils lui montrèrent le dessein de l'ouvrage qu'ils vouloient faire en cette petite maison. Ils y avoient ajouté un grand jardin, & un grand parc, qui auroit été parfait, s'ils eussent pu abattre une petite maison, qui se trouvoit au beau milieu d'une des allées de ce parc, & qui en gâtoit la symétrie. Et pourquoi n'avez vous pas ôté cette bicoque? dit le roi *Violent*, en parlant à ces officiers & aux architectes. Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avoit défendu de faire violence à personne, & il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne vaut. Si ce coquin là étoit né mon sujet, je le ferois pendre, dit *Violent*. Vous vuideriez votre gobelet auparavant, dit la fée. Je crois que le gobelet ne pourroit lui sauver la vie, répondit *Violent*; car enfin, n'est-il pas horrible, qu'un roi ne soit pas maître dans ses états, & qu'il soit contraint d'abandonner un ouvrage qu'il souhaite achever, par l'obstination d'un faquin, qui devoit l'estimer trop heureux de faire sa

fortune, en obligeant son maître, sans le forcer à le contraindre, ou à abandonner son dessein. Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit *Tity* en riant, & je prétends que cette maison soit le plus grand ornement de mon parc. Oh, je vous en défie, dit *Violent*, elle est tellement placée, qu'elle ne peut servir qu'à le gâter. Voici ce que je ferai, dit *Tity*, elle sera environnée d'une muraille assez haute, pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas assez pour lui en ôter la vue, car il ne seroit pas juste de l'enfermer comme dans un prison; cette muraille continuera des deux côtés, & l'on y lira ces paroles, écrites en lettres d'or : *Un roi, que fit bâtir ce parc, aima mieux lui laisser ce défaut, que de devenir injuste à l'égard d'un de ses sujets, en lui ravissant l'héritage de ses pères, sur lequel il n'avoit d'autre droit, que celui de la force.* Tout ce que je vois, me confond, dit *Violent*; j'avoue que je n'avois pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. Oui, *Tity*, cette muraille sera l'ornement de votre parc, & la belle action que vous faites en l'élevant, sera l'ornement de votre vie. Mais, Madame, d'où vient *Tity* se porte-t-il naturellement aux grandes vertus, dont je n'ai pas même l'idée, comme je

vous l'ai dit? Grand roi, lui répondit la fée, *Tity*, élevé par des parens, qui ne pouvoient pas le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au monde : il s'est accoutumé par conséquent, à soumettre sa volonté à celle d'autrui dans tous les choses indifférentes. Comme il n'avoit aucun pouvoir dans le royaume, pendant la vie de son père ; qu'il ne pouvoit accorder aucune grace, & qu'on savoit que le roi avoit envie de le deshérer, les flatteurs n'ont pas daigné le gêner, parce qu'ils ne croyoient pas avoir rien à craindre, ni à espérer de lui : ils l'ont abandonné aux honnêtes-gens, que le seul devoir attachoit à sa personne, & dans leur compagnie : il a appris, qu'un roi, qui est maître absolu pour faire du bien, doit avoir les mains liées, lorsqu'il est question de faire du mal ; qu'il commande à des hommes libres, & non à des esclaves ; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux, en leur donnant la couronne, que pour se donner des pères, des protecteurs aux loix, un refuge aux pauvres & aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités. Devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs, à qui l'on a confié votre éducation, n'ont pensé qu'à faire leur fortune, en gagnant vos bonnes graces.

graces. Ils ont appelé votre orgueil, *noble fierté* ; vos emportemens, des *vivacités excusables* : en un mot, ils ont réussi à gâter le plus heureux caractère, & ont fait jusqu'à ce jour votre malheur, & le malheur de vos pauvres sujets, que vous avez regardés & traités en esclaves ; parce que vous pensiez, qu'ils n'étoient au monde que pour servir à vos caprices, au lieu que dans la vérité, vous n'y êtes que pour servir à les protéger, & à les défendre. *Violent* convint des vérités que lui disoit la fée ; instruit de ses devoirs, il s'appliqua à se vaincre pour les remplir ; & il fut encouragé dans ses bonnes résolutions, par l'exemple de *Tity* & de l'*Eveillè*, qui conservèrent, sur le trône, les vertus qu'ils y avoient apportées.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, voilà le plus joli conte que j'aie entendu de ma vie ; il me fait souvenir d'une petite histoire que j'ai entendu dire, & que je raconterai à ces dames, si vous voulez me le permettre.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit une femme d'une basse condition, qui étoit la plus malheureuse personne du monde; elle avoit un mari qui la battoit tous les jours jusqu'à la rendre malade. Elle fut trouver une vieille femme de ses voisines, qui passoit pour avoir beaucoup de science; quelques uns même disoient qu'elle étoit forcière, parce qu'elle venoit à bout de tout ce qu'elle entreprenoit. La vérité est, que cette femme, ayant beaucoup de prudence, & s'attachant à connoître les caractères des personnes, avec lesquelles elle vivoit, leur faisoit faire tout ce qu'elle vouloit, & prévoyoit ce qu'elles avoient envie de faire. La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, & comme elle la connoissoit aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle vouloit employer sa science pour lui rendre service. Elle fut chercher une grande cruche pleine d'eau, la mit sur une table, fit trois tours, en disant quelques paroles latines; puis elle mit deux grains de sel dans cette eau, & en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine: gardez cette eau bien soigneusement, & toutes les fois, que vous verrez votre mari prêt à se fâcher, emplissez votre bouche de cette eau; tant

que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas. La femme remercia beaucoup sa voisine, & ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avoit commandé. Elle ne douta plus que cette vieille ne fut véritablement forcière; car pendant huit jours, que son eau dura, son mari ne la battit pas une seule fois. Elle fut fort affligée, quand elle vit sa bouteille vuide, & retourna chez la vieille pour la prier de la remplir. Vous n'en avez pas besoin, lui dit cette femme; cette eau est de l'eau de la rivière, sur laquelle j'ai dit des paroles qui ne signifioient rien. Mais pourtant, dit la jeune femme, cette eau a eue la vertu d'empêcher mon mari de me battre. Parce qu'elle vous a empêché de répondre à votre mari, dit la vieille, car vous ne pouviez parler tout le tems que vous en aviez dans la bouche: retournez à votre maison, & quand vous verrez votre mari qui aura trop bu, ou qui sera de mauvaise humeur, au lieu de l'obstiner & de lui dire des injures, gardez le silence, comme si votre bouche étoit pleine d'eau, & vous verrez que sa colère se passera. La jeune femme suivit le conseil de la vieille, & elle s'en trouva bien; car son mari, n'étant plus contredit mal-à-propos, perdit l'habi-

tude de se mettre en colère, & vécut toujours bien avec sa femme, qu'il aimait beaucoup, aussi-tôt qu'elle fut devenue douce & patiente.

Madem. B O N N E.

Votre histoire est fort jolie, ma chère ; j'ai envie de donner une bouteille d'eau à *Lady Charlotte*. Vous en auriez grand besoin, n'est-ce pas, ma chère ?

Lady C H A R L O T T E.

Oui, ma Bonne. Je vous assure pourtant, que je ne suis plus si méchante, & que je me corrige un peu tous les jours.

Madem. B O N N E.

Si vous continuez, vous deviendrez bonne tout-à-fait. Parlons maintenant de la Géographie ; mais, avant d'examiner la situation de la *France*, je veux vous dire un mot de ce qu'elle étoit avant de porter ce nom.

Autrefois, on nommoit ce païs les *Gaules*. Il étoit habité par des peuples extrêmement fort & robustes, & qui avoient un courage féroce, qui les fit regarder longtems comme invincibles. Ces peuples, s'étant multipliés,

cherchèrent à s'établir dans d'autres païs, parce que les *Gaules*, quelques grandes qu'elles fussent, étoit devenues trop petites pour les contenir. Une grande armée de *Gaulois* passa dans l'Italie, & demandèrent honnêtement un païs qui n'étoit point cultivé pour s'y établir. On le leur refusa, & on commit même une injustice à leur égard; ainsi, leur chef, nommé *Brenus*, après avoir demandé justice aux *Romains*, qui la lui refusèrent, mena son armée vers *Rome* qu'on avoit abandonnée. Ils brûlèrent ensuite cette ville, mais ayant été attaqués par un, nommé *Camille*, au moment qu'ils croyoient avoir fait la paix, ils furent défaits & mis en pièces. Ces *Gaulois* qui brûlèrent la ville de *Rome*, sortoient de la ville de *Sens*, que je vais vous montrer sur la carte - - -

Dans d'autres tems, les *Gaulois* envoyèrent encore des armées, ou dans la Grèce, ou dans l'Italie, mais elles furent presque toujours défaites, après avoir remporté de grandes victoires, & pillé les lieux où elles avoient passé. Enfin, les *Gaules* furent soumises par *Jules César*, qui fut dix ans entiers à faire la guerre aux *Gaulois*. Je vous ai fait remarquer, en parlant de l'Angleterre, que la force des *Romains* diminuant de plus en plus, ils ne furent pas en

état de conserver leurs conquêtes qui leur furent enlevées par des nations, qui profitèrent de leur foiblesse. Un peuple, qu'on appelloit les *Visigots*, leur prirent le Languedoc & une partie de la Provence, que vous voyez au Sud de la France - - - Un autre peuple, qu'on nommoit les *Bourguignons*, leur enleva ce país que vous voyez, & qu'on appelle aujourd'hui *Bourgogne* & le *Dauphiné*. Enfin, les Francs, qui demeuroient de l'autre côté du Rhin dans la Germanie, vinrent faire des courses dans les Gaules pour les piller, & à la fin, ils s'y établirent sous un prince, nommé *Clovis*; qui vint à bout de chasser le reste des Romains qui y étoient encore. *Clovis* fit par la suite un accommodement avec un autre peuple, qui, du consentement des Romains, s'étoit établi dans les Gaules; c'étoient les Anglois, comme nous l'avons vu en parlant de l'Angleterre. Ils habitoient la Bretagne, dont *Clovis* leur laissa une partie; mais, ce fut à condition que leurs princes ne prendroient plus la qualité de roi: depuis ce tems, on les nomma Comtes. *Lady Sensée* va me repeter en abrégé ce que j'ai dit de la France.

Lady SENSE'E.

Ce païs autrefois s'appelloit *Gaules*. Il fut soumis par *Jules César*. Les *Visigots* & les *Bourguignons* s'y établirent en enlevant plusieurs provinces aux Romains, & fondèrent dans les *Gaules* deux roïaumes, qu'on nommoit le roïaume des *Bourguignons*, & celui des *Visigots*. Il y avoit un troisiéme roïaume dans les *Gaules*, qu'on nommoit *Bretagne*, & il étoit fondé par les *Anglois*. Enfin *Clovis*, roi des *François*, ayant chassé des *Gaules* ce qui y restoit de Romains, y fonda le grand empire, qu'on a depuis nommé la *France*.

Madem. BONNE.

On ne peut pas mieux dire, ma chère. Allon, *Lady Mary*, repetez votre histoire.

Lady MARY.

Un homme, nommé *Eli-melec*, fut demeurer dans le païs des *Moabites* avec sa femme *Nahomi* & deux de ses fils, qui épousèrent des filles de *Moab*; ils avoient quitté leur contrée, parce qu'il y avoit une grande famine. Ils demeurèrent dix ans dans *Moab*, & pendant ce tems, le père & les deux fils moururent. *Nahomi* resta donc

feul avec ses deux belles filles, & elle eut envie de retourner dans son païs. Elle dit aux veuves de ses fils : retournez dans la maison de vos pères ; je prie Dieu qu'il vous bénisse, parce que vous avez bien vécu avec mes fils, & ensuite avec moi. Dieu vous en récompensera, en vous donnant d'autres maris. Une de ses belles filles lui dit adieu en pleurant, & retourna chez son père ; mais l'autre qui se nommoit *Ruth*, lui dit : je ne vous quitterai point ; votre Dieu sera mon Dieu, & votre peuple sera mon peuple, la mort seule me séparera de vous. *Ruth* partit donc avec sa belle-mère, & vint à *Bethléem*, qui étoit le païs de *Nahomi*, & tout le monde admiroit la vertu de cette jeune femme, qui avoit renoncé à tout, pour suivre sa belle-mère, qui étoit fort pauvre. Comme c'étoit dans le tems de la moisson, *Ruth* dit à *Nahomi* : permettez que j'aïlle glaner, cela nous donnera moyen de vivre. Sa belle-mère y ayant consenti, elle fut dans le champ d'un homme vieux & riche, qui se nommoit *Booz*, & qui étoit parent du père de son mari. *Booz*, étant venu voir ses moissonneurs, & ayant appris que cette jeune femme étoit la *Moa-bite*, dont on admiroit le bon cœur, lui dit : Dieu vous bénisse, ma chère fille ; il vous

récompensera, j'en suis sûr : ne sortez point de mon champ, vous glanerez avec mes filles, & vous mangerez avec nous. Ensuite, *Booz* commanda à ses serviteurs de respecter *Ruth*, & de laisser tomber, comme par hazard, beaucoup de bled, dans le lieu où elle glaneroit ; en sorte, qu'elle en ramassa une grande quantité, qu'elle porta à sa belle-mère. *Nahomi*, charmée de la sagesse, de l'obéissance & de l'affection de *Ruth*, lui dit : mon enfant, je veux récompenser ton amitié, & te donner le moyen de faire ta fortune : *Booz* est notre parent, & il doit t'épouser ; va donc ce soir dans la grange où il couchera ; couche toi à ses pieds, & il te dira ce qu'il faudra faire. *Ruth* obéit à sa belle-mère, & *Booz*, s'étant éveillé à minuit, fut surpris de voir une femme couchée à ses pieds. *Ruth* lui dit : Monseigneur, vous savez que je suis votre parente, & que, selon la loi, vous devez m'épouser. *Booz* lui dit : en vérité, ma fille, tu montres que tu es bien sage ; car tu n'as pas cherché un mari parmi les jeunes gens, mais tu as choisi un vieillard ; il est vrai que je suis ton parent, mais il y a un autre homme qui est plus proche parent que moi, s'il refuse de t'épouser, comme la loi l'ordonne, je te prendrai pour ma femme ;

car tout le monde fait que tu as de la vertu. Le lendemain, *Booz* s'affit devant la porte de la ville, & ayant pris dix témoins parmi les anciens du peuple, il dit à cet homme, qui étoit plus proche parent que lui : *Nahomi* veut vendre la part de l'héritage de son mari, vois, si tu veux l'acheter & épouser *Ruth*, pour donner des enfans à ton parent qui est mort. Cet homme lui répondit : je renonce à l'héritage & à la femme, prend-la pour toi. En même tems, il ôta son soulier selon la coûtume, car c'étoit une marque qu'il renonçoit à l'héritage du défunt. *Booz* prit le soulier, & épousa *Ruth*, & tout le peuple disoit, foyez heureux avec cette femme, & que Dieu la bénisse, comme il a fait *Rachel* & *Lia*. Dieu écouta les prières du peuple ; car *Ruth* eut un fils, qui fut nommé *Obed*, & qui a été grand-père de *David*. *Nahomi* reçut cet enfant dans son sein, qui la consola de tous ses malheurs, & qui lui tint lieu du mari, & des deux fils qu'elle avoit perdus.

Miss MOLLY.

Mon Dieu, ma Bonne, que cette histoire est touchante ! j'ai eu envie de pleurer, en l'écoutant.

Madem. BONNE.

Et moi, ma chère, j'ai pleuré tout-à-fait. J'admire le bon cœur de Ruth pour sa belle-mère, sa sagesse, son obéissance : j'admire le bon cœur de *Booz*, qui veut lui faire du bien, comme par hazard, & sans qu'elle soit obligée de la remercier ; remarquez bien cela, mes enfans. Ce n'est pas assez d'aimer à faire du bien ; il faut encore apprendre à le faire. Il y a des gens qui assistent les pauvres ; mais qui le font d'une manière si dure, qu'ils les font mourir de honte, au lieu de les soulager. Un honnête-homme est devenu pauvre ; si vous allez lui dire : apparemment que vous avez perdu votre bien par votre mauvaise conduite ; je veux bien pourtant vous empêcher de mourir de faim, & je vous ferai l'aumône. Voyez vous, mes enfans, cet homme-là souffrira d'avantage, en recevant votre bienfait, qu'il n'eut souffert par la faim. Vous rendez service à un ami ; mais vous lui faites valoir ce service, vous lui en parlez sans cesse ; vous dites à tout le monde que cet homme vous a beaucoup d'obligation, & moi, je pense qu'il ne vous en a guères. Quand on rend un service, il faut tâcher que celui à qui l'on le rend, ne le sache pas,

ne lui en jamais parler, tâcher de le lui rendre comme par hazard, & s'il découvre que vous avez voulu l'obliger, lui faire voir que vous avez eu plus de plaisir en lui rendant ce service, qu'il n'en a eu à le recevoir. *Lady Charlotte*, dites nous votre histoire.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit un homme, nommé *Elkana*, qui avoit deux femmes; une d'elles, nommée *Anne*, n'avoit point d'enfans, & l'autre femme la méprisoit à cause de cela. Un jour, *Anne* fut au temple, pour demander au Seigneur de finir sa peine, & elle lui dit : Si tu me donneras un fils, O mon Seigneur, je la consacrerai à ton service. Comme *Anne* prioit avec ardeur, son visage étoit tout en feu, & le grand prêtre *Héli* crut qu'elle avoit trop bu, & lui dit de sortir. *Anne*, au lieu de se mettre en colère, de ce qu'on la croyoit une yvrognesse, dit au grand-prêtre : Seigneur, je ne suis pas yvre; je suis une pauvre femme affligée, qui vient demander du secours au Seigneur : s'il m'accorde un fils, le rasoir ne passera point sur sa tête, & je le consacrerai à mon Dieu. Que le Seigneur t'accorde ta demande! réprit le grand prêtre. *Anne* se releva pleine d'espé-

d'espérance, & le Seigneur lui accorda la grace qu'elle lui avoit demandé. Elle eut un fils qu'on nomma *Samuel*, & lorsqu'il fut sevré, Anne le mena au grand-prêtre, & lui dit : Seigneur, vous voyez cette femme qui étoit si affligée. Dieu m'a consolée, c'est pourquoi je vous amène mon fils, afin qu'il serve le Seigneur dans son temple. Le grand-prêtre bénit Anne & son mari, en disant : que le Seigneur vous envoie d'autres enfans, pour celui que vous lui donnez ! Anne eut donc encore trois fils & deux filles : une nuit, que le jeune Samuel dormoit auprès de l'arche du Seigneur, une voix l'appella. Il crut que c'étoit le grand-prêtre Héli, & s'étant levé, il fut lui demander ce qu'il lui vouloit. Je ne vous ai point appelé, mon fils, lui dit Héli, allez-vous recoucher. La même chose étant arrivée trois fois de suite, Héli comprit que c'étoit Dieu qui appelloit Samuel, & lui dit : si l'on t'appelle encore une fois, tu répondras : parle, Seigneur, ton serviteur t'écoute. Samuel fit ce qu'Héli lui avoit commandé, & Dieu lui dit : Héli a négligé de corriger ses enfans, c'est pourquoi je lui ai annoncé, qu'aucun de ses enfans ne parviendroit jusqu'à la vieillesse ; car ses enfans sont des méchans, & il s'est contenté de les reprendre sans les

punir sévèrement, comme il le devoit. Samuel auroit bien voulu taire cette vision au grand-prêtre, mais Héli lui ayant commandé de lui dire la vérité, Samuel lui raconta ce que le Seigneur lui avoit dit, & Héli répondit, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Depuis ce tems, le Seigneur fut avec Samuel, qui demeuroit en Scilo, & tout le peuple connut qu'il étoit un Prophète.

Lady S E N S E' E.

Plus nous avançons dans l'histoire de la Sainte Ecriture, plus je la trouve belle. Il me paroît qu'Héli étoit un honnête-homme, c'est bien dommage qu'il eut des enfans méchans.

Madem. B O N N E.

C'étoit sa faute, ma chère, autrement Dieu ne la lui auroit pas reprochée. Il s'étoit contenté de les reprendre, & cela dans le tems qu'ils commettoient de grands crimes, qui méritoient des châtimens plus sévères. Combien de pères & de mères, qui seront malheureux, pour n'avoir pas puni leurs enfans ? Vous voyez, Mesdames, qu'il ne faut pas se fâcher contre vos parens & vos maîtres, quand ils vous corrigent ; ils

y sont obligés, & Dieu les puniroit bien sévèrement, s'ils ne le faisoient pas, comme vous verrez qu'il punit Héli.

Miss MOLLY.

Dieu menaça les enfans d'Héli, de les faire périr avant qu'ils devinssent vieux. C'est donc une punition de Dieu quand on meurt jeune.

Madem. BONNE.

Souvent, ma chère; mais il arrive souvent aussi, que la mort dans la jeunesse est un effet de la bonté de Dieu. Il enlève les enfans de ce Monde, avant qu'ils aient commis de grands péchés, s'il prévoit qu'ils en doivent commettre, & devenir méchans; quelquefois aussi, il y a des jeunes gens si vertueux, qu'ils sont mort pour le ciel dès leurs premières années. Je lisois l'autre jour, qu'un prince, qui devoit être roi de Navarre, mourut à seize ans, & on croyoit qu'il avoit été empoisonné en jouant de la flute. C'étoit le plus beau jeune homme qu'on pût voir, & à cause de sa beauté, on l'avoit surnommé *Phébus*; mais il avoit beaucoup de vertu, car au lieu de murmurer de ce qu'il mouroit si jeune, il dit à ceux

qui pleuroient auprès de son lit, ces belles paroles : *Mon royaume n'est pas de ce Monde, ne me pleurez pas, je vais à mon père.* Vous voyez bien, mes enfans, que la mort de cet aimable prince, étoit la récompense de sa piété, Dieu se hâtoit de le couronner dans sa gloire. Dites-nous votre histoire, Miss Molly.

Miss MOLLY.

Les Philistins, ayant déclaré la guerre aux Israélites, les battirent, & ces derniers firent venir l'arche du Seigneur dans leur camp ; mais comme ils étoient méchans, Dieu ne les assista point : ils furent défaits, l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, & les deux fils d'Héli furent tués. Cependant, Héli se tenoit sur le chemin pour apprendre des nouvelles, & il étoit plus inquiet pour l'arche du Seigneur, que pour ses fils. Un homme, qui s'étoit sauvé de la bataille, lui ayant dit, que l'arche étoit entre les mains des Philistins ; il en eut une si vive douleur qu'il se laissa tomber, & s'étant cassé la nuque du col : il mourut âgé de quatre-vingt & dix ans. Les Philistins firent porter l'arche dans le temple de leur faux dieu Dagon ; mais le matin, ils trouvèrent que l'idole de Dagon

étoit tombée, la face contre terre, devant l'arche; ils la relevèrent, & le lendemain ils la trouvèrent encore contre terre, mais ses pieds & ses mains, qui étoient coupés, étoient sur le pas de la porte. Depuis, ils furent affligés de toutes sortes de maladies, à cause de l'arche; ils la promenoient de ville en ville, & partout où elle entroit, les hommes tomboient malades. Après avoir gardé l'arche pendant sept mois, ils la mirent sur un chariot, auquel ils attachèrent deux vaches qui avoient de jeunes veaux, & qui n'avoient jamais été attelées. Ces vaches, au lieu de retourner à leurs écuries, prirent le chemin du país des Israélites, & les Philistins avoient aussi mis sur le chariot des présens, pour appaiser la colère du Seigneur. Les vaches s'arrêtèrent dans un lieu, où les Bethsamites faisoient la moisson; ils jettèrent des cris de joie, quand ils virent l'arche; mais, l'ayant examinée curieusement & sans respect, Dieu en fit mourir un grand nombre. On porta l'arche dans une maison, où elle demeura vingt-ans, & après ce tems, les Israélites se repentirent de leurs péchés; ils jettèrent hors de leurs maisons les idoles qu'ils avoient adorées, & Samuel ayant prié pour eux, ils obtinrent miséricorde. Depuis ce moment, ils furent

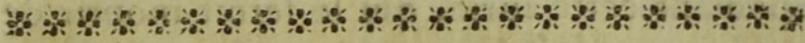
toûjours victorieux des Philistins, & reprirent leurs villes, & Samuel les jugeoit au nom du Seigneur.

Lady MARY.

Ma Bonne, étoit-ce donc un si grand péché de regarder l'arche, que Dieu fit mourir ceux qui l'avoient regardée avec curiosité ?

Madem. BONNE.

Apparemment, ma chère ; car Dieu ne punit sévèrement que ceux qui le méritent. Dieu avoit dit aux Israélites, qu'il résidoit dans l'arche d'une manière plus particulière, que dans les autres lieux ; il falloit donc ne la regarder qu'avec crainte & tremblement. Adieu, mes enfans, continuez à être bien sages, & à bien apprendre ; souvenez-vous aussi que Dieu demeure d'une manière particulière dans les lieux, où l'on s'affemble pour prier, & pour écouter sa parole ; & craignez qu'il ne vous punisse comme il a fait les Bethsamites, si vous n'avez pas soin de vous tenir en sa présence avec respect, & d'une manière pieuse & décente.



XXIII. DIALOGUE.

Vingt & unième Journée.

Il y a une nouvelle écolière à cette leçon, qu'on nomme Lady Tempête, âgée de 12 ans.

Lady S E N S E ' E.

MA Bonne veut bien, Mesdames, que je vous répète une petite histoire, que nous avons lue hier au soir : je vais donc vous la raconter.

Il y avoit une femme, qui étoit bien méchante; elle ne pouvoit garder aucun domestique, elle battoit ses enfans, & elle les rendoit si malheureux, qu'elle les fit mourir de chagrin, aussi bien que son mari. Quoique cette femme fût encore jeune, qu'elle eût une grande fortune, & qu'elle fût riche, personne ne se présentoit pour l'épouser, tant elle étoit haïe. A la fin, un gentil-homme du voisinage eut le malheur d'en devenir amoureux, & il la demanda en mariage. Comme c'étoit un fort honnête-homme, tout le monde le plaignit, & un de ses amis lui représenta, qu'il alloit faire la plus grande sottise du Monde, en

épousant cette furie, qui le feroit mourir de chagrin. Ne vous embarrassez de rien, lui répondit le gentil-homme ; avant qu'il soit un mois, je veux rendre cette femme douce comme un mouton. Le mariage se fit dans le château de la dame, à quatre heures du matin, & au sortir de la chapelle, elle voulut monter à sa chambre pour faire sa toilette ; car elle attendoit une grande compagnie qu'elle avoit priée à dîner : elle fut fort surprise, lorsque son mari lui dit, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle s'habillât, parce qu'il étoit résolu de la mener dîner à sa terre, qui étoit à quatre lieues de-là. En vérité, monsieur, lui dit la femme, je crois que vous êtes devenu fou ; avez-vous oublié que nous attendons compagnie ? Je n'ai point de compte à vous rendre de mes actions, lui répondit le nouveau marié ; accoutumez-vous à m'obéir sans raisonner, madame ; car je suis si brutal que vous auriez sujet de vous repentir de votre résistance ; montez donc à cheval tout-à-l'heure. Cette femme furieuse dit à son mari, qu'il pouvoit partir tout seul, mais qu'assurément elle ne sortiroit pas. Le gentil-homme, sans s'émouvoir, appella quatre grands laquais, qu'il avoit mené avec lui, & leur dit si madame ne monte pas à cheval de bonne grace, prenez la de force, & la liez sur le

cheval. Cette femme outrée, voyant qu'elle n'étoit pas la plus forte, monta sur le cheval, en vomissant mille injures contre son mari, qui ne faisoit pas semblant de l'entendre. Pendant ce tems, une chienne, qu'il aimoit beaucoup, vint le caresser; retire-toi, lui dit-il, je ne suis pas d'humeur de recevoir tes caresses. Cette pauvre chienne, qui ne l'entendoit pas, revint une seconde fois pour le caresser; oh, dit-il, je n'aime pas qu'on m'obstine, & ayant pris un pistolet, qui étoit à l'arçon de sa selle, il brûla la cervelle à cette pauvre bête. A ce spectacle, la dame effrayée, cessa de lui dire des injures; ce brutal-là, dit-elle en elle-même, pourroit bien me traiter comme sa chienne. Ils firent trois lieues de chemin, sans dire un seul mot; mais le cheval de la femme ayant refusé de passer auprès d'un arbre, qui lui faisoit peur, son mari lui commanda de descendre, puis il dit au cheval, je t'apprendrai à obéir, & prenant son pistolet, il lui cassa la tête avec le plus grand sang-froid du monde. Mon Dieu, ayez pitié de moi, disoit tout bas la femme; que vais-je devenir seule avec cet enragé? il me tuera au premier moment. J'ai changé de pensée, lui dit le gentilhomme, retournons au château, je ferai marcher mon cheval au petit pas, afin que

vous puissiez me suivre ; mais comme je ne veux pas perdre la selle du cheval que j'ai tué, vous aurez la bonté de la porter sur vos épaules. Cette femme, plus morte que vive, prit la selle, sans oser dire un seul mot, & arriva à son château, suant à grosses gouttes. Pendant son absence, on avoit donné congé à tous ses domestiques, & elle en trouva d'autres qu'elle ne connoissoit pas, & qui avoient une mine si terrible, qu'ils la faisoient trembler ; elle eut bien voulu s'enfuir, mais il n'y avoit pas moyen d'y penser. Son mari la fit dîner & souper sans qu'elle eut appétit, & elle crut être morte, quand il lui dit qu'elle pouvoit monter dans sa chambre, parce qu'il vouloit se coucher ; car en même tems, il prit ses pistolets. En entrant dans cette chambre, qu'elle regardoit comme devant être son tombeau, il s'assit dans un fauteuil, & lui commanda de le déchauffer. Elle obéit en silence, ensuite, son mari lui ayant dit de s'asseoir dans le même fauteuil, la déchauffa à son tour. Il est bien juste, lui dit-il, que je vous rende le même service que j'ai reçu de vous, car tel est mon humeur ; je traite les gens comme ils me traitent : c'est à vous à prendre vos mesures là-dessus. Pour une brutalité que vous me ferez, je vous en rendrai quatre ; mais aussi vous n'aurez pas

pour moi la vôtre complaisance, que je ne vous la rende avec usure, c'est-à-dire, beaucoup plus grande. Votre conduite réglera donc la mienne, & il ne tiendra qu'à vous, d'être la plus heureuse de toutes les femmes avec moi ; mais souvenez-vous bien, que si vous vouliez faire le Diable avec moi, comme vous l'avez fait avec le défunt, vous trouveriez en moi un Diable cent fois plus méchant que vous. Cela suffit, monsieur, lui dit la femme ; tenez votre parole, je suis contente : si mes manières doivent régler les vôtres, comme je reconnois que cela est juste, je ne vous reverrai jamais, tel que je vous ai vu aujourd'hui. Effectivement, cette femme fit de sérieuses réflexions sur sa conduite passée, & fermement persuadée qu'elle avoit enfin trouvé plus méchant qu'elle, elle se détermina à se corriger, & elle y réussit au grand étonnement de tout le Monde ; enforte qu'il n'y eut jamais un mariage plus heureux.

Madem. B O N N E.

Avouez, Mesdames, que ce gentil-homme avoit pris un bon parti. Vous voyez, par exemple, combien je suis douce envers vous ; je ne vous ai jamais grondée, je puis pourtant vous assurer, que, si j'avois trouvé parmi vous une écolière, qui ressemblât à

cette dame, j'aurois pris le même parti que ce gentil-homme ; car il n'y a pas d'autre moyen de ranger celles qui ne veulent pas se corriger par la douceur. S'il plaît à Dieu, je n'aurai jamais besoin d'en venir à ces extrémités, vous êtes toutes bonnes & dociles ; j'espère que *Lady Tempête*, qui vient passer quelques mois avec sa cousine, *Lady Sensée*, suivra vos bons exemples, & que nous ferons toujourns bonnes amies.

Lady T E M P E T E.

Je l'espère, Mademoiselle.

Madem. B O N N E.

Appellez-moi votre Bonne, comme les autres, ma chère ; venez m'embrasser, & ne soyez point timide avec moi. Car, comme je vous l'ai dit, je veux être votre bonne amie ; je suis celle de toutes ces dames : elles font tout ce que je veux, je ne cherche qu'à leur faire plaisir ; demandez le à *Lady Charlotte*, qui étoit autrefois méchante comme un petit démon, & qui est devenue si bonne fille, qu'elle est ma favorite aujourd'hui.

Lady M A R Y.

Ma Bonne, si vous aimez mieux *Lady Charlotte* que moi, je serai jalouse.

Madem.

Madem. BONNE.

Je vous aime toutes de tout mon cœur, Mesdames : il est vrai que j'ai un grand foible pour celles qui font un peu dragons, quand je suis venue à bout de les vaincre.

Lady TEMPETE.

Je pourrai donc devenir votre favorite ?

Madem. BONNE.

Comment, ma chère, seriez-vous un peu dragon ?

Lady TEMPETE.

Je suis sûre, que Maman vous l'a dit, & que c'est à cause de moi que vous avez fait répéter à *Lady Sensée* l'histoire de cette méchante femme.

Madem. BONNE.

Tenez, ma chère, je ne veux pas vous tromper ; vous l'avez deviné. Mais, pourvu que vous ayez de la bonne volonté, je ne m'effraie point de vos défauts, nous les corrigerons. Soyez bien attentive à la leçon, ma chère ; peut-être trouverons-nous quelque chose dans ce qui va être répété, qui vous encouragera à devenir bonne fille. *Lady Spirituelle*, vous avez lu l'histoire de

France ; dites nous, combien il y a eu de différentes maisons sur le trône, depuis l'établissement de la monarchie.

Lady SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma Bonne, que j'ai lu l'histoire de France ; mais je l'ai lue si vite, que je ne m'en souviens pas d'un mot. Quand j'ai des livres, je suis comme un gourmand qui est devant un bonne table, je voudrois les lire tous en une fois, je me dépêche, je l'avale, pour en lire d'autres.

Madem. BONNE.

Et comme le gourmand n'engraisse pas toujours, & qu'au contraire il a souvent des indigestions, vous vous donnez des indigestions de lecture, qui ne vous rendent pas plus savante : il faut vous corriger de ce défaut, ma chère. *Lady Sensée* lit moins que vous, mais elle tire plus de profit de ses lectures ; elle va répondre à la question que je vous ai faite.

Lady SENSÉE.

Il y a eu en France trois maisons, ou trois races ; on nomme la première, la race des *Merovingiens*, à cause d'un des ayeux de *Clovis*, qui se nommoit *Merové*, & qui

avoit fait quelques courses dans les Gaules sans s'y être établi. La seconde race est celle des *Carlovingiens* ; on la nomme ainsi à cause de *Charlemagne*, quoique ce soit son père *Pepin*, qui ait fait entrer la couronne dans sa maison ; & la troisième race est celle des *Capetiens*, qui a commencé sous *Hugues Capet*, & qui régné encore aujourd'hui en France.

Madem. B O N N E.

Retenez bien ceci, Mesdames ; voyons maintenant, comment nous partagerons la France, telle qu'elle est aujourd'hui, mais nous ne nommerons pas toutes les provinces, nous ne parlerons que des principales.

On trouve au Nord de la France, la Lorraine, les Pais-Bas François, la Picardie, les Pais reconquis, la Normandie, & la Bretagne. Retenez bien ces provinces, mes enfans ; la première fois, je vous dirai ce qu'il y a de particulier dans chacune de ses provinces. *Lady Mary*, dites-nous présentement votre histoire.

Lady M A R Y.

Samuel étant devenu vieux, ses enfans jugèrent le peuple à sa place ; mais ils ne ressembloient point à leur père, car ils

étoient méchans, & prenoient de l'argent pour condamner les innocens, & pardonner aux coupables. Les Israélites dirent donc à *Samuel* : donnez-nous un roi pour nous gouverner, comme les autres nations. Cette demande affligea *Samuel*, mais le Seigneur lui dit : ce n'est pas toi que le peuple a rejeté, c'est moi ; explique leur à quoi ils s'engagent en demandant un roi, & ensuite donne leur en un. Il prendra leurs fils pour les faire courir devant son chariot : Il obligera leurs filles à être ses cuisinières & ses servantes : Il prendra la dixième partie de leurs biens, leur champs & leurs vignes, pour les donner à ses serviteurs ; alors ils crieront vers moi, qui suis le Seigneur, contre le roi qu'ils auront choisi ; mais je ne les écouterai pas. *Samuel* représenta toutes ces choses aux Israélites ; mais comme ils s'obstinèrent à demander un roi, Dieu dit à *Samuel*, de préparer un sacrifice, & qu'il lui enverroit celui qu'il avoit choisi. Il y avoit un homme de la tribu de Benjamin, nommé *Saül*, qui étoit beau de visage & plus grand que tous les jeunes gens de son âge. Le père de *Saül*, ayant perdu ses anesses, commanda à son fils de les aller chercher, & il courut fort loin avec son serviteur, pour les trouver. Après avoir cherché long-

tems, son serviteur lui dit : Allons consulter *Samuel*, qui est l'homme de Dieu. Et *Samuel*, ayant invité *Saül* à dîner, lui fit donner la meilleure part, & le mena ensuite sur le haut de la maison : là il répandit sur lui une phiole d'huile, & lui dit, que Dieu l'avoit choisi pour gouverner son peuple. Et comme *Saül* lui répondit, qu'il étoit de la dernière des tribus du peuple ; *Samuel* lui donna plusieurs signes pour lui prouver son élection, & lui dit entre autres choses : vous rencontrerez au sortir d'ici une troupe de prophètes ; vous vous mêlerez avec eux, & vous prophétiserez, ensuite vous m'attendrez pendant sept jours, pour offrir un sacrifice au Seigneur. *Saül*, étant parti, rencontra les prophètes, & l'esprit de Dieu l'ayant rempli, il devint un autre homme. Ceux, qui le connoissoient, furent tous étonnés de l'entendre prophétiser, & disoient : *Saül, entre les prophètes !* ce qui a passé en proverbe. Cependant, *Samuel* ayant assemblé le peuple, on tira au sort, & il tomba sur *Saül*, qu'on eut bien de la peine à trouver, car il s'étoit caché.

Lady CHARLOTTE.

Je vous prie, ma Bonne, pourquoi *Saül* se cachoit-il pour ne pas être roi ? tous les hommes souhaitent de l'être.

Madem. BONNE.

Ce sont des aveugles, qui ne connoissent ni les périls, ni les devoirs de la roïauté. Il s'est trouvé des hommes parmi les payens, qui ont fait comme *Saül*, & on a eu beaucoup de peine à les déterminer à recevoir la couronne. Un roi est l'homme chargé du bonheur du peuple, auquel il doit sacrifier toutes les inclinations, & tous ses plaisirs. Un bon roi n'en doit point avoir d'autres; mais il est d'autant plus malheureux, qu'il ne fait pas tout le bien qu'il souhaiteroit de faire, & qu'on se sert de son nom pour faire souvent beaucoup de mal. Un homme sensé doit donc trembler en devenant roi, comme fit *Saül*. Continuez, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les Ammonites marchèrent contre les habitans de Jabes, qui leur dirent: faites alliance avec nous, & nous vous servirons. Mais le chef des Ammonites répondit: toute l'alliance que je ferai avec vous, est de vous crever à chacun l'œil droit. Les habitans de Jabes bien effrayés, demandèrent sept jours pour faire réponse, & ayant fait savoir leur situation à leurs frères les Israélites, ils jettèrent de grands cris. *Saül*, qui labou-

roit la terre, ayant su la cause de cette défolation, fut saisi de l'esprit du Seigneur, & ayant coupé en pièce les bœufs avec lesquels il labouroit, il les envoya par toutes les villes, & dit, qu'il feroit le même traitement à ceux qui refuseroient de suivre *Samuel* & lui. Il assembla donc une grande armée, & battit tellement les Ammonites, qu'il n'en resta pas deux ensemble. Il y avoit eu plusieurs personnes parmi le peuple, qui n'avoient pas été contentes de ce que *Saül* étoit devenu roi; elles l'avoient méprisé, & ne lui avoient point fait de présents, ce qu'il avoit sagement dissimulé; mais après cette grande victoire, le peuple dit: qui sont ces personnes qui ont murmuré contre l'élection de *Saul*? donnez-nous les, & nous les ferons mourir. *Saul* alors remporta une plus grande victoire sur lui-même, que celle qu'il avoit remportée sur les ennemis. On ne fera mourir personne aujourd'hui, dit-il, d'autant que c'est un jour de réjouissance, dans lequel le Seigneur nous a délivrés. *Saul* régna paisiblement pendant deux ans; mais son fils *Jonathan* ayant attaqué les Philistins, ils rassemblèrent une armée innombrable contre les Israélites. Le plus grand nombre effrayé se cacha, & les autres s'assemblèrent auprès

de *Saul*. Or, *Samuel* avoit dit à *Saul*: vous m'attendrez pour sacrifier au Seigneur. *Saul* attendit sept jours; mais, voyant que *Samuel* ne venoit point, & que ses soldats desertoient, il offrit seul le sacrifice. A peine fut-il achevé, que *Samuel* arriva, qui dit à *Saul*: Si vous eussiez obéi à ce que le Seigneur vous a commandé par ma bouche, la couronne seroit restée dans votre famille; mais parce que vous avez désobéi, le Seigneur vous rejette, & a choisi un autre roi, qui sera selon son cœur. Cette parole affligea *Saul*, qui se prépara pourtant à combattre contre les Philistins.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, *Saul* avoit attendu *Samuel* pendant sept jours; il avoit, ce me semble, une bonne raison d'offrir le sacrifice, puisque tous ses soldats s'en alloient: qu'auroit-il fait tout seul contre les Philistins?

Madem. BONNE.

Le Seigneur, auquel il auroit obéi, auroit été avec lui, ma chère, & son secours vaut mieux que des millions de soldats. Quand Dieu commande, ce n'est pas à nous de raisonner, il faut seulement nous sou-

mettre. *Saul* désobéit parce qu'il perdit la confiance en Dieu, il douta de sa puissance, de la vérité de ses promesses, lui qui avoit reçu tant de preuves de sa divine protection ; n'étoit-ce pas une grande ingratitude de sa part ? Continuez cette histoire, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Les Philistins avoient leur camp proche de celui des Israélites, & *Jonathan*, plein de confiance en Dieu, auquel il demanda du secours, fut dans leur camp suivi d'un seul homme : il tua vingt Philistins, & Dieu les frappa d'une telle crainte, qu'ils s'entre-tuoient, ou jettoient leurs armes pour fuir plus vite. *Saul* les poursuivit & dit : maudit soit celui qui mangera avant que j'aie fini de vaincre mes ennemis. Le peuple étoit fort fatigué, & avoit une grande faim ; mais quoiqu'il passât dans un bois où il y avoit beaucoup de miel, personne n'ôsa y toucher. *Jonathan*, qui ne savoit pas les paroles que son père avoit dites, se trouva mal de besoin de manger, & il prit un rayon de miel au bout de sa baguette ; ce petit secours le fortifia, & quelqu'un lui ayant dit le serment que son père avoit fait, il le blama. Cependant après la victoire, *Saul*

consulta Dieu pour savoir, s'il devoit encore combattre les Philistins ; mais le Seigneur ne lui répondant point, il connut par-là, que quelqu'un avoit manqué au serment qu'il avoit fait. Il tira au sort pour connoître le coupable, & le sort tomba sur *Jonathan*. *Saul* vouloit le faire mourir, mais le peuple s'y opposa, & força le roi de lui accorder sa grace.

Lady CHARLOTTE.

Je mourrois de peur que *Saul* ne fit mourir *Jonathan* ; il n'étoit pas coupable, puisqu'il ne savoit pas le serment que son père avoit fait.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; mais il avoit pris la liberté de murmurer contre son père, à cause du serment qu'il avoit fait ; cette faute devoit être punie, & elle le fut par la frayeur qu'il eut de mourir. Admirez la conduite de ce jeune prince. Il commence par s'adresser au Seigneur, & plein de confiance en son secours, il ne craint point d'attaquer une grande armée, n'ayant qu'un seul homme avec lui. Que ne ferions nous pas par le secours de la prière, & de la con-

fiance en Dieu ! Allons, *Lady Tempête*, c'est-là, où il faut chercher du secours : vous avez un grand nombre d'ennemis à combattre ; l'orgueil, l'entêtement, la colère. Vous n'en viendrez pas à bout, si vous êtes toute seule ; mais si Dieu combat avec vous comme avec Jonathan, & avec les Israélites, vous remporterez certainement la victoire, & cela sans avoir autant de peine que vous vous l'imaginez.

Lady T E M P E T E.

On vous a fait un joli portrait de mon caractère ; mais on ne vous a pas dit, que souvent on me force à me mettre en colère, en m'obstinant mal-à-propos. Après tout, Mademoiselle, chacun a son caractère, & je vous assure, que celles qui parlent du mien, en ont encore un plus mauvais.

Madem. B O N N E.

Ce que vous dites-là, n'est pas bien, ma chère ; vous savez que vous devez du respect à celles qui m'ont averties.

Lady T E M P E T E.

Je fais, que je dois du respect à ma mère ; mais elle ne vous auroit rien dit, si ma servante ne l'avoit pas fait parler, & je ne crois pas devoir du respect à ma servante.

Madem. B O N N E.

Vous êtes dans l'erreur, Madame. La personne, que votre mère a mise auprès de vous, & qu'il vous plaît d'appeller votre servante, a reçu ordre de votre mère de veiller sur votre conduite, & par conséquent, elle tient sa place, & vous lui devez du respect. J'ajoute même, que vous en devez à tout le monde ; & que, si vous ne changez pas votre caractère, personne ne vous en devra.

Lady T E M P E T E.

Je suis d'un rang qui me donnera les moyens de me faire respecter, quand même on ne le voudroit pas.

Madem. B O N N E.

Puisque vous me forcez à vous dire des vérités dures, je vous avertis, mon enfant, que loin d'avoir aucun respect pour votre
rang,

rang, ni pour votre personne ; je vous méprise plus que les femmes qui vendent du poisson dans les rues ; vous n'avez au dessus d'elles que votre orgueil, or, c'est un titre qui n'inspire de respect à personne. Je vous prie, Madame, de ne point travailler quand je vous parle, & de m'écouter avec attention.

Lady T E M P E T E.

Je ne fais point de mal en travaillant, cela m'amuse : & c'est par mauvaise humeur que vous voulez me priver de ce plaisir ; mais je ne laisserai pour cela de continuer.

Madem. B O N N E.

Il y a du mal à travailler, quand une personne, à qui vous devez du respect, vous parle, & vous m'en devez, Madame, aussi bien que de l'obéissance.

Lady T E M P E T E, *riant.*

Moi, je vous dois du respect & de l'obéissance !

Madem. B O N N E.

Oui, ma très chère, & certainement, si vous m'en manquez, ce sera inférieurement ; car je ne le souffrirai pas. Je com-

mence par vous montrer, que je suis la maîtresse ici, en jettant votre ouvrage au feu. Je suis charmée que vous nous donniez, dès le premier jour, un échantillon de votre méchanceté, je commencerai aussi à vous montrer ce que je fais faire. Vous êtes comme cette méchante femme, dont je vous ai fait raconter l'histoire, vous avez trouvé plus méchante que vous. Je ne me flatte plus de vous rendre bonne ; mais au moins, je suis sûre, de vous rendre la plus malheureuse de toutes les créatures. Pour commencer, je vous avertis, que vous resterez tout le jour avec des personnes de votre sorte, c'est-à-dire, sans éducation, & que vous mangerez avec les servantes de cuisine.

Lady CHARLOTTE à *Lady*
TEMPETE.

Ma chère, si vous voyez combien vous êtes devenue laide depuis que vous parlez insolemment à ma Bonne, vous lui demanderiez pardon tout-à-l'heure.

Madem. BONNE.

Laissez-là, ma chère, elle ne mérite pas qu'on s'intéresse pour elle. Je suis pour-

tant charmée, mes enfans, que cela se soit passé devant vous. Cette leçon vous fera plus de bien, que tout ce que je pourrois vous dire contre l'orgueil.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, quand je pense que j'étois comme cela, il y a sept mois, cela me fait trembler. Que je vous ai d'obligation, de m'avoir aidé à me corriger !

Madem. BONNE.

Vous aviez de la bonne volonté, mon enfant ; d'ailleurs vous n'aviez que sept ans : le dragon d'orgueil, qui étoit dans votre cœur, étoit encore tout petit, nous l'avons étranglé facilement ; mais le dragon de cette malheureuse créature est fort, il a treize ans, & il l'étranglera elle-même au premier jour. Qu'avez-vous à pleurer, *Lady Sensée* ?

Lady SENSÉE.

Ma Bonne, vous savez que j'aime ma cousine de tout mon cœur, jugez combien je suis affligée de la voir si méchante : est-ce donc qu'elle est déjà trop vieille pour se corriger ?

Madem. BONNE.

Il n'est jamais trop tard, ma chère; mais il est vrai, qu'elle aura plus de peine à se corriger aujourd'hui qu'elle n'en auroit eu hier, que cela sera plus difficile demain qu'aujourd'hui, & cela deviendra plus difficile de jour en jour. En vérité, elle me fait pitié. Je vous recommande à toutes, de prier beaucoup Dieu pour elle, afin qu'il la convertisse.

Lady SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne; mais peut-être qu'elle a regret à présent de toutes les sottises qu'elle a faites.

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je m'y connois, elle crève d'orgueil actuellement; elle fait ce qu'elle peut pour paroître gaye, parce qu'elle croit me braver par-là, & elle étouffe d'envie de pleurer. La pauvre enfant croit me donner du chagrin, & elle m'en donne effectivement; car elle se fait un grand tort à elle-même. Pour moi, qui ne m'intéresse à elle que par charité; si son orgueil ne bleffoit pas son ame que j'aime, je lui pardonnerois de tout mon cœur les sottises

qu'elle m'a dites, cela ne m'a pas donné la fièvre, ni mal à la tête; & elle m'en diroit cent fois d'avantage, que cela ne pourroit me faire du tort. Adieu, Mesdames, je suis fâchée que cela nous ait dérangées, j'avois un joli conte à vous dire, mais je le garde pour la première fois.

Lady SENSE'E embrassant la BONNE.

Ma chère amie, pour l'amour de Dieu, ne laissez pas ma cousine dans son orgueil, pardonnez-lui: mon Dieu! si elle mourroit cette nuit, que deviendrait-elle?

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, quand je lui pardonnerai, le bon Dieu ne lui pardonnera pas, si elle n'a pas de regret.

Lady TEMPETE se jette entre les bras de la Gouvernante en pleurant.

Madem. BONNE.

Voilà l'orgueil qui crève. Courage, mon enfant, avez-vous regret à votre faute?

Lady TEMPETE.

A quoi cela serviroit-il? Vous dites, que je suis trop vieille pour me corriger.

Madem. B O N N E.

Je ne dis pas cela, mon enfant; mais je dis que vous aurez plus de peine qu'une autre. Si vous vouliez me promettre de faire tout ce que je vous dirai, je pourrois vous promettre auffi qu'avec le tems vous deviendrez bonne.

Lady T E M P E T E.

Je ne fais ce que je veux, je vois bien que je suis un monstre d'orgueil, que ces dames doivent me mépriser, que vous devez me haïr, & que je me hais moi-même.

Madem. B O N N E.

C'est déjà quelque chose que de favoir tout cela, mon enfant. Prenez courage. Vous avez une occasion de vous corriger, que vous ne retrouverez jamais; profitez en. D'ailleurs considerez, combien vous serez malheureuse, si vous ne le faites pas. Votre mère vous a abandonné à ma discrétion; je trahirois sa confiance, si je vous laissois avec vos défauts: me voilà donc dans la nécessité, de vous tourmenter misérablement; car il est bien sur, que j'offencerois Dieu, si je vous laissois telle que vous êtes. Ne vaudroit-il pas mieux que nous fussions bonnes amies, & que nous travaillions

toutes les deux à vous corriger, petit-à-petit? Je ne demanderai pas l'impossible. D'ailleurs, tout ce que je vous dirai, ce sera par amitié, & non pas pour vous donner du chagrin. Je n'aime pas à gronder, & je vous assure que je serai malade de ce que j'ai fait aujourd'hui.

Lady T E M P E T E.

Mais, si je vous promets de me corriger, me ferez-vous manger avec la servante de cuisine?

Madem. B O N N E.

Oui, ma chère; vous y mangerez ce soir, pour punir la sottise que vous avez faite aujourd'hui. Quand on a véritablement envie de se corriger, on fait de bon cœur les choses qu'on nous ordonne pour cela.

Lady S E N S E ' E.

Permettez-moi d'y manger aussi, ma Bonne, afin qu'elle ne soit pas si honteuse.

Madem. B O N N E.

Je loue votre charité, mon enfant; mais il ne faut pas diminuer sa peine, elle mérite de la souffrir. Elle s'est abaissée au dessous de cette femme par son orgueil, & je vous assure, qu'elle est actuellement la dernière

des créatures aux yeux de Dieu. Il faut donc qu'elle rachete son rang par cette réparation; cela lui attirera la grace du bon Dieu, pour devenir meilleure; mais pour cela, il faut qu'elle le fasse de bon cœur. *Lady Tempête*, je vous laisse la maîtresse là dessus; mais pensez y bien, j'ai dans l'esprit que cela vous corrigera.

Lady T E M P E T E.

Puisque vous croyez que cela peut servir à me corriger, je le ferai; mais cela est pourtant bien horrible de souper avec cette créature.

Madem. B O N N E.

Cette créature est une créature tout comme vous, ma chère enfant; & comme elle est une brave fille, & qu'elle fait bien son devoir, c'est une créature actuellement au dessus de vous. Si elle savoit combien vous êtes méchante, elle ne voudroit pas vous faire cet honneur, & se croiroit deshonorée. Car enfin, il n'est point honteux d'être née fille d'un païsan, d'un favetier, de demander l'aumône, ou d'être servante: tout cela ne deshonore point; tout cela n'est point un péché, & ne mene pas dans l'enfer; mais il est honteux d'avoir de l'orgueil, cela damne. Vous avez lu l'Évangile, *Lady Tempête*. N'avez-vous

pas vû que Jésus-Christ, qui est le Roi du ciel & de la terre, étoit si pauvre, qu'il est né dans une étable : Il a pris des pauvres pour être ses compagnons, & celui, qui passoit pour son père, étoit un pauvre charpentier, quoiqu'il fut de la famille roïale.

Lady T E M P E T E.

Allons, je prends une bonne résolution. Oui, ma Bonne, je souperai avec la servante de cuisine.

Madem. B O N N E.

De bon cœur ?

Lady T E M P E T E.

Oui, de bon cœur.

Madem. B O N N E.

Venez m'embrasser, mon enfant, faisons la paix : je commence à espérer quelque chose, puisque vous êtes soumise généreusement à la pénitence que je vous ai imposée, je vous en dispense pour cette fois, & je me contente de votre obéissance.

Lady T E M P E T E.

Vous êtes bien bonne, de me pardonner comme cela ; je vous assure que cela me rend toute honteuse, d'avoir pu vous donner du chagrin.

Lady MARY sautant de joye.

Et moi, je suis si contente de voir que *Lady Tempête* est devenue bonne, que je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle nous a fait, en empêchant ma Bonne de nous dire un conte.

Madem. BONNE.

Lady Mary en revient toujours à ses contes, elle les aime terriblement.

Lady MARY.

Cela est vrai, ma Bonne. Mais vous nous avez dit, que celui qui passoit pour le père de *Jesus-Christ*, étoit de la famille royale; comment donc se pouvoit-il faire qu'il fut charpentier?

Lady SPIRITUELLE.

Cela arrive quelquefois, ma chère, & je me souviens d'avoir vu dans l'histoire ancienne, qu'il y avoit un homme de la famille royale de Sidon qui étoit jardinier.

Lady MARY.

Ma Bonne, voulez-vous permettre à *Lady Spirituelle*, de nous raconter cette histoire?

Madem. BONNE.

Nous avons encore un demi quart d'heure, ainsi elle peut vous la raconter.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit un roi, nommé *Alexandre*, dont le favori se nommoit *Ephestion*. Ce roi vint dans la ville de *Sidon*, & les Sidoniens le prièrent de leur donner un roi de sa main. *Alexandre* dit à *Ephestion* : je vous donne cette couronne, vous pouvez en faire présent à quelqu'un de vos amis. *Ephestion* logeoit chez deux gentils-hommes qui étoient frères & fort honnêtes gens. Il leur dit, qu'*Alexandre* lui ayant permis de disposer de la couronne, il ne pouvoit mieux faire que de la donner à l'un d'eux. Les deux frères le remercièrent de sa bonne volonté ; mais ils lui dirent que selon leurs loix, ils ne pouvoient pas monter sur le trône, parce qu'ils n'étoient pas de la famille roïale. *Ephestion* fut charmé du respect que ces dignes frères avoient pour les loix de leur païs, & leur dit, qu'il avoit une telle confiance dans leur vertu, qu'il remettoit cette couronne qu'ils refusoient, pour la donner à quelqu'un qui fut du sang roïal, & honnête-homme. Il y avoit dans la ville un homme de la famille roïale, mais qui étoit devenu si pauvre, qu'il n'avoit pour tout bien qu'un petit jardin, qu'il cultivoit lui-même, afin de gagner sa vie. Les deux frères furent à la maison de cet homme, qui se

nommoit *Abdolonime*. Ils le trouvèrent avec un mauvais habit, & lui dirent : quittez cet ouvrage qui n'est pas digne de vous, & venez occuper le trône de vos pères. *Abdolonime* crut que ces hommes se mocquoient de lui, & leur dit : il n'est pas honnête de venir dans ma maison pour vous mocquer de moi, parce que je suis pauvre. Les deux frères, voyant qu'il ne vouloit pas croire ce qu'ils lui disoient, lui arrachèrent ses méchans habits, & lui mirent une robe roïale qu'ils avoient apportée. *Alexandre*, ayant appris cette aventure, eut envie de voir cet homme. *Abdolonime* parut devant lui avec une modeste fermeté, & *Alexandre* lui ayant demandé, comment il supporteroit sa nouvelle dignité ; ce vieillard lui répondit ces belles paroles : *Plaise au Dieu, que je supporte ma grandeur avec autant de courage que ma pauvreté ! Jusqu'à présent mes bras ont fourni à ma nourriture, & tant que je n'ai rien eu, je n'ai manqué de rien.* *Alexandre* admira cette réponse, & fit des grands présens au roi de Sidon, auquel il accorda son estime.

Fin du Troisième Tome.



MAGASIN

DES

ENFANS,

OU

DIALOGUES

ENTRE

une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses ELEVES de la première
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de
la *Géographie*, &c. : le tout rempli de *réflexions utiles*,
& de *contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit
d'un style simple & proportionné à la tendresse de leurs
années :

PAR

Mad^e LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME IV.

A LONDRES,

Se vend chez J. NOURSE, à l'Enseigne de l'Agneau, vis-
à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

1758.

4 XXIV. DIALOGUE.

Au reste, si elle peut corriger son orgueil & sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable ; car elle aime l'étude, elle ne manque pas d'esprit, & a le cœur fort bon.

Lady TEMPETE.

Your êtes bien bonne de m'encourager.

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je ne ferai jamais plus aise, que quand je pourrai vous louer avec justice : cela est bien plus agréable que de gronder. Je ne vivrois pas longtems, si j'avois souvent des scènes pareilles à celles que nous eumes la dernière fois, mais je veux l'oublier. Ecoutez donc mon conte, Mesdames.

Il y avoit une fois une fée qui vouloit épouser un roi ; mais comme elle avoit une fort mauvaise réputation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère, que de devenir le mari d'une femme, que personne n'estimerait ; car il n'y a rien de si fâcheux pour un honnête-homme, que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée, qu'on nommoit *Diamantine*, fit épouser à ce prince une jeune princesse, qu'elle avoit

élevée, & promit de le défendre contre la fée *Furie* ; mais peu de tems après, *Furie*, ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpassoit de beaucoup celui de *Diamantine*, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine, & doua un petit prince qu'elle mit au monde, d'une laideur que rien ne put surpasser. *Diamantine*, qui s'étoit cachée à la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler, lorsque *Furie* fut partie. Ayez bon courage, lui dit-elle ; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel*, & non seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant, le petit prince étoit si laid, qu'on ne pouvoit le regarder sans frayeur : soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisoit de si laides grimaces, que les petits enfans, qu'on lui amenoit pour jouer avec lui, en avoient peur, & disoient, que c'étoit la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitoit de l'entendre parler ; mais on fermoit les yeux, & le peuple, qui ne fait la plus part du tems ce qu'il veut, prit pour *Spirituel* une haine si forte, que la reine, ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son

héritier ; car dans ce pais-là, le peuple avoit le droit de se choisir un maître. *Spirituel* céda sans murmurer la couronne à son frère, & rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'ame, il se retira dans une solitude, où, en s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'étoit pas là le compte de la fée *Furie* ; elle vouloit qu'il fût misérable, & voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avoit un fils, nommé *Charmant*, elle l'adoroit, quoiqu'il fut la plus grande bête du monde. Comme elle vouloit le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui étoit parfaitement belle ; mais, afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de *Charmant*, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelloit *Astre*, vivoit avec *Charmant*, & quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avoit jamais pu leur apprendre à lire. *Furie* fit peindre la princesse, & porta elle-même son portrait dans une petite maison, où *Spirituel* vivoit avec un seul domestique. La malice de *Furie* lui réussit, & quoique *Spirituel* fût, que la princesse *Astre* étoit dans le palais de son ennemie, il en devint si amoureux, qu'il

réfolu d'y aller : mais en même tems, fe fouvernant de fa laideur, il vit bien qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il étoit sûr, de paroître horrible aux yeux de cette belle fille. Il réfifta longtems au défir qu'il avoit de la voir ; mais, enfin fa paffion l'emporta fur fa raifon. Il partit avec fon valet, & *Furie* fut enchantée de lui voir prendre cette réfolution, pour avoir le plaifir de le tourmenter tout à fon aife. *Aftre* fe promenoit dans un jardin avec *Diamantine*, fa gouvernante ; lorsqu'elle vit approcher le prince, elle fit un grand cri, & vouloit s'enfuir ; mais *Diamantine* l'en ayant empêchée, elle fe cacha la tête dans fes deux mains, & dit à la fée : ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment, où elle avoit les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé, mais c'étoit comme s'il lui eût parlé latin, elle étoit trop bête pour le comprendre. En même tems, *Spirituel* entendit *Furie*, qui rioit de toute fa force, en fe moquant de lui. Vous en avez affez fait pour la première fois, dit elle au prince ; vous pouvez vous retirer dans un appartement, que je vous ai fait préparer, & d'où vous aurez le plaifir de voir la princeffe tout à votre aife. Vous

croyez peut-être, que *Spirituel* s'amusa à dire des injures à cette méchante femme ; mais il avoit trop d'esprit pour cela ; il savoit qu'elle ne cherchoit qu'à le fâcher, & il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il étoit pourtant bien affligé ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il entendit une conversation d'*Astre* avec *Charmant* ; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parût plus si belle de moitié, & qu'il prit la résolution de l'oublier, & de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de *Diamantine* ; quelle fut sa surprise, lorsque cette fée lui dit, qu'il ne devoit point quitter le palais, & qu'elle savoit un moyen de le faire aimer de la princesse. Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit *Spirituel* ; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'*Astre* est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas ; la fée *Furie* m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations : j'emporterai son portrait, qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, lui dit *Diamantine* ; votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd, encore faudroit-il que je ne pourrois m'ôter de l'esprit cette con-

versation. J'aimerois mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela étoit possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrois avoir une conversation raisonnable, & qui me feroit trembler, quand je serois en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence, toutes les fois qu'elle ouvrirait la bouche. Votre frayeur me divertit, lui dit *Diamantine*; mais, prince, apprenez un secret, qui n'est connu que de votre mère & de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux; ainsi vous n'avez qu'à souhaiter: *Astre* peut devenir la personne le plus spirituelle, elle sera parfaite alors; car elle est le meilleur enfant du monde, & a le cœur fort bon. Ah, madame, dit *Spirituel*, vous allez me rendre bien misérable; *Astre* va devenir trop aimable pour mon repos, & je le serai trop peu pour lui plaire; mais n'importe, je sacrifie mon bonheur au sien, & je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. Cela est bien généreux, dit *Diamantine*, mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans les jardins du palais à minuit; c'est l'heure où *Furie* est obligée de dormir, & pendant trois heures, elle perd

toute sa puissance. Le prince s'étant retiré, *Diamantine* fut dans la chambre d'*Astre*; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. *Diamantine* l'ayant appelée, *Astre* lui dit : Ah ! madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise, depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde : je réfléchis, je pense, mes pensées s'arrangent dans une forme, qui me donne un plaisir infini, & je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres & pour les sciences. Eh bien, lui dit *Diamantine*, vous pourrez vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince *Charmant*, & vous étudierez ensuite tout à votre aise. Ah ! ma bonne, répondit *Astre*, en soupirant, seroit-il bien possible que je fusse condamnée à épouser *Charmant* ? il est si bête, si bête, que cela me fait trembler ; mais dites moi, je vous prie, pourquoi est-ce que je n'ai pas connu plutôt la bêtise de ce prince ? C'est que vous étiez vous-même une sotte, dit la fée ; mais voici justement le prince *Charmant*. Effectivement, il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu

de lire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit *Astre*; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire. Oh! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit *Charmant*, j'ai bien affaire de toute cette science: moi, j'aime mieux un cerf volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. Et je serois la femme de ce stupide? dit *Astre*, lorsqu'il fut sorti. Je vous assure, ma bonne, que j'aimerois mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt! Il est vrai, qu'il est bien laid; mais, quand je me rappelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible: pourquoi n'a-t-il pas le visage comme *Charmant*? Mais, après tout, que sert la beauté du visage? Une maladie peut l'ôter; la vieillesse la fait perdre à coup sûr, & que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit? En vérité, ma bonne, s'il falloit choisir, j'aimerois mieux ce prince, malgré sa laideur, que ce stupide qu'on veut me faire épouser. Je suis bien aise de vous voir penser d'une manière si raisonnable, dit *Diamantine*: mais j'ai un conseil à vous donner. Cachez soigneusement à *Furie* tout votre esprit; tout est perdu si vous lui laissez connoître le changement qui s'est fait en vous. *Astre*

obéit à sa gouvernante, & si-tôt que minuit fut sonné, la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans les jardins : elles s'affirent sur un banc, & *Spirituel* ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie ! lorsqu'il entendit parler *Astre*, & qu'il fût convaincu qu'il lui avoit donné autant d'esprit, qu'il en avoit lui-même. *Astre* de son côté étoit enchantée de la conversation du prince ; mais lorsque *Diamantine* lui eut appris l'obligation qu'elle avoit à *Spirituel*, sa reconnoissance lui fit oublier sa laideur, quoiqu'elle le vit parfaitement ; car il faisoit clair de lune. Que je vous ai d'obligation, lui dit-elle, & comment pourrai-je m'acquiter envers vous ? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de *Spirituel* ; il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté, qu'il vous a donné d'esprit. J'en serois bien fâchée, répondit *Astre* ; *Spirituel* me plait tel qu'il est ; je ne m'embarrasse guère qu'il soit beau, il est aimable, cela me suffit. Vous venez de finir tous ses malheurs, dit *Diamantine* : si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous restiez sous le pouvoir de *Furie* ; mais à présent, vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vais vous transporter dans le royaume de *Spirituel* : son frère est mort, & la haine, que *Furie* avoit

avoit inspirée contre lui au peuple, ne subsiste plus. Effectivement, on vit revenir *Spirituel* avec joie, & il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume, qu'on s'accoutuma à son visage; mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.

Lady CHARLOTTE.

Mais pourquoi la princesse ne donna-t-elle pas la beauté à *Spirituel*? Car elle ne savoit pas que cela la remettroit sous la puissance de *Furie*?

Madem. BONNE.

C'est qu'*Astre* étoit devenue une personne d'esprit; & qu'une fille, qui a du bon sens, ne se soucie pas d'épouser un bel homme.

Lady SPIRITUELLE.

Pourquoi cela, ma Bonne?

Madem. BONNE.

C'est que presque toujours un bel homme est un sot, tout amoureux de sa propre figure, tout rempli de son mérite, tout occupé du soin de son ajustement, comme une femme; or, vous sentez bien, qu'il n'y

a rien de plus méprisable qu'un homme comme cela.

Lady T E M P E T E.

Cela est vrai, ma Bonne, je connois un homme qu'on appelle. . . .

Madem. B O N N E.

Il ne faut pas nommer les personnes, quand on veut en dire quelque chose de mal. Finissez donc ce que vous vouliez nous dire, mais ne dites pas le nom de ce gentil - homme.

Lady T E M P E T E.

Eh bien, il met trois heures tous les jours à s'ajuster ; comme feroit une femme. Outre son nom, que je ne dirai pas, on l'appelle *Narcisse*.

Miss M O L L Y.

Qu'est - ce que veut dire ce nom, s'il vous plaît ?

Madem. B O N N E.

C'est que *Narcisse* étoit un jeune homme, extrêmement beau, qui devint amoureux

de sa propre figure qu'il voyoit dans une fontaine bien claire. Il appelloit cette belle figure, qui ne pouvoit pas venir, comme vous pensez bien, & il eut tant de douleur de ne pouvoir la faire sortir de l'eau, qu'il en mourut ; & les dieux le changèrent en fleur. Depuis ce tems, quand un homme aime trop sa figure, on l'appelle *Narcisse*. Disons présentement un mot de la Géographie. Quelle est la province, qu'on trouve au Nord-Est de la France ? Répétez - moi cela, *Lady Sensée*.

Lady S E N S É E.

Les Pais-Bas François. On les appelle François, parce qu'il y a les Pais-Bas Hollandois, & ceux qui appartiennent à la Maison d'Autriche.

Lady M A R Y.

Qu'est - ce que cela veut dire, la Maison d'Autriche ?

Madem. B O N N E.

C'est comme qui diroit la Famille d'Autriche. Pour bien entendre la Géographie Historique, il faut connoître les principales

familles de l'Europe. Ecoutez bien ceci, mes enfans. Quand je dis, *les principales familles de l'Europe*, je ne veux parler que de celles des principaux rois. La première famille, ou maison de l'Europe, est celle d'*Autriche*. Depuis un grand nombre d'années, ce sont les princes de cette maison qui ont été empereurs ; mais, présentement c'est un prince de la maison de Lorraine. Auparavant, ce prince étoit maître de cette province, que vous voyez à l'Est de la France : mais il n'étoit pas roi, car la Lorraine, depuis bien longtems, est un duché.

Lady MARY.

J'entends, le duc de Lorraine étoit un duc, comme le Papa de *Lady Tempête*.

Madem. BONNE.

Non, ma chère. Il y a de deux sortes de ducs, de princes, de comtes & de marquis. Les uns, qui sont nés dans un royaume qui a un maître, ils sont de grands seigneurs, comme le Papa de *Lady Tempête*, mais ils ne sont pas souverains ; les autres sont absolument les maîtres de leur país, parce qu'il n'y a point de roi, & on dit qu'ils sont princes souverains.

Miss MOLLY.

Et quel privilège leur donne leur souveraineté ?

Madem. BONNE.

Je viens de vous le dire ; ils sont maîtres dans leur país, ils peuvent faire faire des pièces d'or, d'argent, ou d'autre métal, où est leur image ; & dans leur país, ces pièces servent à acheter les choses dont on a besoin : c'est ce qu'on appelle avoir le droit de faire battre monnoie. Ils peuvent encore accorder la vie à un criminel qui seroit condamné à être pendu. Il faut être prince souverain, pour faire battre monnoie, & accorder la vie à un criminel. N'oubliez donc pas ce que c'est qu'un *prince souverain*. La seconde maison de l'Europe est celle de *Bourbon*, qui descend de *Hugues Capet*. On partage cette famille en deux, & on appelle cela deux branches, l'ainée, & la cadette, c'est-à-dire, que deux princes de la maison de *Bourbon* sont souverains. La famille du prince aîné, qu'on appelle la branche aînée, régné en France : la famille, ou la branche qui sort du cadet, régné en Espagne. La

maison de *Brandebourg* régné en Prusse. Celle de *Brunswick*, unie à celle de *Stuart*, par les femmes, régné en Angleterre. La maison de *Savoie* régné en Sardaigne, & dans le Piémont. L'Électeur de *Saxe* régné en Pologne. Les descendans de *Gustave* régnent en Suède. Il n'y a plus de considérable que la maison des Czars ; mais je ne la connois que depuis *Pierre le Grand*, & je ne fais pas son nom. Je fais seulement quelle est fort ancienne.

Lady TEMPETE.

Permettez - moi de vous dire une chose, ma Bonne. Vous me disiez l'autre jour que vous ne faisiez pas grand cas de mon titre ; cependant vous nous faites remarquer aujourd'hui, qu'il y a des maisons plus anciennes, & plus grandes les unes que les autres ; c'est donc quelque chose d'être forti d'une grande maison.

Madem. BONNE.

Certainement, ma chère, c'est quelque chose. Vous savez que tous les hommes sont fortis de *Noé* : ils sont donc tous égaux par leur nature, & sont parens ; comme tous les Israélites étoient parens

entre eux. Mais les hommes, qui sont égaux par leur nature, ne le sont pas par les qualités de l'ame, du corps, & de l'esprit; & voilà ce qui a produit la noblesse. Il étoit juste d'honorer particulièrement ceux qui étoient meilleurs que les autres, ou qui avoient quelques talens, qu'ils faisoient servir à rendre leurs frères plus heureux. Ces hommes - là furent donc honorés avec justice; & pour encourager leurs enfans à leur ressembler, aussi bien que par respect pour la mémoire de leurs pères, on les honora aussi. C'est donc quelque chose d'être sorti d'une famille noble, & ancienne. Car cela suppose, qu'on a eu quelque grand - père qui a eu des talens, ou des vertus supérieures aux autres; mais remarquez que cela oblige les enfans, à suivre l'exemple de leurs pères, sans quoi il ne seroit pas juste de les honorer pour les vertus d'autrui. Concevez cela par un exemple. Nous avons en France une coûtume fort fotte: s'il se trouve dans une famille un coquin, qui se fasse pendre, toute la famille est deshonorée, quand même elle seroit composée des plus honnêtes gens du monde: & personne ne voudroit épouser une fille, ou une soeur de cet homme qui auroit été pendu.

Lady CHARLOTTE.

Mais cela est fort injuste; ce n'est pas ma faute, si mon père, mon frère, ou mon cousin, est un mal-honnête homme; on ne doit me mépriser que pour mes propres actions.

Madem. BONNE.

Et il ne seroit pas juste non plus, de vous honorer pour les actions d'autrui; & seulement parce que vos ancêtres étoient honnêtes gens, & avoient un mérite supérieur. C'est une chose estimable d'être née d'une ancienne maison; mais il est mille fois plus glorieux de faire entrer la noblesse dans sa maison par une action héroïque, que de la trouver toute établie, & de ne rien faire pour la soutenir.

Lady SPIRITUELLE.

One ne doit donc pas de respect aux rois, & aux grands seigneurs, quand ils ne sont pas vertueux.

Madem. BONNE.

Il y a de deux sortes de respect, mes enfans. Celui qui est dans le cœur, & qu'on a pour les personnes vertueuses : or celui là n'est dû qu'aux honnêtes gens, & nous ne devons pas l'avoir pour les rois, & les grands qui deshonnorent leurs rangs par leurs vices. Mais il y a un respect extérieur, qui consiste à obéir aux rois & aux magistrats, parce qu'ils tiennent la place de Dieu sur la terre ; à leur rendre certaines marques de respect extérieur. Le bon ordre demande qu'on conserve ce second respect : c'est - à - dire, qu'on doit honorer le titre, l'autorité, & le rang, dans le tems même qu'on méprise souverainement la personne. Retenez bien ceci, mes enfans ; vous êtes toutes filles de condition, c'est - à - dire, que vous êtes toutes dans l'obligation d'être plus vertueuses que les autres ; si vous y manquez, je ne vois plus en vous, qu'une fille de Noé, cousine du porteur de chaise, quoique d'un peu loin. Je respecterai votre titre, c'est - à - dire, que je vous ferai la révérence, quand vous passerez à côté de moi ; mais d'ailleurs, je vous estimerai moins que votre arrière petit cousin, le porteur de chaise ; car peut-être, que s'il eût eu quelque grand-

père aussi honnête - homme que les vôtres, ou qu'il eût reçu votre éducation, il seroit beaucoup plus vertueux que vous.

Lady SENSE'E.

Mais, ma Bonne, la noblesse a-t-elle toujours été la récompense de la vertu? *Nemrod*, qui a été le premier roi des Assyriens, étoit un ambitieux. Ne voyons-nous pas tous les jours, qu'on devient noble quand on a beaucoup d'argent? Dans deux cens ans, les enfans de ces nobles diront, qu'ils sortent d'une maison ancienne. & si leurs pères ne s'étoient pas enrichis par des moyens injustes, ils ne seroient aujourd'hui que des personnes du peuple, & sans titre.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est excellente, ma chère. On abuse de tout. La noblesse, qui ne devoit être que la récompense des vertus & des talens, est devenue le prix de l'ambition, de l'avarice, & de plusieurs autres crimes. Cela nous prouve encore mieux que tout ce que j'ai dit, que la noblesse de nos ayeux, est un titre bien mince,

& bien équivoque, & qu'il ne faut compter que sur celle qu'on acquiert par ses propres actions. Mais cet abus des moyens d'acquérir la noblesse, montre toujours, qu'elle a été l'intention des hommes, en l'accordant à quelques uns d'entr'eux. On ne pensoit pas à l'ambition de *Nemrod*, lorsqu'on lui accorda le titre de roi, mais seulement aux grands services qu'il avoit rendus à la société, en tuant les bêtes sauvages, & en accoutumant les jeunes gens à l'obéissance militaire. Un homme s'enrichit dans le commerce, on lui vend des titres de noblesse, ou on lui en accorde: c'est qu'on suppose, qu'il s'est comporté en honnête homme, & que ses richesses sont le prix de son application, & de son travail. Mais il est tems de répéter nos histoires. Commencez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Samuel alla trouver *Saül*, & lui dit: Dieu t'ordonne par ma bouche, d'aller faire la guerre aux Amalécites, car la mesure de leurs péchés est pleine; c'est pourquoi, tu les tueras depuis le premier jusqu'au dernier, aussi bien que toutes leurs bêtes; car leurs crimes ont rendu tout ce qui leur appartient, abominable aux yeux du Sei-

gneur. *Saül* & les Israélites marchèrent donc contre les Amalécites, & remportèrent la victoire. Ils tuèrent toutes les bêtes qui étoient maigres ; mais ils conservèrent toutes celles qui étoient grasses, sous prétexte d'en faire un sacrifice au Seigneur ; & *Saül* n'ose les empêcher. *Saül* lui-même desobéit à Dieu, en sauvant la vie à *Agag*, roi des Amalécites. Alors, Dieu parla à *Samuel*, & lui dit : *Saül* a négligé mes ordres, c'est pourquoi je l'ai abandonné, & j'ai choisi un autre roi pour mon peuple. *Samuel* fut fort affligé ; car il aimoit *Saül*. Il fut trouver *Saül*, & lui annonça les paroles du Seigneur ; & comme ce prince vouloit s'excuser, en disant qu'on avoit gardé ces bêtes pour les sacrifier à Dieu, *Samuel* lui répondit : *Dieu aime mieux l'obéissance que le sacrifice*. Ensuite, *Samuel* commanda, qu'on fit venir *Agag*, qui étoit gras, & qui trembloit de toutes ses forces. Le prophète lui dit : parce que tu as fait pleurer un grand nombre de mères, en faisant mourir leurs enfans avec ton épée, de même je ferai pleurer ta mère aujourd'hui. Et *Samuel* le tua. Il vouloit ensuite se retirer, mais *Saül* lui dit : j'ai péché, demandez miséricorde au Seigneur pour moi. Et comme il retenoit le prophète par son manteau, il en déchira un mor-

morceau. *Samuel* lui dit : comme tu as déchiré ce manteau & ôté ce morceau de dessus mon corps ; de même Dieu ôtera de toi le royaume d'Israël, pour le donner à un homme plus fidèle. *Saül* dit au prophète : si le peuple s'apperçoit que le Seigneur m'a rejeté, il ne voudra plus m'obéir : c'est pourquoi, je te prie, viens avec moi, afin que le peuple, nous voyant ensemble, ne sache pas que Dieu ne veut plus de moi. *Samuel* eut encore cette complaisance pour *Saül*, mais ce fut la dernière ; car il ne le vit plus le reste de sa vie.

Lady CHARLOTTE.

Puisque *Saül* confessoit son péché, & qu'il en demandoit pardon ; pourquoi Dieu, qui est si bon, ne lui pardonnoit-il pas ?

Madem. BONNE.

Dieu connoit le fond des cœurs, ma chère, il voyoit que *Saül* n'étoit fâché de l'avoir offensé, que parce que cela lui feroit perdre son royaume. Vous voyez bien, qu'il fut content, lorsque *Samuel* eut paru devant le peuple avec lui. S'il eût été vraiment repentant de sa faute, il eût dit au prophète, que le Seigneur m'ôte mon

roïaume, j'en suis content, pourvu qu'il me pardonne mon péché ; je suis sûre que Dieu lui auroit pardonné. Voyez vous, mes enfans, il faut être fâché d'avoir péché, parce que cela déplaît à Dieu, & non pas parce que le péché nous a attiré quelque malheur. Un gourmand, qui meurt, parce qu'il a trop mangé, est bien fâché d'avoir été gourmand, non pas parce que cela offense Dieu, mais parce que sa gourmandise le fait mourir. Vous sentez bien, que cette douleur du péché n'est pas bonne, & c'étoit-là la douleur de *Saül*. Continuez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Dieu dit à *Samuel*, va à *Bethléem* dans la maison d'*Isaï*, car j'ai choisi un de ses fils pour être roi. Quand *Samuel* vit l'ainé de ses fils, qui étoit grand & bienfait, il crut que c'étoit celui que le Seigneur avoit choisi ; mais Dieu lui dit : ce n'est point celui-là ; car je ne regarde pas à la taille d'un homme, mais à son cœur. Et les sept fils d'*Isaï* passèrent devant *Samuel*, mais le Seigneur n'en choisit aucun, & le prophète lui dit : n'avez-vous point d'autres enfans ? *Isaï* lui dit : j'ai encore un jeune fils, nommé *David*, qui garde mes troupeaux. On fit venir *David*, qui étoit petit

& beau de visage, & le Seigneur ayant fait connoître à *Samuel*, que c'étoit celui qu'il avoit choisi, il répandit sur lui une phiole d'huile pour le sacrer. Depuis ce tems, l'esprit du Seigneur fut avec *David*; & *Saül*, au contraire, fut livré au mauvais esprit, qui le tourmentoit si fort, qu'il entroit en fureur. On dit à *Saül*, que, s'il faisoit jouer de la harpe devant lui, il seroit soulagé, & comme *David* jouoit fort bien de cet instrument, le roi le demanda à son père. Aussi-tôt que *Saül* eut vu *David*, il l'aima, & lui faisoit porter ses armes; & toutes les fois que le malin esprit le tourmentoit, *David* jouoit de la harpe, & il étoit soulagé.

Madem. BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit parmi les Philistins un géant, nommé *Goliath*, qui étoit armé d'une manière terrible. Il vint défier les Israélites au combat, mais personne n'osoit l'attaquer. Cependant, *David* étoit retourné garder ses moutons, & son père lui dit, d'aller porter de vivres à ses frères, qui étoient au

camp. Quand il y fut arrivé, il vit le géant qui se mocquoit des Israélites, & de leur Dieu ce qui facha *David*, & il demanda, quelle seroit la récompense de celui qui tueroit cet homme ? On lui repondit, que le roi lui donneroit sa fille en mariage. Le frère de *David*, qui entendit la demande qu'il faisoit, lui dit, qu'il étoit un orgueilleux, & qu'il seroit bien mieux de retourner garder son troupeau. *Saül*, ayant appris les questions que faisoit *David*, lui dit : mon ami, est-ce que tu voudrois combattre le géant ? tu n'es qu'un enfant. *David* lui répondit : pendant que je gardois les troupeaux de mon père, un lion & un ours sont venus les attaquer ; je les ai déchiré, & je pense que Dieu, qui m'a délivré de la gueule du lion & de l'ours, peut aussi me délivrer de la main du géant. Alors *Saül* donna ses propres armes à *David*, mais les ayant trouvées trop pesantes, il prit seulement sa fronde, c'est-à-dire, une machine pour jeter des pierres, & il ramassa aussi cinq cailloux. Le géant, voyant *David* qui avoit l'air d'un jeune garçon fort délicat, se mocqua d'un tel ennemi, & lui dit : est-ce que tu me prends pour un chien, que tu viens avec des pierres & un baton ? mais je vais te tuer, & je donnerois ton corps à manger

aux oiseaux. *David* lui répondit : tu crois être en sûreté avec tes armes ; mais je viens au devant de toi, armé de la puissance du Seigneur, qui me fera remporter la victoire. En même tems, il courut contre le géant, & lui lança une pierre, qui lui entra dans le front, & le tua, & *David* lui coupa la tête avec sa propre épée. Les Philistins, voyant le géant mort, s'enfuirent, & les Israélites en tuèrent un grand nombre. On fit de grandes réjouissances pour cette victoire, & les femmes chantoient, en jouant des instrumens : *Saül en a tué mille, & David dix mille.* Ces paroles donnèrent une grande jalousie au roi, & il commença à ne plus aimer *David*, car tout réussissoit à ce jeune homme, parce que Dieu étoit avec lui ; mais *Jonathan*, fils de *Saül*, fut plus juste que son père ; il admira la belle action de *David*, & lui fit présent de l'habit qu'il portoit ; car en ce tems-là, c'étoit la plus grande marque d'estime qu'on pût donner à une personne : Et il aima toujours *David*.

Lady MARY.

J'avois pitié de *Saül* ; mais je commence à ne l'aimer guère, car il étoit bien méchant d'être jaloux de *David*, qui lui avoit

rendu un si grand service, & fait une si belle action.

Madem. BONNE.

Il y a eu plusieurs princes qui ont ressemblé à *Saül* ; ils étoient jaloux de leurs sujets qui avoient fait de belles actions. Assurément, cela est bien bas, & bien injuste. Faites encore une réflexion, Mesdames. *David* ne dit pas à *Saül*, c'est par ma force que j'ai tué un lion & un ours, c'est par ma force que je vaincrai *Goliath* ; c'est toujours par le secours du Seigneur, qu'il avoue avoir vaincu ces terribles animaux, & c'est encore par le secours du Seigneur qu'il espère vaincre *Goliath*. On est bien fort, mes enfans, quand on met toute sa confiance en Dieu. *Lady Tempête*, vous avez des ennemis à combattre plus forts que ceux que *David* a vaincus ; vous n'en viendrez pas à bout vous toute seule, cela est impossible ; mais, si le Seigneur combat avec vous, vous remporterez la victoire : il faut donc, ma chère amie, lui demander continuellement son secours.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, vous nous avez dit, en parlant de provinces de France, que la Lor-

raine étoit au Nord - Est, comment cette province peut-elle appartenir à la France, puisque l'empereur étoit duc de Lorraine ?

Madem. B O N N E.

Pour vous expliquer cela, il faudroit vous raconter une grande histoire ; mais il est trop tard aujourd'hui, je commencerai par là, la première fois, *Lady Mary*, cela fera bien plus joli qu'un conte de fée, car tout ce que je vous dirai, fera vrai.

XXV. DIALOGUE.

Vingt & troisiéme Journée.

Lady M A R Y.

VOUS nous avez promis pour aujourd'hui une histoire sur la Lorraine.

Madem. B O N N E.

Je tiendrai ma parole, mes enfans ; mais auparavant, il faut que je vous apprenne la différence qu'il y a entre un royaume *électif*, & un royaume *héréditaire*.

Lady MARY.

Qu'est-ce que veulent dire ces deux mots ?

Madem. BONNE.

On dit qu'un royaume est *électif*, quand les fils du roi ne sont pas rois après lui, & que le peuple peut donner la couronne à un homme qui n'est pas de la famille royale ; & on dit que le royaume est *héréditaire*, quand la loi oblige les peuples à reconnoître pour maître le fils de leur roi, ou son plus proche parent.

Le royaume de *Pologne* est électif, mes enfans : c'est le peuple qui se choisit un roi. Or le roi de *Suède*, ayant fait la guerre aux Polonois, les obligea de chasser leur prince & d'en nommer un autre. Ce nouveau roi se nommoit *Stanislas*, & il étoit le meilleur prince du monde ; mais le roi détrôné lui ayant fait la guerre, *Stanislas* ne fut pas le plus fort, & fut obligé de se sauver, déguisé avec un seigneur de la Cour. Ce seigneur portoit la bourse, où étoit tout l'argent de *Stanislas*. Un jour que ce Seigneur donnoit de l'argent à un homme, on vint lui dire, qu'on le demandoit pour une affaire pressée ; il sortit, & par bonheur il oublia de remettre la bourse dans sa poche,

car on vint dire à *Stanislas*, que les ennemis venoient pour le prendre, & il fut obligé de se sauver. Or jugez, combien il auroit été embarrassé, si ce seigneur n'avoit pas oublié la bourse sur la table ; car tout l'argent du pauvre prince étoit dedans. *Stanislas* pria des hommes qu'il rencontra, de lui aider à se sauver ; mais c'étoit de méchantes gens, qui lui firent souffrir toutes sortes de maux, pendant plusieurs jours qu'il resta avec eux ; ils le menaçoient à tous momens de le livrer aux ennemis ; car, quoiqu'ils ne fussent pas que c'étoit le roi, ils pensoient que c'étoit un grand seigneur de sa Cour ; & si on eut pris *Stanislas*, on l'eut fait mourir. Il se sauva pourtant heureusement, & passa plusieurs années dans les états d'un prince, qui lui donna une retraite. Vous sentez bien, mes enfans, qu'il avoit perdu tout son bien ; mais comme il étoit bon chrétien, il se soumettoit à la volonté de Dieu, & vivoit content. Il avoit une fille, qui étoit aussi bonne que son père. Une autre en sa place, seroit morte de chagrin, de voir que son père n'étoit plus roi ; mais pour elle, elle disoit : apparemment qu'il est mieux pour mon père, d'avoir perdu sa couronne, que de l'avoir gardée, puisque Dieu l'a permis comme cela. Dieu voulut récompenser

la piété & la sagesse de cette princesse, & pour cela, il inspira à un prince, qui gouvernoit la France, de la faire épouser au roi de France, quoiqu'elle fût plus âgée que lui, & qu'elle ne fût pas très belle. Le roi l'épousa & l'aima beaucoup, parce qu'elle étoit très vertueuse. Quelque tems après, il y eut une grande guerre, & quand on fit la paix, ce fut à condition que le duc de Lorraine donneroit son païs à *Stanislas*, & qu'il prendroit en la place un païs plus riche, qui est en Italie, & qu'on nomme la Toscane. Depuis ce tems, qui étoit dans l'année 1737, *Stanislas* est duc de Lorraine, où il n'est occupé que du soin de rendre ses peuples heureux, & de faire du bien aux pauvres, & quand il sera mort, la Lorraine appartiendra au roi de France.

Lady MARY.

Ce prince *Stanislas* est donc encore en vie ?

Madem. BONNE.

Et sa fille aussi, ma chère ; elle est reine de France : & comme elle avoit sacrifié sa couronne au bon Dieu, il lui a rendu une bien plus riche ; une couronne héréditaire, au lieu d'une élective. Car on

ne sacrifie jamais rien au Seigneur, qu'il n'en rende beaucoup d'avantage, souvent en cette vie ; mais toujours sûrement dans l'autre.

Miss MOLLY.

Vous dites, que la couronne de France est héréditaire, c'est donc à dire, que quand le roi meurt, le peuple est obligé de laisser monter sur le trône son fils, ou sa fille s'il en a, ou son plus proche parent.

Madem. BONNE.

Dans le royaume de France, les filles ne peuvent pas hériter de la couronne, parce qu'une loi défend aux filles d'hériter des terres Saliques, c'est-à-dire, des terres nobles, ou comme l'on dit, des fiefs, ou tîtres nobles. Vous voyez, que la couronne est le plus noble de tous les tîtres ; ainsi, par cette loi, les filles n'en peuvent hériter. Ce n'est pas de même en Angleterre, en Espagne, dans la Moscovie, &c. La couronne peut tomber en quenouille, c'est-à-dire, que quand le roi meurt sans garçons, sa fille ainée monte sur le trône. Parlons maintenant des autres provinces que l'on trouve au Nord de la France. La première, qui est au Nord-Est, est l'*Alsace*. Cette

province n'appartient à la France que depuis le seizième siècle ; sa capitale est *Strasbourg*, sur le Rhin.

Miss MOLLY.

Qu'est-ce qu'un siècle, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

C'est cent ans, ma chère. Tous les peuples du monde ont choisi un grand événement pour marquer les années. Ainsi, les enfans de Noé avoient pris le déluge pour *ère*, c'est-à-dire, pour le tems duquel ils commençoient à compter, cela s'appelle *ère*. Les Grecs comptoient les années par leurs assemblées, qui se tenoient tous les cinq ans dans la ville d'Olimpe, ainsi l'espace de cinq années faisoit une Olimpiade, & l'on disoit, un tel homme a vécu la dixième, ou la vingtième Olimpiade. L'*ère* des Grecs étoit donc le tems où l'on avoit commencé à s'assembler à Olimpe. Les Romains avoient pris pour leur *ère*, l'année dans laquelle Rome avoit été bâtie ; ainsi ils disoient, nous avons fait telle guerre l'an deux cens de Rome, c'est-à-dire, deux cens ans après que Rome a été bâtie. L'*ère* des Chrétiens est la naissance de

Jésus

Jésus-Christ ; ainsi , si je vous demande , dans quelle année sommes-nous ? ma chère , que me répondrez-vous ?

Miss MOLLY.

Nous sommes dans l'année mille sept cents cinquante & six.

Madem. BONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire , *Lady Spirituelle* ?

Lady SPIRITUELLE.

Cela veut dire , qu'il y a cette année 1756 années , que *Jésus-Christ* est venu au Monde.

Lady MARY.

Mais , j'entends souvent parler de *Jésus-Christ* : je dis tous les jours dans ma prière , que je crois en *Jésus-Christ* , savez vous bien , ma Bonne , que je ne comprends pas fort bien ce que je dis.

cedu aux enfers ; le troisiéme jour, il est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père Tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans & les morts.

Madem. BONNE.

Jésus-Christ, qui est votre Seigneur, comme nous l'avons remarqué, est venu au Monde par la vertu du Saint Esprit, & est né d'une fille qu'on nommoit Marie. Mais pourquoi Jésus-Christ s'est-il fait homme ? lui qui est Dieu ; pour reconcilier Dieu son Père avec les hommes, qui étoient tous des pécheurs ; pour venir faire pénitence de nos péchés, & les expier, en souffrant & en mourant sous Ponce Pilate. Dieu est si juste, qu'il faut nécessairement qu'il punisse le péché, & Jésus-Christ, pour l'amour de nous, s'est offert à ce châtement. Si vous voulez savoir, combien le péché est horrible, remarquez combien Jésus-Christ a souffert pour nous en obtenir le pardon. Les méchans l'ont pris, l'ont lié, lui ont donné des soufflets, lui ont craché au visage ; après cela, ils l'ont déchiré à coups de fouets ; ensuite, ils lui ont enfoncé une couronne d'épine sur la tête, ensorte que les épines entroient dans sa chair. Représentez vous Jésus-Christ dans cet état, mes enfans : son

corps tout déchiré, le visage couvert de crachats & de sang caillé, qui avoit découlé des blessures que les épines avoient fait à sa tête ! Eh bien, mes enfans, tout cela n'est rien ; dans ce misérable état, on lui a mis sur les épaules une grande croix qu'on l'a obligé de porter sur une grande montagne : il étoit si foible, qu'il est tombé dans le chemin ; mais, ne croyez pas qu'on lui ait ôté cette lourde croix, on s'est contenté d'obliger un homme à lui aider. Quand il a été sur cette montagne, on l'a couché sur cette croix, & puis, on a pris de gros cloux, pour lui percer les pieds & les mains avec ces cloux, & ensuite, on l'a laissé mourir sur cette croix. Vous pleurez, mes pauvres enfans, & vous en avez bien du sujet ; car enfin, c'étoit pour l'amour de vous qu'il a souffert tous ces tourmens : c'étoit pour vous empêcher d'aller en enfer : c'étoit pour vous obtenir la grace d'aller au ciel. Si vous aviez commis un crime, & qu'on vous eût condamnée à être pendue, & que je fisse dire au roi : Sire, pardonnez à Lady Spirituelle & à Lady Tempête ; que le roi me répondit : cela ne se peut pas, elles ont commis un crime, il faut qu'elles soient punies ; & que je disse ensuite au roi : Eh bien, Sire, pardonnez leur, & je ferai pendue à leur place. N'est-il pas vrai, que

vous ne m'oublieriez jamais ; & que vous en diriez tous les jours de votre vie : Cette pauvre Bonne, sans elle je serois pendue il y bien longtems : cette femme m'aimoit beaucoup, puisqu'elle a fait cela ; si elle pouvoit revenir à la vie, je lui donnerois tout mon bien, & je l'aimerois plus que toute chose au monde.

Lady TEMPETE.

Oh ! ma Bonne , je suis une grande misérable, une grande ingrate, de n'avoir pas seulement pensé à tout ce que *Jésus-Christ* a souffert pour moi, pendant que j'aime tant ceux qui me font du bien. L'autre jour, ma cousine *Sensée* vous demanda permission de manger avec moi dans la cuisine, afin que je fusse moins honteuse ; Eh bien, je n'oublierai jamais cette bonté qu'elle a eue pour moi, quand je vivrois cent ans ; je l'aimerai à cause de cela , & pourtant je ne pense pas aimer *Jésus-Christ*, qui a fait bien d'avantage pour moi.

Madem BONNE.

Vous avez fait bien pis, ma chère ; c'est qu'au lieu de l'aimer, vous l'avez beaucoup

offensé. *Jésus-Christ* dit à votre cœur : Mon enfant, quand tu te mets en colère, quand tu manques à ton devoir, tu m'offenses, moi qui t'ai tant aimée ; je te prie, corrige toi, deviens bonne, car sans cela, tu n'iras pas en paradis, & ce sera inutilement que j'aurai tant souffert pour toi d'y aller. Cependant vous fermez vos oreilles, & vous méprisez ses remontrances ; n'est-il pas vrai, que c'est être plus barbare, que les tigres & les lions ?

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que cela vient de ce qu'on ne pense pas à toutes ces choses. Je récite tous les jours le symbole ; mais avec moins d'attention que je ne ferois une chanson.

Lady MARY.

Je ne pourrai plus m'empêcher de pleurer, quand je le dirai : & puisque *Jésus-Christ*, qui m'aime tant, ne me demande que d'être bonne, je vous assure que je n'oublierai rien de ce que vous me direz pour me corriger. Mais, dites-moi, ma Bonne, comment est-ce qu'il y a eu des hommes assez méchans, pour faire tant

souffrir *Jésus - Christ* ? quel mal leur avoit - il fait ?

Madem. BONNE.

Jésus - Christ étoit né parmi les Juifs, & descendoit d'*Abraham* & de *David*, & voici ce qu'il avoit fait parmi les Juifs. Il avoit guéri leurs malades, ressuscité leurs morts, fait du bien à tout le monde : mais il reprochoit aux prêtres & à des hypocrites, qu'on nommoit les Pharisiens, il leur reprochoit, dis-je, leur hypocrisie & leurs autres vices. D'ailleurs, le peuple suivoit *Jésus - Christ*, qui leur faisoit tant de bien : ces méchants hommes en conçurent une telle jalousie, qu'ils étoient comme des enragés & qu'ils trompèrent le peuple, en leur disant, que *Jésus - Christ* étoit un méchant, & ainsi on le fit mourir de la façon cruelle & barbare que je vous ai dit ; mais trois jours après il sortit vivant de son tombeau, & après avoir resté encore quarante jours sur la terre, il monta au ciel en présence de plusieurs personnes, il y est assis à la droite de Dieu son Père, d'où il viendra juger tous les hommes à la fin du monde. Mais nous verrons toutes ces choses plus amplement, quand nous apprendrons l'histoire du Nouveau Testament,

comme je vous l'ai promis. Achevons auparavant l'histoire de l'Ancien Testament que nous avons commencée.

Lady MARY.

La colère & la jalousie de *Saül* contre *David* augmenta tous les jours, il résolut de le faire périr. Il lui dit donc, qu'il lui donneroit sa fille *Michol* en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins ; car il pensoit que *David* en trouveroit un à la fin, qui le tueroit lui-même ; mais le Seigneur protégeoit *David*, qui tua deux cens Philistins au lieu de cent, & *Saül* fut forcé de lui donner sa fille. Mais un jour que *David* jouoit de la harpe devant lui, *Saül* voulut le percer de sa halebarde, *David* se sauva dans sa maison, & le roi envoya des soldats pour le prendre. *Michol*, sa femme, le descendit par la fenêtre, & mit une poupée dans son lit avec le bonnet de son mari, & elle dit aux soldats, qu'il étoit malade, ainsi *David* eut le tems de se sauver. *Jonathan* fit tout ce qu'il pût pour engager son père à rendre son amitié à *David* ; mais comme il vit qu'il n'y pouvoit pas réussir, il conseilla à son ami de s'enfuir, & ils se jurèrent devant le Seigneur une amitié éternelle. *David*, en se sauvant

fut chez le grand-prêtre *Abimélec*, & le pria de lui donner quelques pains & des armes. Le grand-prêtre, qui ne savoit pas que *David* étoit brouillé avec *Saül*, lui donna cinq pains, & l'épée de *Goliath*; mais un Iduméen, serviteur de *Saül*, ayant vu cela, le dit à son maître, qui ordonna à ses soldats de tuer le grand-prêtre avec toute sa famille, quoique *Abimélec* lui fit voir qu'il étoit innocent. Les soldats, n'osant mettre la main sur le prêtre du Seigneur, *Saül* commanda à l'Iduméen de le tuer, ce qu'il fit sur le champ. Et il tua quatre-vingt & cinq des sacrificateurs; il fit détruire aussi une ville qui appartenoit à ces sacrificateurs, & fit tuer les femmes & les enfans, même ceux qui l'étoient encore.

Lady CHARLOTTE.

Oh, le méchant homme que *Saul*!
Comment est-ce que Dieu ne le punit pas?

Madem. BONNE.

Donnez vous patience; Dieu souffre longtems le pécheur, il amasse ses crimes; mais enfin sa bonté se lasse, & il vient un moment, où il fait partir le tonnerre,

qu'il avoit retenu si longtems suspendu sur sa tête. Continuez, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Saül poursuivoit *David* dans tous les lieux, où il croyoit pouvoir le rencontrer. Or, un jour, que *David* étoit caché dans le fond d'une caverne avec soixante de ses gens, *Saül* eut un besoin, qui l'obligea d'y entrer : or vous savez bien, Mesdames, que quand on sort du grand jour, & qu'on entre dans un lieu obscur, on ne voit rien ; *Saül* ne vit donc pas *David*, mais *David* le vit fort bien, & ceux, qui étoient avec lui, lui conseilloient de le tuer ; mais *David* lui répondit : Dieu me préserve de mettre la main sur mon roi ; sur celui qu'il a sacré de son huile sainte. Il se contenta donc de lui couper un morceau de son habit, encore en eut-il regret après, craignant d'avoir manqué de respect à son roi. Quand *Saül* fut sorti, *David* monta sur le rocher qui étoit sur la caverne, & appella *Saül*, en lui disant : Seigneur, pourquoi écoutez-vous les discours de ceux qui vous parlent mal de moi ? puisque j'ai pu couper un morceau de votre habit, je pouvois aussi vous tuer ; mais je vous ai respecté, parce que vous êtes mon roi : le Seigneur fera

juge entre vous & moi ; car il fait, que vous me persécutez injustement, moi qui suis devant vous comme une puce. *Saül*, ayant entendu ces paroles, dit : n'est-ce pas votre voix, mon fils *David* ? Et il pleura, & dit encore : vous êtes plus juste que moi, & je connois à votre bonté, que Dieu vous a certainement choisi pour vous donner la couronne ; jurez-moi devant Dieu, que quand vous serez monté sur le trône, vous ne ferez point mourir ma famille. *David*, le lui ayant juré, le roi se retira. *Jonathan* avoit fait la même prière à *David*, & lui avoit dit : ayez bon courage, mon père ne peut vous faire périr, & il fait très bien, que vous serez roi d'Israël ; pour moi, je ne serai point jaloux de vous voir sur le trône, & je serai très content d'être le premier après vous. Car le prince *Jonathan* aimoit *David* plus que sa vie.

Lady MARY.

Je suis bien contente de voir *David* bon ami avec *Saül*, apparemment que le roi ne chercha plus à lui faire du mal, après la bonté que *David* avoit eu de ne le point tuer.

Madem.

Madem. BONNE.

Un méchant cœur ne se corrige pas comme cela, mes enfans. Il y a des momens, où il est honteux de sa méchanceté ; mais il oublie bientôt cette honte pour retourner à sa méchanceté, comme vous verrez que fit *Saul*.

Lady SPIRITUELLE.

Ce méchant roi avoit un bon fils, & j'aime *Jonathan* de tout mon cœur. J'espère que *David* lui aura fait beaucoup de bien, quand il sera devenu roi.

Madem. BONNE.

David n'eut pas ce plaisir, ma chère, & *Jonathan* fut tué avant que *David* fut roi ; mais nous verrons cela la première fois. Continuez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Samuel mourut en ce tems-là, & *David* fut dans le désert, proche de la montagne de Carmel. Il y avoit dans ce quartier un homme, nommé *Nabal*, qui étoit extrêmement riche, mais fort brutal, & il avoit

une femme très belle & tres prudente, nommée *Abigail*. *David*, ayant su que *Nabal* faisoit tondre ses bêtes en Carmel, lui envoya quelques uns des siens, pour lui faire son compliment, & lui représenter, que, pendant tout le tems qu'ils avoient été dans le désert avec ses bergers, il avoit eu soin qu'on ne lui fit pas tort en la plus petite chose, & qu'ainfi, il le prioit, selon la coûtume, de lui faire un petit présent. *Nabal*, au lieu de répondre à cette politesse, répondit à ceux qui lui avoient été envoyés : je ne connois point *David* ; le monde est plein de ces serviteurs qui fuient leurs maîtres. *David*, ayant appris cette brutalité, partit avec quatre cens hommes, & jura de faire périr, lui & tous ceux qui lui appartenoient. Un des bergers de *Nabal*, ayant appris cette résolution, fut trouver *Abigail*, & lui dit : ces gens nous ont gardé bien fidèlement, & cependant notre maître a excité leur colère par sa brutalité, & ils viennent pour le détruire. *Abigail* se leva promptement, & ayant préparé un grand présent de choses prêtes à manger, elle fut au devant de *David*, & lui parla avec tant de sagesse, qu'elle desarma sa colère. Il sentit alors qu'il avoit été sur le point de commettre une grande faute, en se vengeant de *Nabal*, & il remercia cette dame de l'a-

voir empêché de commettre un crime. *Abigail*, étant retournée à sa maison, trouve son mari dans un grand festin, & comme il étoit yvre, elle ne lui dit rien de ce qui étoit arrivé, jusqu'au lendemain matin. *Nabal* fut si effrayé du peril qu'il avoit couru, qu'il en tomba malade, & mourut huit jours après; alors *David* dit: parce que j'ai sacrifié ma colère & le désir que j'avois de me venger, le Seigneur m'a vengé lui-même. En même tems, il se souvint d'*Abigail*, & pensant qu'une telle femme, qui avoit eu l'esprit d'arrêter sa colère, étoit un trésor, parce qu'elle l'empêcheroit de faire des fautes, il l'envoya demander en mariage, & l'épousa. Il avoit déjà deux autres femmes, *Michol* & *Abinoam*. Cependant, *Saul*, oubliant que *David* avoit respecté sa vie, assembla encore une armée pour le poursuivre. Etant arrivé dans une plaine, on dressa des tentes pour passer la nuit, & *Abner* guardoit la tente du roi avec des soldats; mais, au lieu de faire bonne garde, ils s'endormirent, & *David* avec un de ses gens, entra jusques dans la tente du roi: celui qui suivoit *David*, lui demanda de tuer *Saül*; mais *David* l'en empêcha, en lui disant: l'homme qui mettra la main sur l'oïnt du Seigneur, ne fera point innocent. Il se contenta donc,

d'emporter la coupe & la hallebarde de *Saül*, & quand il fut bien loin, il cria, & dit à *Abner* : Vous êtes un brave homme, certainement vous avez mérité la mort, pour n'avoir pas gardé le roi. *Saül*, entendant ces paroles, appella encore *David* son fils, & convint qu'il étoit plus honnête homme que lui ; il lui promit même de ne plus chercher à lui faire du mal ; mais *David* le connoissoit trop bien pour oser se fier à sa parole, & il s'enfuit dans un autre lieu.

Lady SPIRITUELLE.

Il m'impatiente ce *Saül*, avec ses promesses, qu'il ne tient point. Il falloit en vérité, que *David* fût bien bon, de ne pas se débarrasser tout d'un coup d'un homme, qui le persécutoit si cruellement.

Madem. BONNE.

Mais cet homme étoit son roi ; cet homme étoit son beau-père. Parce que *Saül* étoit méchant, falloit-il que *David* devint méchant aussi ? Que deviendrait le monde, mes enfans, si chacun se croyoit autorisé à se venger ? Il faut remettre ce soin à la justice des hommes, & si on ne peut y avoir re-

cours, à la justice de Dieu. *David* venoit d'éprouver, que Dieu l'avoit vengé de *Nabal*, sans qu'il s'en mêlât, & il n'avoit garde de s'exposer une seconde fois à commettre un crime.

Lady T E M P E T E.

Mais pourtant avec toute sa patience, *David* étoit très misérable, car il se voyoit à tous momens en danger de perdre la vie. Il étoit obligé de vivre dans le bois, de manquer des choses les plus nécessaires; & cela, dans le tems, où il étoit le vrai roi, car *Samuel* l'avoit sacré avec l'huile.

Madem. B O N N E.

Auriez vous mieux aimé être à la place de *Saül*, qu'à celle de *David*?

Lady T E M P E T E.

Non, ma Bonne, je n'aurois pas voulu être à la place de *Saül*, je pense qu'il étoit encore plus malheureux que *David*.

Madem. B O N N E.

Vous avez bien raison, ma chère. On n'est point à plaindre, quand on est ver-

tueux, & *David* l'étoit. Ce ne sont point les accidens de la vie, les incommodités, la pauvreté, qui rendent les hommes malheureux : toutes ces choses sont les maux du corps, or votre corps n'est point vous ; c'est un étranger, l'habit de votre ame : & les maux de ce corps ne sont considérables, qu'à mesure que votre ame y prend intérêt. Si j'aime beaucoup mon habit, je serai bien fâchée d'y voir une tâche, ou un trou ; mais si je suis raisonnable, je m'en consolerais bientôt. *David*, en souffrant toutes les incommodités que *Saül* lui occasionnoit, favoit que cela ne gâtoit que son habit ; mais s'il se fût vengé, il auroit gâté son ame ; or cette ame devoit l'intéresser beaucoup plus que son corps, qui n'étoit que son habit, car son ame c'étoit lui-même.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, mon corps est moi, aussi bien que mon ame.

Madem. BONNE.

Point du tout, ma chère. Quand vous serez morte, les vers mangeront votre chair, vos os tomberont en poussière, &

cependant vous existerez encore, car votre ame restera telle qu'elle est. Vous savez bien qu'elle est immortelle.

Lady CHARLOTTE.

On me l'a dit, mais je ne le conçois pas.

Madem. BONNE.

Vous le concevrez quelque jour, ma chère. Quand nous serons plus avancées, nous parlerons de ces choses qui sont encore trop difficiles pour vous. Voyons présentement, si l'histoire d'*Abigail* ne nous présente point quelque bonne réflexion ?

Lady SENSE'E.

Oui, ma Bonne. Je pense, que *David* étoit bien sage, il n'épousa point cette femme, parce qu'elle étoit belle & riche, mais parce qu'elle étoit prudente; qu'elle l'avoit empêchée de commettre un crime, en clamant sa colère, & qu'il espéroit sans doute, qu'elle lui rendroit le même service en pareille occasion.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est très sage, ma chère. La chose la plus précieuse est un ami qui nous aime assez, pour nous avertir, quand nous sommes prêts à faire quelques sottises, & il faut préférer cet ami aux dons les plus précieux, ainsi *David* agit en homme de bons sens, en épousant *Abigail*.

Lady MARY.

Mais il avoit déjà deux autres femmes, ma Bonne ; est-ce que cela est permis, d'avoir plusieurs femmes ?

Madem. BONNE.

Cela étoit permis autrefois, ma chère ; mais cela ne l'est plus aujourd'hui parmi les Chrétiens, parce que *Jésus Christ* le leur a défendu.

Lady SPIRITUELLE.

J'en suis bien aise. Si un mari pouvoit avoir plusieurs femmes, je ne me marierois jamais ; car je ne pourrois pas alors être maitresse dans la maison, & je m'imagine-

rois toujours, que mon mari aimeroit mieux les autres femmes que moi.

Madem. BONNE.

C'est-à-dire, que vous êtes disposée à devenir jalouse, ma très chère; vous auriez donc été fort malheureuse, si vous étiez née à la Chine.

Lady MARY.

Est-ce que les Chinois ont plusieurs femmes?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, ainsi que presque tous les peuples de l'Asie. Comme il nous reste un demi-quart d'heure, je vais vous raconter comme se font les mariages dans la Chine. Il faut que vous sachiez d'abord, que dans la Chine les femmes ne sortent point à pied, & ne voyent jamais d'autres hommes que leurs pères & leurs maris.

Lady SENSE'E.

Comment peut-on donc se marier, ma Bonne? Est-ce au moins qu'un gentil-

homme n'a pas la liberté de voir une fille, quand il veut l'épouser ?

Madem. BONNE.

Ce ne font pas ceux qui doivent se marier, qui se mêlent de faire le mariage ; ce font les pères. Un homme, qui a un fils, va trouver un autre homme, qui a une fille. Il s'informe des qualités de cette fille, & s'il croit qu'elle soit convenable à son fils, il la demande pour lui. Le père, l'ayant accordée, va dire à sa fille qu'il vient de la marier. Alors, on lui met ses plus beaux habits, & on l'enferme dans une machine qui est fermée, & on la porte dans la maison de son mari. Le nouveau marié attend avec bien de l'impatience le moment de voir sa femme. Quelquefois il est content de son marché ; d'autrefois sa femme n'est pas de son goût, mais ne croyez pas pour cela qu'il ait de mauvaises façons pour elle ; il a trop de respect pour son père qui l'a choisie. Il demeure avec elle pendant huit jours, & au bout de ce tems, il lui demande permission de choisir une autre femme parmi celles qu'on lui a données pour la servir. La femme ne lui refuse jamais cette permission ; mais cette autre femme, que le mari prend, reste

toûjours sa servante , & la femme que le père a choisie, reste toûjours maîtresse de la maison ; les enfans de la servante l'appellent leur mère, & lui sont soumis.

Lady T E M P E T E .

Eh bien , cela doit la consoler , puisqu'elle reste toûjours la maîtresse ; & si la servante étoit insolente , pourroit - elle la punir ?

Madem. B O N N E .

Sans doute, ma chère, mais cela n'arrive point. La servante fait qu'elle doit respecter sa maîtresse, & travailler à gagner ses bonnes graces pour elle & ses enfans. La maîtresse , par complaisance pour son mari, & pour s'en faire aimer, traite bien une femme qu'il aime , & tous ces gens vivent ordinairement dans la meilleure intelligence du monde.

Lady S E N S E ' E .

Mais ces gens-là sont donc plus raisonnables que les autres peuples. J'ai lu dans la vie de *Denis*, tyran de Syracuse, qu'il avoit épousé deux femmes dans un même jour, & qu'il avoit trouvé le secret

de les faire vivre en paix : & j'ai oui dire que cela prouvoit que *Denis* étoit le plus habile homme du monde , parce que rien n'étoit plus difficile que de conserver la bonne intelligence entre deux femmes, qui vivent dans une même maison , & qui doivent partager l'autorité.

Madem. BONNE.

Cet homme avoit d'autant plus de raison , que ces deux femmes de *Denis* avoient chacune des enfans , & qu'il étoit naturel qu'elles cherchassent à les mettre sur le trône : mais dans la Chine , cela est moins difficile ; si la maîtresse a des enfans , ils sont toujourns au dessus de ceux de la servante. D'ailleurs, mes enfans, l'éducation fait tout. Les filles sont instruite dès leur jeunesse , que c'est la coutume du pais, elles s'y attendent, & cela ne leur paroît point extraordinaire.

Miss MOLLY.

Mais ces pauvres femmes doivent bien s'ennuyer, puisqu'elles ne sortent jamais.

Madem.

Madem. BONNE.

Je vous ai dit, qu'elles ne sortent jamais à pied ; mais on les porte dans ces machines fermées chez les autres dames, pour faire des visites. C'est quelque chose de honteux pour une femme de paroître en public ; il n'y a que les pauvres , & les mal-honnêtes femmes , à qui cela soit permis. Et puis, quand les dames aimeroient à courir, elles ne pourroient pas aller bien loin, à cause de leurs pieds.

Lady MARY.

Est-ce que leurs pieds sont autrement faits que les nôtres ?

Madem. BONNE.

Quand elles viennent au monde, elles ont les pieds fait comme les nôtres ; mais on a soin de leur plier les doigts des pieds en dedans , & de les attacher avec des bandes ; quand elles sont grandes, les doigts de leurs pieds semblent colés en dessous, comme sont nos doigts, quand nous avons la main fermée. On ne fait pas, qui a commencé à faire cela aux enfans ; mais

apparemment, qu'on a voulu par là apprendre aux dames, qu'elles ne doivent pas aimer à courir, & que leur vraie place est leur maison, où elles doivent rester pour avoir soin de leurs enfans & de leur ménage. Adieu, mes enfans, notre tems est passé.

XXVI. DIALOGUE.

Vingt & quatrième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, il y a longtems que vous ne nous avez point raconté de conte, n'en aurons-nous point un aujourd'hui?

Madem. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans.

Il y avoit une fois un seigneur qui avoit deux filles jumelles, à qui l'on avoit donné deux noms qui leur convenoit parfaitement. L'ainée, qui étoit très belle, fut nommée *Belote*, & la seconde, qui étoit fort laide, fut nommée *Laidronette*. On leur donna

des maîtres, & jusqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leur exercices ; mais alors leur mère fit une sottise, car sans penser qu'il leur restoit encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec elle dans des assemblées. Comme ces deux filles aimoient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, & elles n'étoient plus occupées que de cela, même pendant le tems de leurs leçons ; ensorte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre ; tantôt il falloit célébrer le jour de leur naissance, un autrefois elles étoient priées à un bal, à une assemblée, & il falloit passer le jour à se coëffer ; ensorte qu'on écrivoit souvent des cartes aux maîtres, pour les prier de ne point venir. D'un autre côté les maîtres, qui voyoient que les deux petites filles ne s'appliquoient plus, ne se soucioient pas beaucoup de leur donner des leçons : car dans ce país, les maîtres ne donnoient pas leçon seulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y alloient donc guère souvent, & les jeunes filles en étoient bien aises. Elles vécutent ainsi jusqu'à quinze ans, & à cet âge, *Belote* étoit devenue si belle, qu'elle faisoit l'admiration de tous

ceux qui la voyoient. Quand la mère menoit ses filles en compagnie, tous les cavaliers faisoient la cour à *Belote* ; l'un louoit sa bouche, l'autre ses yeux, sa main, sa taille ; & pendant qu'on lui donnoit toutes ces louanges, on ne pensoit seulement pas, que sa sœur fut au monde. *Laidronette* mouroit de dépit d'être laide, & bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde & les compagnies, où tous les honneurs & les préférences étoient pour sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir : & un jour, qu'elles étoient priées à une assemblée, qui devoit finir par un bal, elle dit à sa mère, qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle souhaitoit de rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord à mourir, & pour passer le tems, elle fut à la bibliothèque de sa mère, pour chercher un roman, & fut bien fâchée de ce que sa sœur en avoit emporté la clef. Son père avoit aussi une bibliothèque, mais c'étoit des livres sérieux, & elle les haïssoit beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un : c'étoit un recueil de lettres, & en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous raconter.

Vous me demandez, d'où vient la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes & stupides? Je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles ayent moins d'esprit que les autres, en venant au monde; mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité; elles veulent plaire. Une laide connoit, qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage; cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup, & elle parvient à devenir aimable, malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite: comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un tems; d'ailleurs elle est si occupée de sa parure, du soin de courir les assemblées pour se montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'auroit pas le tems de cultiver son esprit, quand même elle en connoîtroit la nécessité. Elle devient donc une sotte toute occupée de puérités, de chifons, de spectacles; cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole, où quelque autre maladie, ne viennent pas déranger sa beauté plutôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre: ainsi, cette belle fille, qui

ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui eut donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies & de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter. - - -

Laidronette, après avoir lu cette lettre qui sembloit avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités qu'elle lui avoit découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit, & en peu de tems, devient une fille de mérite. Quand elle étoit obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettoit toujours à côté des personnes en qui elle remarquoit de l'esprit, & de la raison, elle leur faisoit des questions, & retenoit toutes les bonnes choses qu'elle leur entendoit dire ; elle prit même l'habitude de les écrire, pour s'en mieux souvenir, & à dix-sept ans, elle parloit & écrivoit si bien, que toutes les personnes de mérite se faisoient un plaisir de la connoître, & d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs se marièrent le même jour. *Belote* épousa un jeune prince qui étoit charmant, & qui n'avoit que vingt & deux ans. *Laidronette* épousa le ministre de ce prince : c'étoit

un homme de quarante & cinq ans. Il avoit reconnu l'esprit de cette fille, & il l'estimoit beaucoup ; car le visage de celle, qu'il prenoit pour la femme, n'étoit pas propre à lui inspirer de l'amour, & il avoua à *Laidronette*, qu'il n'avoit que de l'amitié pour elle : c'étoit justement ce qu'elle demandoit, & elle n'étoit point jalouse de sa sœur qui épousoit un prince, qui étoit si fort amoureux d'elle, qu'il ne pouvoit la quitter une minute, & qu'il révoit d'elle toute la nuit. *Belote* fut fort heureuse pendant trois mois ; mais au bout de ce tems, son mari, qui l'avoit vue tout à son aise, commença à s'accoutûmer à sa beauté, & à penser qu'il ne falloit pas renoncer à tout pour sa femme. Il fut à la chasse, & fit d'autres parties de plaisir d'où elle n'étoit pas, ce qui parut fort extraordinaire à *Belote* : car elle s'étoit persuadée, que son mari l'aimeroit toujours de la même force : & elle se crut la plus malheureuse personne du monde, quand elle vit que son amour diminuoit. Elle lui en fit des plaintes ; il se fâcha ; ils se racommodèrent : mais comme ces plaintes recommençoient tous les jours, le prince se fatigua de l'entendre. D'ailleurs *Belote*, ayant eu un fils, elle devint maigre, & sa beauté diminua considérablement ; enforte qu'à la fin, son mari, qui n'ai-

moit en elle que cette beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin, qu'elle en conçût, acheva de gâter son visage; & comme elle ne savoit rien, sa conversation étoit fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyoient avec elle, parce qu'elle étoit triste; les personnes plus âgées, & qui avoient du bon sens, s'ennuyoient aussi avec elle, parce qu'elle étoit sotte: en sorte qu'elle restoit seule presque toute la journée. Ce qui augmentoit son désespoir, c'est que sa sœur *Laidronette* étoit la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultoit sur les affaires, il lui confioit tout ce qu'il pensoit, il se conduisoit par ses conseils, & disoit partout, que sa femme étoit le meilleur ami qu'il eut au monde. Le prince même, qui étoit un homme d'esprit, se plaisoit dans la conversation de sa belle-sœur, & disoit, qu'il n'y avoit pas moyen de rester une demie heure sans bâiller avec *Belote*, parce qu'elle ne savoit parler que de coëffures, & d'ajustemens, auquel il ne connoissoit rien. Son dégoût pour sa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le tems de s'ennuyer tout à son aise, & où elle seroit morte de chagrin, si sa sœur *Laidronette* n'avoit pas eu la charité de l'aller voir le plus souvent qu'elle pouvoit. Un jour qu'elle tâchoit de la con-

foler, *Belote* lui dit : mais, ma sœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous & moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, & que je ne suis qu'une sotte ; cependant quand nous étions jeunes, on disoit, que j'en avois pour le moins autant que vous. *Laidronette* alors raconta son aventure à sa sœur, & lui dit : vous êtes fort fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne, & cependant cette chose, que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce seroit trop tard pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville ; mais la solitude, dans laquelle vous vivez, vous laisse tout le tems nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur ; mais il faut l'orner par la lecture, & les réflexions. *Belote* trouva d'abord beaucoup de difficulté à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avoit contractée de perdre son tems en niaiseries ; mais à force de se gêner, elle y réussit, & fit des progrès surprenans dans toutes les sciences : à mesure qu'elle devenoit aussi raisonnable, & comme la philosophie la consoloit de ses malheurs, elle reprit son embonpoint, &

devint plus belle qu'elle n'avoit jamais été; mais elle ne s'en soucioit plus du tout, & ne daignoit pas même se regarder dans le miroir. Cependant, son mari avoit pris un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimoit tendrement son mari; mais sa sœur *Laidronette* vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas, lui disoit-elle, je fais le moyen de vous rendre votre mari; suivez seulement mes conseils, & ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avoit eu un fils de *Belote*, qui devoit être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, & ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtoit extrêmement la conversation de *Laidronette*, & lui disoit quelquefois, qu'il ne se remarieroit jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eut autant d'esprit qu'elle. Mais, si elle étoit aussi laide que moi, lui répondit elle, en riant. En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêteroit pas un moment: on s'accôûture à un laid visage, le vôtre ne me paroît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie; & puis, à vous dire la vérité, *Belote* m'a dégouté des belles, toutes les fois que j'en rencontre une, j'ai

dans la tête qu'elle est une stupide, & je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. Cependant, le tems du carnaval arriva, & le prince crut qu'il se divertiroit beaucoup, s'il pouvoit courir le bal sans être connu de personne. Il ne se confia qu'à *Laidronette*, & la pria de se masquer avec lui; car, comme elle étoit sa belle-sœur, personne ne pouvoit y trouver à redire, & quand on l'auroit su, cela n'auroit pû nuire à sa réputation. Cependant, *Laidronette* en demanda la permission à son mari, qui y consentit, d'autant plus volontiers, qu'il avoit lui-même mis cette fantaisie en tête au prince, pour faire réussir le dessein qu'il avoit, de le réconcilier avec *Belote*. Il écrivit à cette princesse abandonnée de concert avec son épouse, qui marqua en même tems à sa sœur, comment le prince devoit être habillé. Dans le milieu du bal, *Belote* vint s'asseoir entre son mari & sa sœur, & commença une conversation extrêmement agréable avec eux: d'abord, le prince crut reconnoître la voix de sa femme; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure, qu'il perdit le soupçon qu'il avoit eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vite, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, & demeura char-

mé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se démasquer : tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendrait au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers ; & quoique l'inconnue y arriva un quart-d'heure après lui, il l'accusa de paresse, & lui jura qu'il s'étoit beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois que la première, & avoua à *Laidronette*, qu'il étoit amoureux comme un fou de cette personne. J'avoue, qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente ; mais si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi : elle connoit que vous l'aimez, & craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. Ah ! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon ame ! l'amour qu'elle m'a inspiré, est indépendant de ses traits : j'admire ses lumières, l'étendue de ses connoissances, la supériorité de son esprit, & la bonté de son cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur, lui dit *Laidronette* ? Je vais vous le dire, reprit le prince, quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, & elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avoient, & qui écha-

poient

poient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires, qu'on mettoit sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de ces personnes : & enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en me disant, qu'elle ne pouvoit souffrir la médifance. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médifance, est d'un excellent caractère, & ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle seroit aussi laide que vous le pensez ? Je suis donc résolu, à lui déclarer mon nom, & à lui offrir de partager ma puissance. Effectivement, dans le premier bal, le prince apprit sa qualité à l'inconnue, & lui dit, qu'il n'y avoit point de bonheur à espérer pour lui, s'il n'obtenoit pas sa main ; mais, malgré ces offres, *Belote* s'obstina à demeurer masquée, ainsi qu'elle en étoit convenue avec sa sœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable ! Il pensoit comme *Laidronette*, que cette personne si spirituelle

devoit être un monstre, puisqu'elle avoit tant de répugnance à se laisser voir; mais quoiqu'il se la peignît de la manière du monde la plus désagréable, cela ne diminuoit point l'attachement, l'estime, & le respect, qu'il avoit conçu pour son esprit & pour sa vertu. Il étoit tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit : Je vous aime, mon prince, & je ne chercherai point à vous le cacher; mais plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre, quand vous me connoîtrez. Vous vous figurez, peut-être, que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un tein de lis & de roses; & si par aventure j'allois me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vite, de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serois pas si horrible, je fais que vous êtes inconstant : vous avez aimé *Belote* à la folie, & cependant vous vous en êtes dégouté. Ah! madame, lui dit le prince, soyez mon juge : j'étois jeune, quand j'épousai *Belote*, & je vous avoue que je ne m'étois jamais occupé qu'à la regarder, & point à l'écouter; mais lorsque je fus son mari, & que l'habitude de la voir, eut dissipé mon illusion, imaginez-vous, si ma situation dût être bien

agréable ? Quand je me trouvois seul avec mon épouse, elle me parloit d'une robe nouvelle qu'elle devoit mettre le lendemain, des fouliers de celle-ci, des diamans de celle-là. S'il se trouvoit à ma table une personne d'esprit, & que l'on voulut parler de quelque chose de raisonnable, *Belote* commençoit par bâiller, & finissoit par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire, cela l'impatienta ; elle étoit si ignorante, qu'elle me faisoit trembler & rougir toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche. D'ailleurs, elle avoit tous les défauts des sottés : quand elle s'étoit fourée une chose dans la tête, il n'étoit pas possible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raisons, car elle ne pouvoit les comprendre. Elle étoit jalouse, médisante, méfiante. Encore, s'il m'avoit été permis de me désennuyer d'un autre côté, j'aurois patience, mais ce n'étoit pas-là son compte : elle eut voulu que le sot amour, qu'elle m'avoit inspiré, eut duré toute ma vie, & m'eut rendu son esclave. Vous voyez bien, qu'elle m'a mise dans la nécessité de faire casser mon mariage. J'avoue, que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue ; mais tout ce que vous dites, ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez, voyez, si vous serez assez

hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets, fans m'avoir vue. Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, répondit le prince ; venez dans mon palais avec *Laidronette*, & demain dès le matin je ferai assembler mon conseil, pour vous épouser à ses yeux. Le reste de la nuit parut bien longue au prince, & avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour, de se rendre dans son palais, & fit avertir tous ses ministres, ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui étoit arrivé avec l'inconnue ; & après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousoit ainsi, ne fut horrible à voir : quelle fut la surprise de tous les assistans, lorsque *Belote*, s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on put imaginer. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince, ni les autres, ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos & la solitude l'avoient embellie ; on se disoit seulement tout bas, que l'autre princesse lui ressembloit en laid. Le prince extasié, d'être trompé si agréablement, ne pouvoit parler ; mais *Laidronette* rompit le silence, pour fé-

liciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. Quoi ! s'écria le roi, cette charmante & spirituelle personne est *Belote* ? Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de sa figure ceux de l'esprit & du caractère, qui lui manquoient absolument ? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur ? Il n'y a point de miracle, reprit *Belote*, j'avois négligé de cultiver les dons de la nature ; mes malheurs, la solitude & les conseils de ma sœur, m'ont ouvert les yeux, & m'ont engagé à acquérir des graces à l'épreuve du tems & des maladies. Et ces graces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui dit le prince en l'embrassant. Effectivement, il l'aima toute sa vie avec une fidélité, qui lui fit oublier ses malheurs passés.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que ce conte est le plus joli de tous ceux que vous nous avez raconté ; dites nous la vérité, vous l'avez fait exprès pour nous.

Madem. B O N N E.

Cela pourroit bien être ; mais quoiqu'il soit fait pour vous , ou non, Mesdames, l'importance est d'en profiter. Il a été bien long mon conte, & j'ai peur que nous n'ayons pas le tems de rien dire sur la Géographie ; commençons par nos histoires. C'est à vous, *Lady Mary*.

Lady M A R Y.

David, craignant de tomber entre les mains de *Saül*, se retira auprès d'un des rois des Philistins, qui lui donna une ville, pour y demeurer avec ses gens. Au bout de quelques années, les Philistins déclarèrent la guerre à *Saül*, qui eut une grande peur ; il consulta le Seigneur ; & comme il ne lui voulut point répondre, il dit à ses sujets : cherchez moi quelque personne qui devine par le moyen du malin esprit. Or cela étoit fort difficile, car lui-même avoit porté un arrêt de mort contre ces gens-là. Cependant ses serviteurs lui enseignèrent une femme. Il y fut déguisé avec deux de ses domestiques, & lui dit, qu'il la prioit de faire revenir une personne morte dont il avoit besoin. Cette femme lui dit, pour-

quoi me tentez vous ? Ne savez-vous pas, que le roi a défendu de faire ce que vous me commandez ? Je jure par le Seigneur, qu'il ne vous en arrivera pas de mal, lui dit-il. Alors, cette femme fit ces conjurations, & tout d'un coup elle jetta un grand cri, & dit : vous m'avez trompée, vous êtes le roi. *Saül* la rassura, & lui demanda ce qu'elle voyoit. Je vois un vieillard, lui dit-elle. Sur le portrait qu'elle en fit, *Saül* reconnût que c'étoit *Samuel*, & lui demanda, quel devoit être le succès de la bataille ? Pourquoi trouble tu mon repos, lui dit *Samuel* ? ce que je t'ai prédit, arrivera ; parce que tu as désobéi au Seigneur, il va t'ôter ton roïaume, & toi & tes fils, vous ferez demain avec moi. *Saül* effraïé resta contre terre, où il s'étoit jetté devant *Samuel* ; toutefois à la prière de cette femme, il mangea un morceau. Le lendemain il donna la bataille, & comme il vit que les ennemis étoient plus forts que lui, il se passa son épée au travers du corps, & ses fils furent tués. Les Philistins, ayant trouvé son corps, le pendirent ; mais les habitans de Jabes, s'étant rassemblés, emportèrent son corps, & lui donnèrent la sepulture.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai toujours bien peur des morts, & j'en aurai encore bien d'avantage. Ma nourrice me disoit bien, qu'ils revenoient, elle m'a conté je ne fais combien d'histoires à ce sujet.

Madem. BONNE.

C'est que votre nourrice est une sottie, ma bonne amie. Il est certain, que si Dieu le vouloit, il pourroit faire revenir les morts comme il a fait à l'égard de *Samuel*, du moins quelques phantômes qui leur ressembleroient; mais il est aussi certain, qu'il ne fait pas de miracles sans de bonne raison, & que toutes les histoires, qu'on conte à ce sujet, sont des fables. Je pourrois vous en citer plusieurs exemples, mais je me contenterai d'en rapporter deux.

Un gentil-homme avoit été envoyé par le roi en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenoit en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau où il n'y avoit pas un seul cabaret. Il demanda à un païsan, s'il n'y avoit pas moyen de loger dans le château? Le païsan lui répondit:

il est abandonné, monsieur, il n'y a qu'un fermier, dont la petite maison est hors du château, où il n'oseroit entrer que le jour, parce que la nuit il y revient des esprits qui battent les gens. Le gentil-homme, qui n'étoit pas peureux, disoit au païsan : je n'ai pas frayeur des esprits, je suis plus méchant qu'eux ; & pour te le prouver, je veux que mes domestiques restent dans le village, & j'y coucherai tout seul. Ce n'étoit pourtant pas son intention de se coucher ; il avoit toute sa vie entendu parler des revenans, & il avoit une grande curiosité d'en voir. Il fit allumer un bon feu, prit des pipes & du tabac, avec deux bouteilles de vin, & mit sur la table quatre pistoles chargés. Sur la minuit, il entendit un grand bruit de chaines, & vit un homme beaucoup plus grand que l'ordinaire, qui lui faisoit signe de venir à lui. Notre homme mit deux de ses pistolets à la ceinture, un dans sa poche, il prit le dernier dans sa main droite, & tenoit la chandelle de l'autre main ; dans cet équipage il suivit le phantôme, qui descendit l'escalier, traversa la cour, & entra dans une allée, mais lorsque le gentil-homme fut arrivé au bout de l'allée, tout d'un coup la terre manqua sous ses pieds, & il tomba dans un trou. Il s'aperçut alors de la sottise qu'il avoit

faite ; car il vit à travers une cloison mal-jointe , qui le séparoit d'une cave, qu'il étoit tombé dans la puissance non des esprits , mais d'une douzaine d'hommes qui tenoient conseil entre eux, pour savoir, si on devoit le tuer. Il connut par leur discours, que c'étoit des gens qui faisoient de la fausse monnoie. Le gentil-homme, qui se voyoit pris comme un rat dans une fouricière, éleva sa voix, & demanda à ces messieurs la permission de parler. On la lui accorda, & il leur dit : Messieurs, ma conduite, en venant ici, vous prouve que je suis un étourdi ; mais en même tems, elle doit vous assurer que je suis un homme d'honneur : car vous n'ignorez pas que presque toujours un coquin est un lâche. Je vous promets de garder le secret de cette aventure, & je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime en tuant un homme , qui n'a jamais eu intention de vous faire du mal. D'ailleurs considerez les suites de ma mort. Je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au roi en main propre : j'ai quatre domestiques dans ce village ; croyez qu'on fera tant de recherches pour savoir ce que je serai devenu , qu'à la fin on le découvrira. Ces hommes , après l'avoir écouté, décidèrent qu'il falloit se fier en

sa parole. On lui fit jurer sur l'Évangile, qu'il raconteroit des choses terribles de ce château. Effectivement, il dit le lendemain, qu'il y avoit vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur, & il ne mentoit pas, comme vous pensez bien.

Voilà donc une histoire des revenans bien établie. Personne n'auroit ôsé en douter depuis qu'un homme tel que celui là en affuroit. Cela dura pendant douze ans. Après ce tems, comme il étoit dans son château à se divertir avec plusieurs de ses amis, on lui dit, qu'un homme, qui conduisoit deux chevaux, l'attendoit sur le pont pour lui parler, mais qu'il ne vouloit pas entrer. La compagnie fut curieuse, de savoir ce que signifioit cette aventure ; mais dès que le gentil-homme parut, suivi de ses amis, celui qui étoit sur le pont, lui cria : Arrêtez, s'il vous plait, monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire : ceux, à qui vous promettez le secret il y a douze ans, vous remercient de l'avoir si bien gardé ; présentement ils vous rendent votre parole. Ils ont gagné de quoi vivre, & sont sortis du royaume ; mais avant de me permettre de les suivre, ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, & je vous les laisse. Effectivement

cet homme, qui avoit attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le sien comme un éclair, & bientôt ils le perdirent de vue. Alors le héros de l'histoire raconta à un amis ce qui lui étoit arrivé ; & ils conclurent, qu'il ne falloit rien croire des histoires des revenans qui paroissent les plus certaines ; puisque si on les examinoit avec attention, on trouveroit que la malice, ou la foiblesse des hommes, a donné naissance à ces contes.

Lady SPIRITUELLE.

J'aurois juré que c'étoit des diables, ou des revenans, qui étoient dans ce château.

Madem BONNE.

Un peu de réflexion, mes enfans, & l'on n'ajoutera aucune croyance à ces histoires. Croyez-vous de bonne foi, que Dieu, qui est la sagesse, & la bonté même, veuille faire des miracles seulement pour tourmenter les hommes ? Croyez-vous, qu'il permette à une ame de revenir sur la terre, pour faire des malices, tirer la couverture d'une personne qui dort, l'empêcher de dormir, & mille autres fadaïses, qui ne sont dignes que de risées ? Je vais vous prouver, par ce qui m'est arrivé à moi-même, le
parti

parti qu'il faut prendre dans ces fortes d'occasions. Je crois que le sort avoit rassemblé, exprès pour moi, les plus sottes de toutes les servantes. A six ans je savois plus de cinq cens histoires de revenans, que je croyois comme l'Evangile, & cela m'avoit rendu si peureuse, que je craignois mon ombre ; mais quand je commençai à avoir de la raison, je me résolus de me guérir de cette maladie. Je m'accoutumai donc le soir à aller seule, d'abord avec de la lumière, & puis après cela sans lumière. Je me disois à moi-même : je ne suis pas seule, Dieu est dans cette chambre, où je vais entrer, il saura bien me défendre. Après cela j'entrois hardiment, je m'affoyois, & je ne quittois pas la place que je ne fusse tout-à-fait tranquilisée, & après je me mocquois de moi-même. Si je voyois quelque chose dans l'obscurité, je m'avançois pour le toucher, & je trouvois que c'étoit un linge, ou une chaise, qui de loin me paroïssoit sous une forme terrible ; car la peur grossit les objets. Petit à petit je me guéris de cette foiblesse, & une aventure qui m'arriva, acheva de me rendre tout-à-fait raisonnable. J'eus affaire pour quelques mois dans une petite ville, & en y arrivant, j'envoyai chercher un tapissier, pour me meubler un appartement que j'étois prête à louer. Le tapis-

fier me dit, qu'il avoit une petite maison toute meublée, & qu'il me la donneroit toute entière pour une demie guinée par mois ; il n'y avoit que deux ans que cette maison étoit rebâtie, parce qu'elle avoit été brûlée, & il y avoit même une vieille femme, qui, ayant rentré pour sauver son argent, y avoit péri. Les voisins eurent grand soin de me raconter cette histoire, & me dirent, que la vieille venoit toutes les nuits pour compter son argent. Je fis un éclat de rire au nez de ces gens ; mais ils ajoutèrent, que je serois la dupe de ma confiance, que cette maison avoit été louée plusieurs fois, mais que personne ne pouvoit y demeurer plus de trois jours. J'en suis charmée, répondis-je, j'ai toujours eu envie de voir, ou d'entendre quelque chose d'extraordinaire, peut-être à la fin aurai-je ce plaisir ; mais les esprits craignent ceux qui ne les craignent pas, j'ai bien peur que la bonne femme ne revienne plus. D'abord que je fus dans cette maison, je la visitai depuis la cave jusqu'au grénier, car si je n'ai plus peur des morts, je crains encore les vivans, & je pensois que quelque ennemi du tapissier pouvoit peut être se divertir, à effrayer les gens, pour empêcher sa maison d'être louée. N'ayant rien trouvé, je passai la journée fort tranquillement. Sur

les onze heures du soir, étant auprès du feu avec mon mari, j'entendis un bruit sourd, mais sans pouvoir distinguer d'où il partoit, parce qu'il changeoit de place à tous momens. Le plus souvent pourtant, il paroissoit sortir du milieu de la chambre. Ce bruit ne m'effraya point, & je dis en riant, si je n'avois pas visité les caves, je croirois qu'on y fait de la fausse monnoie, car ce bruit ressembloit à celui d'un balancier. Le matin on n'entendit plus rien, mais le bruit recommença les nuits suivantes, & au bout de deux semaines, je remarquai qu'il étoit bien plus fort le Vendredi, qui étoit justement le jour où la maison avoit brûlé. Je passai la nuit du second Vendredi sans me coucher, & sur les quatre heures du matin, je crus entendre parler, mais tout cela sembloit sortir de dessous terre. J'attendis le jour avec impatience, & je priai mon mari de rester à la même place; pour moi, je sortis, & fut dans la maison voisine; c'étoit un cabaret, & je m'apperçus que l'écurie de ce cabaret étoit derrière notre salle, où l'on entendoit ce bruit. Vous savez, Mesdames, que les chevaux frappent du pied de tems en tems: le jour on ne les entendoit point, parce que le bruit, qui se faisoit de tous côtés, l'empêchoit, mais

dans le silence de la nuit, on ne perdoit pas un de leurs coups de pieds. Je pris un grand bâton, & ayant frappé trois coups contre terre de toute ma force, je rentrai chez moi, & mon mari me dit, que depuis que j'étois sortie, on avoit frappé trois coups. Les Vendredis étoient des jours de marché; il venoit beaucoup de gens de la campagne, qui couchoient en ville, & mettoient leurs chevaux dans cette écurie, ce qui augmentoit le bruit. Je me hâtai de conter mon histoire: plusieurs personnes vinrent pour entendre ce bruit, qui, du moment qu'on en fut la cause, ne parut plus que ce qu'il étoit, car on distinguoit fort bien que c'étoit un bruit de pied de cheval sur la terre. Ceux, qui avoient eu peur, & qui avoient décrié cette maison, furent bien honteux. Je n'y demurai qu'un mois, parce qu'il se présenta de tous côtés des gens pour la louer, & le maître étoit si content de mon courage, que j'eus beaucoup de peine à lui faire recevoir mon argent.

Lady S E N S E ' E .

Eh bien, ma Bonne, si vous n'eussiez pas eu l'esprit d'aller dans cette maison, il seroit demeuré pour sûr, que la bonne femme faisoit tout ce tapage.

Madem. BONNE.

Sans doute, chez des personnes qui n'auroient pas raisonné, car il étoit extravagant de penser, que Dieu permettoit que cette vieille revint de l'autre monde, seulement pour compter son argent. Continuez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Deux jours après la bataille, un Amalécite vint trouver *David*, & lui annonça la mort de *Saül* & de *Jonathan*; & pour lui prouver qu'il disoit la vérité, il ajouta: j'ai trouvé *Saül* à moitié mort du coup qu'il s'étoit donné, & comme il m'a prié d'achever de le tuer, je lui ai obéi, & je vous apporte sa couronne. A ces paroles, *David* déchira ses vêtemens, & dit à cet homme: Comment avez vous été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur? certainement vous mourrez. Après cela, *David* pleura *Saül* & son ami *Jonathan*, & il bénit les habitans de *Jabes* qui leur avoient donné la sépulture. Ensuite, *David* fut reconnu roi par la tribu de *Judas*, de laquelle il étoit sorti; mais *Abner*, un des capitaines de *Saül*, fit reconnoître un des fils

de ce malheureux prince par les autres tribus, & il y eut guerre entre ces deux princes ; mais le fils de *Saül* ayant maltraité *Abner* pour une femme, celui-ci vint se rendre à *David*, & le reconnu pour son maître. Comme *Abner* s'en retournoit tranquillement, *Joab*, capitaine de *David*, dont *Abner* avoit tué le frère en se défendant, le prit en trahison, & le tua. *David* pleura *Abner*, & maudit *Joab* qui avoit fait une si grande trahison. Ensuite *David*, ayant consulté le Seigneur, fit la guerre aux Philistins, qu'il vainquit, & prit aussi Jérusalem. Alors il pensa à retirer l'arche du Seigneur qui étoit restée chez *Abinadam*. On la mit dans un chariot tout neuf ; & *David*, & toute la maison d'Israël, jouoit des instrumens devant l'arche du Seigneur. Or les bœufs, qui traînoient le chariot, ayant fait un faux pas, un homme porta sa main contre l'arche pour la soutenir ; mais comme cet homme n'étoit pas pur, & qu'il avoit ôsé toucher l'arche, il tomba mort, ce qui effraya tellement *David*, qu'il n'ôsa garder l'arche chez lui, & la laissa à d'Hobed - Edom. Toutefois *David*, ayant appris que Dieu avoit comblé de bénédictions la maison de cet homme, il résolut de la faire porter dans la ville, ce qu'il fit avec grand appareil ;

car on immola un grand nombre de victimes dans le chemin, & *David*, revêtu d'un éphod de lin, dançoit de toute sa force devant le Seigneur : ensuite, il déposa l'arche dans un tabernacle qu'il avoit fait dresser, puis il bénit le peuple au nom du Seigneur, & lui distribua à dîner. Comme il rentra dans sa maison, *Michol* sa femme vint au devant de lui, & lui dit : Vous vous êtes fait beaucoup d'honneur aujourd'hui en dansant devant l'arche comme un baladin ! Falloit-il vous abaisser ainsi devant le peuple ? *David* lui répondit : Je ne me suis point abaissé devant le peuple ; mais je me suis humilié devant le Seigneur, qui m'a préféré à votre père, pour me donner le royaume d'Israël ; je ne saurois assez m'abaisser en sa présence. Dieu eut agréable cette humilité de *David*, & pour punir *Michol*, il la rendit stérile.

Madem. BONNE.

C'est à votre tour, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Dieu parla à un prophète, nommé *Nathan*, qui fut trouver *David* de la part du Seigneur, & lui dit : Dieu m'ordonne de

te dire , que ton fils doit lui bâtir un temple ; il t'a donné la couronné d'Israël, & elle ne fortira jamais de ta maison, & ton sang régnera jusqu'à la fin des siècles. *David* s'humilia devant le Seigneur, & chanta un cantique de louange, & Dieu lui donna la victoire sur ses ennemis. Lorsqu'il fut un peu plus tranquile, il s'informa soigneusement, s'il ne restoit personne de la maison de *Jonathan* ; & ayant découvert un de ses petits-fils, il lui rendit tous les biens de *Saül*, & le fit manger à sa table ; or ce fils étoit boiteux des deux jambes. Cependant, *David* eut une nouvelle guerre, & contre sa coûtume, il ne commanda point lui-même son armée, & resta à Jérusalem, ayant nommé *Joab* pour son Lieutenant - Général. Or un jour qu'il se promenoit sur la plate-forme de son palais, il vit une belle femme qui se baignoit, & s'étant informé de son nom, il apprit que c'étoit *Bethsabée*, femme d'*Urie*, qui étoit à l'armée, car c'étoit un brave homme. *David* devint amoureux de cette femme, & comme il ne pouvoit l'épouser parce qu'elle avoit un mari, il écrivit à *Joab*, de faire combattre *Urie* dans un endroit dangereux, où il peut être tué. *Joab* lui obéit, & le pauvre *Urie* mourut. *David* épousa sa veuve, & en eut un fils ; & il demeura

deux ans dans son péché. Dieu lui envoya *Nathan*, qui lui dit : Il y avoit un homme riche qui possédoit un grand nombre de troupeaux ; il avoit pour voisin un homme qui étoit fort pauvre, il n'avoit qu'une seule brebis, qu'il avoit élevée avec ses enfans & qui lui étoit fort chère. Il vint un passant loger chez le riche, qui, au lieu de tuer une de ses propres bêtes, pour donner à souper à ce passant, fit enlever la brebis du pauvre, & la fit tuer. A ces paroles, *David* se mit en colère, & dit : cet homme mérite la mort. Vous avez prononcé votre arrêt, lui dit le prophète. Dieu vous avoit donné le royaume d'Israël, des biens en abondance, un grand nombre de femmes, il vous auroit encore donné plus que tout cela, s'il eut été nécessaire, & malgré tous ces bienfaits, vous l'avez offensé, & vous avez fait tuer *Urie* pour avoir sa femme. Je vous annonce donc de la part de Dieu, que l'épée ne sortira point de votre maison, & qu'on vous enlèvera vos femmes. *David* répondit : *J'ai péché !* Le prophète lui dit : & le Seigneur vous a pardonné ; toutefois, comme vous avez scandalisé votre peuple, le fils, que vous avez eu de *Bethsabée*, mourra.

Lady SENSE'E.

Ah ! ma Bonne , que je suis fâchée. Voilà *David* , qui est devenu méchant comme *Saül*. Comment se peut-il faire, qu'un si saint homme ait demeuré deux ans dans son péché, sans en avoir regret ?

Madem. BONNE.

Voilà l'effet des grands crimes, mes enfans ; ils endurent le cœur. Mais faites une remarque, je vous prie. *Saül* avoit dit, comme *David*, *j'ai péché* ; mais *David* le dit du fond du cœur. Il ne fut pas fâché à cause des malheurs, dont il étoit menacé, mais seulement parce qu'il avoit offensé son Dieu ; & le Seigneur, qui voit le cœur, lui pardonna tout de suite , c'est-à-dire, qu'il lui rendit son amitié ; mais cela ne l'empêcha pas de le punir en cette vie, car il chatie ceux auxquels il veut faire miséricorde dans l'autre. Remarquez aussi, mes enfans, avec quel respect il faut traiter les choses saintes. Un homme souillé touche l'arche, & tombe mort sur le champ : mais celui qui reçoit l'arche dans la maison, étant un homme de bien, est comblé de bénédictions. Adieu, mes enfans, la première fois nous commencerons la leçon par la Géographie.

XXVII. DIALOGUE.

Vingt & fixième Journée.

Madem. BONNE.

J'É vous ai parlé de la Lorraine & des Pais-Bas , nous dirons aujourd'hui un mot de la *Picardie*. C'est une grande province assez fertile, mais il n'y croit point de vin. On dit communément, que les Picards ont la tête chaude, c'est-à-dire, qu'ils sont extrêmement vifs, & sujets à se mettre en colère pour un rien ; mais ils sont aussi prêts à s'appaiser qu'à se fâcher. Ils ont le cœur bon, droit & sincère. La capitale, comme je vous l'ai dit, est *Amiens*, sur la rivière de Somme.

Sous le gouvernement de Picardie, on trouve le pais reconquis, dont la capitale est *Calais*. Cette ville fut prise par les Anglois, après un long siège par *Edouard III*. Ce prince, piqué de la longue résistance des Caléfiens, demanda qu'on lui envoyât quatre chefs des principales familles de Calais, qu'il vouloit faire mourir. Vous croyez, peut-être, mes enfans, que tous les gens

de qualité avoient peur d'être choisis ; point du tout : chacun d'eux prétendoit à l'honneur de donner son sang pour son païs. Les quatres, qui furent nommés, se rendirent au camp du roi d'Angleterre en chemise, nuë tête, nuds pieds, & la corde au cou ; mais la reine, qui admiroit leur vertu, obtint leur grace. Ensuite, le roi fit sortir tous ces François de Calais, & ces pauvres gens furent encore secourus par la reine & les dames de sa cour. Les Anglois ont gardé cette ville plus de deux siècles, & elle a été reprise par les François, sous le règne de *Marie*. Ce fut un duc de *Guise*, surnommé le balafré, qui la reprit.

Lady SPIRITUELLE.

Ces pauvres gens, qui furent forcés d'abandonner leur païs & leurs biens, me font souvenir d'un trait d'histoire que j'ai lu quelque part, mais je ne me souviens pas des noms. Un prince avoit pris une ville, & comme il étoit fort en colère contre les habitans, il résolut de les faire périr, & de ne pardonner qu'aux femmes : il leur permit donc de sortir de la ville d'emporter tout ce qu'elles voudroient, & ce qu'elles avoient de plus précieux. Dévinez, ce qu'elles emportèrent, Mesdames.

Lady.

Lady MARY.

Leurs petits enfans, fans doute.

Lady SPIRITUELLE.

Non, Madame.

Lady CHARLOTTE.

Peut-être emportèrent-elles tout leur or, leur argent, leurs diamans, & leurs beaux habits.

Lady SPIRITUELLE.

Non, ma chère, elles eurent bien plus d'esprit que cela. Chaque femme prit son mari sur son cou, & elles passèrent ainsi devant le vainqueur, qui fut si charmé de la vertu de ces femmes, qu'il pardonna à toute la ville.

Miss MOLLY.

Je suis bien fâchée que vous ayez oublié le nom de ce prince, c'étoit un honnête homme.

Lady SENSE'E.

L'histoire de *Lady Spirituelle* m'en rappelle une autre; si vous voulez me le permettre, ma Bonne, je la rapporterai à ces dames. Mon prince est encore meilleur que celui, dont on nous vient de parler; mais je n'ai pas oublié son nom.

Madem. BONNE.

Lady Spirituelle me reffemble, elle est brouillée avec les noms propres. C'est un miracle quand je les retient comme il faut. C'est un défaut de jeunesse, & il faut tâcher de l'éviter, mes enfans. Quand j'étois à votre âge, je ne lisois pas, je devois les livres; le moyen après cela de retenir les noms propres. A présent je suis trop vieille pour me corriger; mais pour vous, mes enfans, vous le pouvez, si vous voulez vous en donner la peine. Voyons l'histoire que vous voulez nous rapporter, ma chère.

Lady SENSE'E.

Il y avoit un prince, nommé *Démétrius Poliorcètes*, qui avoit fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme & ses enfans chez les Athéniens. Il perdit la bataille, & fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avoit qu'à se retirer chez ses bons amis, les Athéniens; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir; ils lui renvoyèrent même sa femme & ses enfans, sous prétexte qu'ils ne seroient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourroient les venir prendre. Cette conduite perça le

cœur de *Démétrius* ; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, & auxquels il a fait du bien. Quelque tems après, ce prince racommoda ses affaires, & vint avec une grande armée mettre le siège devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de *Démétrius*, résolurent de mourir les armes à la main, & donnèrent un arrêt, qui condamnoit à mort ceux qui parleroient de se rendre à ce prince ; mais ils ne faisoient pas réflexion, qu'il n'y avoit presque point de bled dans la ville, & que bientôt ils manqueroient de pain. Effectivement, après avoir souffert la faim très long-tems, les plus raisonnables dirent : il vaut mieux que *Démétrius* nous fasse tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim ; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes & de nos enfans. Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. *Démétrius* commanda, que tous les hommes mariés fussent dans une grande place, qu'il avoit fait environner de soldats qui avoient tous l'épée nue : alors on n'entendit dans la ville, que des cris & des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris, les enfans leurs pères, & leurs disoient le dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, *Démétrius* monta

dans un lieu élevé, & leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans ; il en étoit si pénétré, qu'il versoit des larmes, en leur parlant. Ils gardoient le silence, & s'attendoient à tous momens, que ce prince alloit commander à ses soldats de les tuer. Ils furent donc bien surpris, lorsque ce bon prince leur dit : Je veux vous montrer, combien vous êtes coupable à mon égard ; car enfin, ce n'est pas à un ennemi, à qui vous avez refusé du secours : c'est à un prince qui vous aimoit, qui vous aime encore, & qui ne veut se venger, qu'en vous pardonnant, & en vous faisant du bien. Retournez chez vous : pendant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du bled & du pain dans vos maisons.

Lady SPIRITUELLE.

Si les Athéniens étoient honnêtes gens, ils devoient mourir de douleur d'avoir pu offenser un si bon prince.

Madem. BONNE.

Quand même ils eussent tous été des coquins, cette conduite étoit toute propre à les faire rentrer en eux-mêmes. Faites moi souvenir la première fois, de vous raconter une histoire, qui vous prouvera ce que je

vous dis. J'aurai aussi beaucoup de choses à vous dire sur la province de Normandie ; mais présentement, il faut nous dépêcher de dire nos histoires : à quatre heures il doit arriver une chose qui vous surprendra beaucoup : il fera nuit tout-d'un-coup, Mesdames, & puis une demie heure après nous aurons encore le jour.

Lady MARY.

Eh là ! ma Bonne, comment cela se peut-il ?

Madem. BONNE.

Je vous l'expliquerai alors, ma bonne amie, à présent dites votre histoire.

Lady MARY.

Dieu, qui vouloit faire miséricorde à *David* dans l'autre monde, le punit bien sévèrement, pendant sa vie, du crime qu'il avoit commis. Son châtement commença par la mort du fils qu'il avoit eu de *Bethsabée*. Cet enfant fut malade pendant sept jours, & pendant ce tems, *David* resta couché contre terre, jeunant & criant vers le Seigneur, pour lui demander la vie de cet enfant, en sorte que ses serviteurs n'osoient lui dire, qu'il étoit mort ; mais *David*, l'ayant appris, effuya ses larmes, se

prosterna devant le Seigneur, & demanda à manger. Ses serviteurs étonnés lui dirent : pendant que votre fils étoit malade, vous étiez si affligé, d'où vient donc êtes-vous si tôt consolé de sa mort ? *David* leur répondit : tant que l'enfant étoit vivant, j'ai pleuré, parce que j'espérois que mes larmes pourroient toucher le Seigneur, & m'obtenir la vie de mon fils ; mais maintenant, mes pleurs seroient inutiles, & ne pourroient lui rendre la vie : il ne reviendra point vers moi, mais je cours vers lui. Dieu récompensa la soumission de *David* ; il lui donna un autre fils de *Bethsabée*, qu'il nomma *Salomon*, & *Nathan* lui dit de la part de Dieu, que ce fils devoit être roi après lui. *David* avoit encore un grand nombre de fils, mais ce fut pour son malheur. Un d'eux, nommé *Absalon*, ayant reçu un grand outrage d'*Amnon*, qui étoit un de ses frères, l'invita à un festin & le tua. *Absalon*, craignant la colère de son père, s'enfuit chez un prince voisin, & y demeura trois ans ; mais au bout de ce tems, *Joab*, qui commandoit les troupes de *David*, obtint son pardon. Le roi permit à *Absalon* de revenir dans le país, mais il lui défendit de paroître devant lui. *Absalon*, désespéré d'être banni de la présence de son père, lui fit dire, qu'il aimoit mieux

mourir, que de vivre ainsi ; & *David* lui pardonna tout-à-fait.

Madem. BONNE.

Continuez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Absalon, au lieu d'être touché de la bonté de son père, résolut de le détrôner. Il s'attacha à flatter le peuple, pour gagner ses bonnes grâces, & quand il crut y avoir réussi, il demanda à son père la permission d'aller exécuter un vœu qu'il avoit fait, & au lieu de cela, il rassembla des troupes. *David*, l'ayant appris, se sauva de Jérusalem avec ses amis, il passa en pleurant le torrent de Cédron, & monta aussi en pleurant la montagne des Oliviers. Pendant qu'il fuyoit ainsi, un parent de *Saül*, charmé de son malheur, parut sur la montagne, & il jettoit des pierres & de la poussière contre *David*, en le maudissant. Les gens, qui étoient avec le roi, lui demandèrent permission de tuer cet homme ; mais *David* leur dit : laissez le en paix, Dieu lui a commandé de me maudire. Mon propre fils s'élève contre moi, comment voudriez-vous qu'un parent de *Saül* ne suivit pas ce mauvais exemple ? Je me sou mets de tout mon cœur aux châtimens du Seigneur, &

s'il veut m'ôter mon roïaume qu'il m'a donné, je suis content de le perdre. Cependant *Absalon* marcha vers Jérusalem, & *David* fut qu'il avoit avec lui un certain *Achitophel*, qui avoit autant d'esprit que de malice & de méchanceté ; il pria Dieu de confondre les artifices de cet homme, & de ne pas permettre qu'*Absalon* suivit ses conseils. En même tems, un des amis de *David*, nommé *Cusai*, vint le trouver. Le roi lui dit : vous pouvez me rendre un grand service ; retournez auprès de mon fils, pour vous opposer à *Achitophel*, & m'avertir de tout ce qui se passera. *Cusai* obéit, & en approchant d'*Absalon*, il cria, vive le roi ! Ce prince parut surpris de voir qu'il avoit abandonné son père, qui étoit son ami ; mais comme *Cusai* étoit un homme de mérite, & qu'il l'assura de sa fidélité, il fut charmé de le voir.

Lady TEMPETE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, ma Bonne : je meurs de peur que *David* ne tombe entre les mains du méchant *Absalon*.

Madem. BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que Dieu protégeoit *David*. Il paroît quelquefois aban-

donner les bons, & les livrer aux méchans ; mais dans le tems même qu'il châtie les crimes des premiers, il est attentif à leurs intérêts, & empêchent qu'ils ne succombent. Admirez, mes enfans, la pénitence de *David*. Il fait que la révolte de son fils, les injures d'un de ses sujets, sont le juste châtiment de sa révolte contre Dieu ; ainsi il ne regarde, ni son fils, ni cet insolent qui l'outrage. C'est la main de Dieu qu'il voit en tout cela ; il s'y soumet de tout son cœur, & consent à perdre son roïaume. Dieu ne peut pas abandonner un tel homme, & quand même je n'aurois pas lu le reste de cette histoire, je serois presque sûre, que *David* fortiroit de ce danger. Il est vrai pourtant, que Dieu permet quelquefois, que les bons soient tout-à-fait opprimés par les méchans, afin d'exercer notre foi ; mais cela est rare, & presque toujours, il n'attend pas en l'autre vie à punir les criminels. Finissez cette histoire, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Abfalon, ayant assemblé son conseil, *Achitophel* lui demanda quelques troupes pour poursuivre *David*, avant qu'il eut le tems de reprendre courage, & d'assembler des troupes. *David* étoit perdu,

si on eut suivi ce conseil, car le peu de
 soldats, qu'il avoit avec lui, étoient si fa-
 tigués qu'ils ne pouvoient pas se soutenir ;
 mais *Cusai* dit à *Absalon* : gardez-vous de
 suivre ce conseil ; *David* & ceux qui
 sont avec lui, sont vaillans, ils se bat-
 tront en désespérés, & si vous avez du
 desavantage dans ce premier combat, le
 peuple, qui aime votre père, prendra son
 parti : il vaut mieux vous donner le tems
 d'assembler une grosse armée, & vous l'en-
 veloperez sans qu'il puisse échaper. Dieu
 aveugla *Absalon*, qui méprisa le conseil
 d'*Achitophel* ; ce méchant homme fut si
 fâché de ce qu'on ne suivoit pas son avis,
 qu'il se pendit, & *Cusai* fit avertir *David*
 de passer le Jourdain. Quand *Absalon* eut
 assemblé son armée, il marcha contre son
 père, & ceux, qui étoient avec *David*, ne
 voulurent pas qu'il allât contre *Absalon*.
 Ce fut donc *Joab* qui commanda l'armée,
 & *David* commanda à *Joab*, d'épargner
Absalon ; mais il n'obéit pas aux ordres
 du roi, car *Absalon*, ayant été battu, &
 voulant s'enfuir, fut arrêté par ses cheveux
 en passant sous un arbre, où il demeura
 accroché, *Joab* lui perça le cœur, ce qui
 ayant été rapporté à *David*, il dit : Plût
 à Dieu que je fusse mort, & que mon fils fut
 vivant. Ce tendre père s'étoit tenu dehors

à la porte de la ville, & demandoit à tous ceux qui venoient, des nouvelles d'*Absalon*. *Joab*, voyant qu'il pleuroit son fils, lui manqua de respect, & le força de paroître devant le peuple. Cependant la tribu de *Juda* se pressa de ramener *David* à Jérusalem, & comme il s'en retournoit, cet homme, qui lui avoit jeté des pierres, vint lui demander pardon, & se jetter à ses pieds. Un des serviteurs de *David*, dit à son maître: permettez-moi de tuer ce méchant homme. *David* lui répondit: vous parlez comme si vous étiez mon ennemi, car vous me conseillez de me venger: il ne sera pas dit que j'aie fait mourir un homme dans le jour où je deviens roi. Les tribus d'Israël furent jalouses, de ce que la tribu de *Juda* avoit ramené *David*, & il y eut entre-elles de grosses querelles. Alors un homme, nommé *Sébah*, sonna de la trompette, & fit révolter les dix tribus d'Israël contre *David*. *Joab* fut assiéger une ville dans laquelle cet homme étoit enfermé, & elle auroit été détruite, mais la sagesse d'une femme la sauva; car, ayant fait assembler le peuple, elle leur représenta, qu'il y avoit de la folie à s'exposer à la mort pour un rébelle. Le peuple s'assembla donc contre *Sébah*, & lui ayant coupé

la tête, ils la jettèrent à *Joab* par dessus les murailles, ce qui finit la guerre.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai point pitié d'*Absalon* ; il falloit qu'il fut bien méchant, pour chercher à faire périr son père, & un père qui l'aimoit avec tant de tendresse, & qui lui avoit déjà pardonné la mort de son frère *Ammon*.

Madem. BONNE.

Absalon étoit peut-être né avec de bonnes inclinations, mes enfans ; mais il avoit les passions violentes, & parce qu'il ne s'appliqua pas à les modérer, il parvint par degrés à cet excès de méchanceté de vouloir tuer son propre père. Peut-être si on avoit prédit à *Absalon* pendant qu'il étoit jeune, qu'il deviendroit si méchant, qu'il en seroit mort de frayeur ; mais il s'accoutuma à flatter ses passions, & ensuite il n'en fut plus le maître. Voilà ce qui arrive à bien des gens, mes enfans : voilà ce qui vous arrivera à vous-même, si vous n'avez pas soin de reprimer vos vices, quels qu'ils soient.

Lady

Lady T E M P E T E.

Comment, ma Bonne, je pourrois devenir aussi méchante qu'*Absalon* ? en vérité, je ne le puis croire.

Madem. B O N N E.

Et moi, ma chère, je pourrois en faire serment. Toute personne, qui a les passions vives, doit être sûre qu'il faut qu'elle devienne ou très vertueuse, ou très méchante : il n'y a pas de milieu. Oui, ma chère, si vous prenez le parti de vaincre vos passions comme je l'espère, il vous en coutera beaucoup, sans doute ; mais votre vertu sera forte, solide, & inébranlable, parce que vous l'aurez acquise à la pointe de l'épée, pour ainsi dire : que si vous ne prenez point ce parti, il n'est point de crimes que vous ne soyez capable de commettre dans la suite, si vous en avez l'occasion, & que vous ayez besoin d'en profiter pour vous satisfaire. Nous en avons eu un terrible exemple en France, il y a quelques années ; il me prend envie de vous le rapporter.

Il y avoit une fille fort aimable & fort riche, qui n'avoit qu'un défaut. Elle aimoit trop ses richesses, & ne vouloit épouser qu'un homme aussi riche qu'elle. D'ail-

leurs, elle étoit douce, & n'avoit pas de mauvaises inclinations. Elle demouroit avec une de ses tantes, qui gardoit tout son argent, & qui connoissoit le défaut de sa nièce. Il se présentoit plusieurs mariages pour cette fille, & entre autres un, nommé *Mr. Tiquet*, en devint amoureux, & s'attacha à gagner les bonnes grâces de la tante. Cette femme, qui souhaitoit que *Mr. Tiquet* devint son neveu, lui découvrit le défaut de sa nièce, & lui dit, qu'il lui plairoit sûrement s'il étoit fort riche. *Mr. Tiquet* découvrit à cette femme, qu'il n'avoit pas une grosse fortune, & la pria de lui aider à tromper sa nièce. Elle y consentit, & lui ayant donné quinze mille écus de l'argent de sa nièce, *Mr. Tiquet* en fit faire un bouquet de diamans qu'il donna à cette fille le jour de sa fête. Elle pensa qu'un homme, qui avoit le moyen de faire de tels présens, devoit être riche comme un *Crésus*, & elle consentit à l'épouser. Quand elle fut sa femme, & qu'elle s'aperçut qu'il l'avoit trompée, elle prit une grande haine pour lui, & pour se dissiper, elle résolut de voir grande compagnie. Parmi ceux qui venoient lui rendre visite, il y avoit un cavalier fort aimable, dont elle devint amoureuse. Alors, elle maudit le moment où elle s'étoit mariée, & souhaitoit tous

les jours la mort à son mari, pour épouser son amant. La première fois qu'elle eut cette pensée, de lui souhaiter la mort, elle en eut horreur, car elle n'étoit pas encore tout-à-fait méchante; mais comme elle pensoit, qu'elle ne seroit jamais heureuse avec un homme qu'elle n'aimoit pas, & qu'elle nourissoit avec plaisir l'idée d'épouser son amant, son cœur acheva de se gâter, & elle s'abandonne toute entière au désir de le voir mort. Quand elle se fut familiarisée avec cette pensée qu'elle écoutoit sans scrupule, elle pensa, que son mari se portoit très bien, & que peut-être il vivroit plus longtems qu'elle: petit à petit, il lui vint dans la pensée, qu'elle pouvoit le faire tuer. Vous sentez bien, mes enfans, qu'il lui fallut bien du tems, pour s'accoutumer à cette abominable pensée; mais enfin, elle en vint à bout. Elle donna de l'argent à un homme, pour tuer son mari; & on lui tira un coup de pistolet; mais il ne fut que blessé. Comme on savoit, que la femme ne l'aimoit pas, tout le monde crut, que c'étoit elle qui avoit fait faire ce mauvais coup, & ses amis lui conseillèrent de s'enfuir, puisqu'on lui en laissoit le tems; mais elle ne voulut jamais le faire, dans la crainte que son mari ne prit son bien pendant son absence. Elle fut

donc arrêtée, & ayant été convaincue de son crime, elle eut la tête tranchée. Vous voyez, mes enfans, dans quelles extrémités les passions peuvent nous porter ! Il faut que cela nous engage à les combattre sans cesse, & à ne leur rien céder.

Lady S E N S E' E.

David étoit bien maître de ses passions, ma Bonne, puisqu'il ne voulut pas qu'on fit mourir un homme, qui l'avoit si cruellement offensé, & qu'il ne punit pas *Joab*, qui avoit tué *Absalon* contre sa défense.

Madem. B O N N E.

David ne laissa pas d'être embarrassé dans ces deux occasions, ma chère. Il savoit, qu'en qualité de roi, il étoit obligé en conscience de punir les coupables ; mais comme c'étoit lui qui étoit offensé, il ne vouloit pas le venger. Il laissa donc le soin à son fils *Salomon* de punir ces deux coupables après sa mort, comme nous le verrons ; mais ce ne fut pas par esprit de vengeance, c'étoit par amour de la justice.

Lady M A R Y.

Ma Bonne, *David* avoit cessé de pleurer le fils, qu'il avoit eu de *Bethsabée*, au moment qu'il fut mort, parce qu'il disoit,

que ses pleurs ne pouvoient pas le reffusciter ; d'où vient donc qu'il pleura son fils *Absalon* après la mort ?

Madem. B O N N E.

Il y avoit bien de la différence, ma chère. Le fils de *Bethsabée* étoit mort tout jeune, & avant d'avoir eu le tems de commettre des crimes ; *David* savoit donc qu'il reverroit ce fils , & qu'il seroit un jour heureux avec lui dans le sein de Dieu ; cette pensée étoit bien capable de le consoler : mais il n'avoit pas la même espérance pour *Absalon*. Ce fils étoit mort dans son crime, il savoit qu'il étoit perdu pour jamais, & c'étoit pour lui un grand sujet d'affliction. Pour moi, mes enfans, je me console aisément, quand un de mes amis, qui a été un bon Chrétien, meurt ; je me dis qu'il est plus heureux que moi : mais je suis inconsolable, quand il meurt sans avoir bien vécu, parce que je crains que nous ne soyons séparés pour jamais.

Lady M A R Y.

Ah ! ma Bonne, je croyois que vous vous mocquiez de nous, quand vous disiez un jour, qu'il seroit nuit à quatre heures ; & cependant je m'apperçois que vous nous

avez dit la vérité. D'où vient la nuit vient-elle de si bonne heure? Qu'est-ce qui vous avoit averti que cela devoit arriver?

Madem. B O N N E.

Cette obscurité est causée par une éclipse de Soleil: & les Astronomes nous avoient avertis, que cette éclipse arriveroit aujourd'hui à quatre heures.

Lady T E M P E T E.

Je ne suis pas plus savante que je n'étois auparavant, ma Bonne, ni ces Dames non plus que moi, à ce que je crois. Je ne fais pas ce que c'est, qu'une éclipse & des *Astronomes*.

Madem. B O N N E.

Lady Sensée va vous l'apprendre, ma chère. Dites à ces Dames, je vous prie, ce que c'est, qu'une éclipse.

Lady S P I R I T U E L L E.

Je le fais bien aussi, ma Bonne, si vous voulez, je le dirai.

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais je voudrois bien que vous appriffiez à vaincre votre vanité, cela est plus important que de connoître ce que c'est, qu'une éclipse. Vous auriez été bien fâchée de vous taire dans cette occasion, & vous avez saisi avec avidité l'occasion de montrer votre science, sans penser, qu'en même tems, vous faisiez voir votre amour-propre. Si Lady *Sensée* avoit autant de vanité que vous, elle seroit trop fâchée, & ne vous pardonneroit pas votre empressement à briller à ses dépens. Voilà ce qui fait haïr les femmes qui ont un peu plus étudié que les autres. Elles ne veulent laisser le tems à personne de parler ; elles veulent briller toutes seules, & se rendent insupportables par-là. Lady *Sensée*, qui en fait plus à présent que vous n'en saurez dans dix ans, est bien plus prudente ; elle ne parle jamais des choses que les autres ignorent, & à moins qu'on ne l'interroge, elle garde le silence, comme il convient à une fille de son âge. Eh bien, Lady *Spirituelle*, vous voilà bien mortifiée & bien en colère contre moi ; cependant je viens de vous rendre un plus grand service, que si je vous avois laissé étaler votre science, & vous eusse donné bien des louanges. Venez

m'embrasser, pour me remercier ; mais que ce soit de bon cœur au moins. . . .

Lady SPIRITUELLE.

Oh ! ma Bonne, je ne suis pas fâchée contre vous, mais contre moi ; j'ai beau faire, ma vanité me fait faire des sottises à tous momens.

Madem. BONNE.

A la fin vous en viendrez à bout, ma chère ; mais avec la même amitié que j'ai blâmé votre vanité, je vais louer votre docilité. Profitez de cet exemple. *Lady Tempête*, vous êtes toute surprise de voir que votre compagnie n'est pas fâchée contre moi, quoique je l'aie reprise devant tout le monde assez rudement.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, vous pourriez me battre que je ne me fâcherois pas ; je suis si persuadée que vous m'aimez de tout votre cœur, que je croirai toujours, que tout ce que vous ferez, fera pour mon bien.

Madem. BONNE.

Et vous penserez juste, ma chère. Je vous assure qu'il a fallu me faire violence pour vous mortifier ; mais mon amitié pour

vous a été plus forte que ma répugnance à vous donner ce petit chagrin. Revenons à nos éclipses ; mais auparavant , je vais allumer ma bougie, car on ne voit presque plus.

Lady SENSE'E.

On dit qu'il y a une éclipse, quand la Lune se rencontre entre le Soleil & la terre.

Lady MARY.

Je ne comprends pas cela, Madame.

Lady SENSE'E.

Je vais vous rapporter une histoire qui vous le fera comprendre, Madame.

Autrefois on ne savoit pas quelle étoit la cause des éclipses, & les anciens croyoient que cela annonçoient quelque grand malheur ; ainsi ils auroient été bien fâchés d'entreprendre quelque chose dans le tems d'une éclipse. Il y avoit donc un jour un capitaine, nommé *Périclès*, qui étoit prêt de s'embarquer pour aller faire la guerre. Comme il mettoit le pied dans son vaisseau, il vint une éclipse de Soleil, & son pilote ne vouloit pas partir, parce qu'il croyoit qu'ils périroient infailliblement. *Périclès*, qui étoit savant, n'avoit pas peur, & dit à son pilote que cela étoit une chose

naturelle, & que la Lune, s'étant mise devant le Soleil, empêchoit de le voir. Le pilote ne comprenant rien à cela, *Périclès*, qui s'impatientoit, lui jetta son manteau sur la tête, & lui dit : me vois-tu ? Je n'ai garde de vous voir, répondit le pilote, puisque votre manteau, qui est entre vous & mes yeux, m'en empêche. Grand ignorant, reprit *Périclès*, voilà la raison, pour laquelle tu ne vois pas le Soleil ; c'est que la Lune est entre tes yeux & le Soleil, comme mon manteau est entre moi & tes yeux.

Madem. BONNE.

Entendez-vous cela présentement, *Lady Mary* ?

Lady MARY.

Non, ma Bonne, car je ne conçois pas, comment la Lune peut se trouver devant le Soleil, & comment on peut deviner, tout juste, le moment où elle s'y trouvera.

Madem. BONNE.

Le Soleil étant plus haut que la Lune, & la Lune marchant, il n'est pas extraordinaire qu'ils se rencontrent. Or on fait précisément le chemin que fait la Lune, & l'on fait encore qu'elle ne se dérange jamais de son chemin ordinaire, ainsi on peut prédire

toutes les éclipses qui arriveront ; & les gens, qui étudient la science des astres, se nomment des Astronomes.

Lady SPIRITUELLE.

Mais comment a-t-on inventé cette science ?

Madem. BONNE.

La nécessité, qui est la mère de l'industrie, a produit toutes les sciences & les arts, mais c'est l'oisiveté qui a produit l'Astronomie. Vous devez vous souvenir, mes enfans, que les premiers hommes étoient bergers, c'est-à-dire, qu'ils gardoient les troupeaux. Comme ils vivoient dans des pais fort chauds, ils restoient dans la campagne pendant la nuit : dans ce tems, où ils n'avoient rien à faire, ils s'amusoient à regarder les étoiles. A force de les regarder toutes les nuits, ils remarquèrent qu'à telle heure on voyoit paroître certaines étoiles. Ils virent aussi que ces étoiles avançoient régulièrement, & ils parvinrent à pouvoir prédire le chemin qu'elles faisoient, & les places qu'elles devoient occuper. On se fit donc un plan de leurs remarques, & d'habiles gens, qui examinèrent ces remarques, en firent une science certaine ; car elle étoit fondé sur l'expérience.

Lady SENSEE.

Permettez-moi, de vous faire une question, ma Bonne. Puisque les premiers hommes favoient l'Astronomie, comment du tems de *Périclès*, s'effrayoient-ils, quand ils voyoient une éclipse ?

Madem. BONNE.

Cette science se conserva longtems en Egypte ; mais elle ne fut jamais perfectionnée, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les habiles gens favoient bien, que le peuple s'effrayoit à tort pour des prodiges naturels ; mais au lieu de guérir la superstition, ils la nourissoient, parce que cela leur servoit à faire faire aux peuples tout ce qu'ils vouloient.

Miss MOLLY.

Vous nous avez dit, que la nécessité a inventé les autres arts & sciences ; y en a-t-il beaucoup ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère ; chaque besoin a produit un art. Le plus pressé pour les hommes, après le péché d'*Adam*, fut de cultiver la terre : ce besoin produisit un art, qu'on nomma l'*Agriculture*. Il fallut ensuite

suite penser à se loger. D'abord les hommes se retiroient dans les cavernes ; mais comme il ne s'en trouvoit pas partout, ils se bâtirent des cabanes, qui d'abord ne servirent que pour les mettre à couvert des injures du tems. Ensuite, on pensa à rendre ces cabanes plus commodes ; puis on chercha à les rendre magnifiques , & cela produisit un autre art, qu'on nomma l'*Architecture*. Ceux , qui demeuroient en Egypte, dans ce país où il ne pleut jamais, & où le Nil se déborde, inventèrent un art, qu'on nomma la *Géométrie*. Cet art est celui de mesurer & de compter.

Lady CHARLOTTE.

Je fais donc la *Géométrie*, ma Bonne, car je fais fort bien compter.

Madem. BONNE.

Vous savez une partie de la *Géométrie*, ma chère : puisque vous savez l'*Arithmétique* ; mais cette science est bien plus étendue, puisqu'elle comprend aussi l'art de mesurer sûrement & promptement. Je vais vous dire ce qui engagea les Egyptiens à inventer cette science. Comme l'abondance, ou la disette, dépend chez eux des débordemens du Nil, vous pouvez penser qu'ils furent fort attentifs à mesurer

l'accroissement de ce fleuve. D'ailleurs le Nil, en se débordant, dérangeoit, sans doute, les pierres, ou les hayes, qui marquoient l'héritage d'un chacun ; ce qui les mettoit dans la nécessité d'avoir toujours la mesure à la main.

La nécessité de se guérir des différentes maladies, qui affligent les hommes, donna naissance à un autre art, qu'on nomma la *Médecine*.

Ensuite, il se trouva des hommes ambitieux, qui vouloient commander aux autres ; des hommes vertueux, qui vouloient les engager à vivre en société les uns avec les autres ; & comme ces hommes n'étoient pas assez puissans pour les forcer à obéir, ou assez méchans pour abuser de leur puissance, ils cherchèrent un moyen plus doux de faire réussir leurs desseins. Comme ils avoient étudié le caractère des hommes, ils connurent qu'ils se laissoient persuader par des beaux discours, & cela fit naître la *Rhétorique*, ou l'*art de bien parler*. Ils réfléchirent ensuite, que pour bien arranger les paroles, il falloit savoir auparavant bien arranger ses idées, & cela produisit un autre art, qu'on nomme la *Logique*, où l'*art de bien penser*. D'autres hommes considérèrent, qu'en vain l'homme avoit trouvé les autres arts, s'il ignoroit

celui de se rendre heureux, en devenant vertueux ; ils donnèrent donc aux hommes l'art d'acquiescer le bonheur, en réglant ses passions, & cet art, le plus nécessaire de tout, fut appelé la *Philosophie*. On dit, que l'amour donna naissance à la *Peinture*, parce qu'un amant, qui étoit obligé de se séparer de sa maîtresse, s'avisa de crayonner ses traits avec du charbon. Les autres besoins des hommes firent naître les arts *Mécaniques* ; mais j'ai beau chercher, mes enfans, je ne puis me souvenir du besoin, qui a fait inventer la *Musique*.

Lady S E N S E ' E.

N'est-ce pas le besoin de se desennuyer, ma Bonne ?

Madem. B O N N E.

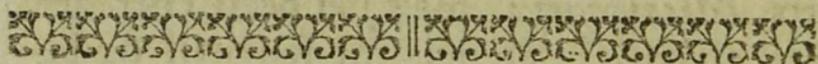
Cela pourroit bien être, mes enfans. La *Danse* dans son origine n'a peut-être été inventée que pour donner de l'exercice au corps. Je vous prie, *Lady Sensée*, répétez nous les noms des arts dont je viens de parler.

Lady S E N S E ' E.

L'*Agriculture*, l'*Architecture*, la *Géométrie*, la *Logique*, la *Rhétorique*, la *Philosophie*, l'*Astronomie*, la *Médecine*, la *Physique*, la *Peinture*, la *Musique*, & la *Danse*.

Madem. BONNE.

Vous avez eu plus de mémoire que moi, ma chère ; car j'avois oublié la *Physique* qui est la science des choses naturelles. Pour celle-là, elle doit sa naissance à la curiosité. Adieu, mes enfans ; retenez bien les noms de toutes ces sciences : il est honteux de n'en pas connoître au moins les noms & l'usage.



XXVIII. DIALOGUE.

Vingt & septième Journée.

Lady CHARLOTTE.

MA Bonne, vous nous avez promis de commencer la leçon par une histoire.

Madem. BONNE.

Et je vous tiendrai volontiers parole, pourvu que vous me rappelliez, à propos de quoi, je vous ai promis cette histoire.

Lady CHARLOTTE.

C'étoit au sujet des Athéniens & du prince *Démétrius* ; vous nous dites, que quand mêmes ils eussent été des coquins,

la conduite de ce prince les auroit fait rentrer en eux-mêmes, & les eut rendus honnêtes-gens.

Madem. BONNE.

Vous me rappelez mon histoire, ma chère, la voici. Il y avoit un père, qui fut si malheureux, que n'ayant qu'un fils, ce monstre résolut de lui ôter la vie. Il confia ce mauvais dessein à un domestique, qui lui avoit aidé jusqu'à ce jour à voler son père; mais ce garçon, ayant horreur d'un si grand crime, fut se jeter aux pieds du père, & lui déclara le dessein de son fils. Ce vieillard dissimula cet affreux secret, & dit à son fils, qu'il vouloit le mener à la campagne, pour lui faire voir une fille belle & riche, qu'il vouloit lui faire épouser. Il falloit passer par une forêt extrêmement dangereuse, parce qu'il y avoit souvent des voleurs. Quand ils furent arrivés au milieu de cette forêt, le père commanda à son fils de descendre de cheval, & lui dit : J'ai découvert le dessein affreux que vous avez conçu contre ma vie : vous voulez m'ôter ce peu de jours que j'ai à demeurer sur la terre; mais, mon fils, avez-vous bien réfléchi sur les suites de cette action? Votre crime, s'il étoit découvert, vous conduiroit sur l'écha-

faut, & vous y péririez par la main du bourreau : j'ai voulu vous épargner le dernier supplice, en vous conduisant ici ; vous pouvez m'y percer le cœur en sûreté. Frappez, mon fils, ajouta ce vieillard, en lui présentant un poignard & son sein : frappez, punissez-moi, d'avoir produit un monstre tel que vous. J'aurai du moins la consolation, de mettre votre vie & votre honneur en sûreté, en mourant dans ce lieu solitaire. Peut-être que vous vous rappellerez quelque jour ma bonté, & que, touché de cette dernière marque que je vous en donne, vous pleurerez votre parricide.

Vous pensez bien, mes enfans, que ce garçon, quelque méchant qu'il fut, fut confondu du discours de son père ; il se repentit sincèrement, & devint aussi honnête-homme, qu'il avoit été méchant par le passé.

Lady SENSE'E.

Mais est-il possible, ma Bonne, qu'il y ait des hommes assez méchans pour avoir la pensée de tuer leurs pères, ou leurs mères ?

Madem. BONNE.

Un grand législateur pensoit comme vous, ma chère. Il ordonna des châtimens pour

toutes sortes de crimes ; mais il n'en voulut point marquer pour les parricides , parce qu'il ne croyoit pas qu'un homme put se rendre coupable d'un tel crime.

Lady MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, les *parricides* ?

Madem. BONNE.

On appelle *parricides*, ceux qui tuent leur père, ou leur mère, ou leur roi : *fratricides*, ceux qui tuent leurs frères : *suicides*, ceux qui se tuent eux-mêmes, & *déicides*, les Juifs qui ont fait mourir Jésus-Christ.

Miss MOLLY.

Est-ce un grand péché de se tuer soi-même ?

Madem. BONNE.

Certainement, ma chère ; ceux qui se tuent, sont damnés éternellement, à moins qu'ils ne soient devenus foux auparavant, comme cela arrive ordinairement.

Lady TEMPETE.

J'ai ouï dire, qu'il n'y avoit que les gens courageux, qui se tuent eux-mêmes.

Madem. BONNE.

On vous a trompé, ma chère ; c'est tout le contraire. Ceux qui se tuent eux-mêmes, sont des gens foibles qui cèdent lâchement à la douleur, qui n'ont pas le courage de supporter les peines & les chagrins de la vie, & qui aiment mieux s'en débarrasser tout d'un coup par la mort, que de prendre la peine nécessaire pour s'encourager à les supporter.

Lady SPIRITUELLE.

J'ai lu une singulière histoire d'un homme qui vouloit se faire mourir : voulez-vous que je la rapporte à ces Dames, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Je le veux bien, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

Jules César assiégeoit une ville, dans laquelle il y avoit deux hommes qui étoient ses ennemis, & qui avoient essayé de lui faire beaucoup de mal. Un de ces hom-

mes, qui craignoit la colère du vainqueur, résolut de s'empoisonner : l'autre pensa, qu'il valoit mieux aller trouver *César*, car disoit-il en lui même, peut-être qu'il me pardonnera : il ne peut rien m'arriver de pis que la mort, je la souffrirai avec courage, quand elle se présentera ; mais je veux faire tout ce que l'honneur me permet pour l'éviter. Ces deux hommes ayant pris une résolution si différente, le premier demanda à son médecin un poison assez doux, pour le faire mourir sans souffrir beaucoup ; & le second sortit de la ville pour aller trouver *César*, & lui dire, qu'il venoit remettre sa vie entre ses mains. *César*, qui avoit l'ame grande & généreuse, fut touché de la confiance de cet homme, & lui dit : je vous suis bien obligé d'avoir eu assez bonne opinion de moi, pour me croire capable de vous pardonner. Vous m'avez en cela rendu un très grand service ; car il n'y a rien dans le monde qui me fasse tant de plaisir, que de pardonner à un ennemi ; vous pouvez compter sur mon estime, & sur mes bienfaits. Cet homme, agréablement surpris de ce discours, se hâta de quitter *César*, & courut à la ville, pour tâcher de sauver son ami, s'il en étoit encore tems. Il le trouva sur son lit, pâle & comme un homme prêt à rendre le der-

nier soupir. Il fut bien étonné, quand il apprit la générosité de *César*, & eut regret de s'être empoisonné. Son ami lui dit, d'envoyer chercher son médecin, pour lui demander du contre-poison. Le malade ne vouloit pas le faire ; je suis trop mal, disoit-il à son ami, & je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre : cependant, par complaisance pour son ami, il consentit à faire appeller le médecin qui lui avoit donné le poison, & lui demanda, s'il y avoit quelque remède qui pût lui sauver la vie ? Le médecin se mit à rire, & dit aux deux amis : admirez la force de l'imagination ; l'idée d'une mort prochaine a réduit monsieur à l'agonie. Comme je connoissois la bonté du cœur de *Jules César*, j'aurois gagé tout mon bien qu'il vous pardonneroit à tous deux, & que vous auriez beaucoup de regret de vous être empoisonné ; c'est pourquoi, au lieu de vous donner du poison, je vous ai fait prendre une pilule, propre à vous fortifier contre la peur. Levez-vous donc, car absolument vous n'êtes malade que d'esprit. Effectivement cet homme, ayant appris qu'il n'avoit pas pris de poison, & que par conséquent, sa vie ne couroit aucun danger, se trouva guéri, & se leva sur le champ. *César*, ayant appris cette histoire, ne put s'empêcher d'en rire ; & il

récompensa le médecin, qui avoit si bien jugé de lui.

Madem. BONNE.

Cette histoire est venue le plus à propos du monde, pour vous prouver que ceux, qui se donnent la mort, sont des lâches. Vous voyez que cet homme, qui vouloit s'empoisonner, paroissoit ne pas craindre la mort, puisque c'étoit volontairement qu'il avoit pris du poison : cependant, il avoit une telle peur de mourir, qu'il en étoit réellement malade. Mais, en voila assez sur cet article, je ne crois pas qu'aucune de vous soit assez extravagante, pour penser à se tuer. Disons un mot de la province de Normandie. *Lady Sensée*, soulagez ma poitrine, & apprenez à ces Dames, ce que vous savez de cette province.

Lady SENSE'E.

La *Normandie* est située au Nord de la France. Elle a au Sud pour borne, une province qu'on appelle le Maine; elle est bornée à l'Ouest & au Nord par la Manche, & à l'Est par la Picardie & l'Isle de France. Autrefois, cette province s'appelloit *Neustrie*, & ce sont des hommes

venus du Nord, qui lui ont donné le nom qu'elle porte aujourd'hui. Car le mot de Normand veut dire en Anglois *North-Man*, *homme du Nord*. Ces hommes, dont la plus grande partie étoient Danois, ou vivoient aux environs de ce royaume, se trouvant trop d'habitans pour leur païs, qui d'ailleurs est extrêmement froid, résolurent d'aller chercher fortune: ils s'embarquèrent donc, & vinrent dans tous les royaumes voisins, où ils commirent des ravages épouvantables, tuant les hommes, emmenant les femmes & les bestiaux, brûlant les arbres. & ravageant les terres. Quand ils avoient ruiné un païs, ils demandoient une grosse somme d'argent pour l'abandonner; mais, à peine ceux-là étoient-ils arrivés dans leur païs chargés de richesses, qu'ils donnoient envie à leurs camarades de venir s'enrichir à leur tour. La France & l'Angleterre eurent beaucoup à souffrir de ces Normands; mais surtout, ils réduisirent la France à la dernière extrémité, car ils assiégèrent la ville de Paris. Enfin, un de leurs chefs, nommé *Rollon*, qui s'étoit fait Chrétien, demanda au roi de France la *Neustrie*, qui étoit absolument ruinée & presque déserte, & il promit au roi, s'il vouloit le faire duc de ce païs, d'empêcher ses compatriotes de revenir en France; car
ils

ils y entroient ordinairement par la rivière de Seine, qui a son embouchure dans la Neuftrie. Il fallut lui accorder sa demande, & il promit de faire hommage au roi de ce duché, c'est-à-dire, de reconnoître publiquement, que c'étoit le roi qui le lui avoit donné: & toutes les fois qu'il y auroit un nouveau duc de Normandie, il devoit renouveler cet hommage. Ainsi, ces hommes du Nord s'établirent dans la Neuftrie, & changèrent le nom de cette province en celui de Normandie, parce qu'on les appelloit eux-mêmes Normands.

Lady SPIRITUELLE.

J'admire la mémoire de *Lady Sensée*, aussi bien que sa science.

Lady SENSÉE.

Vous avez bien de la bonté, Madame; mais vous devez seulement admirer le soin que ma Bonne a eu de m'instruire. Je n'avois que quatre ans lorsque Maman a eu la bonté de me la donner, & elle n'a pas passé un seul jour sans m'apprendre quelque chose d'utile: si vous aviez eu le bonheur d'avoir une telle

Bonne, vous seriez beaucoup plus habile que je ne le suis.

Madem. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, de la reconnoissance que vous avez de mes soins. Il est vrai, que je n'ai rien épargné pour vous rendre bonne & habile; mais il faut que je dise aussi, que vous avez rendu mon travail agréable par votre docilité & votre application.

Lady TEMPETE.

Je donnerois toutes choses au monde, pour que vous en pussiez dire autant de moi.

Madem. BONNE.

Cela est fort possible, ma chère, vous n'avez qu'à continuer à vous corriger: je ne suis jamais si contente, que quand je puis louer avec justice; & pour vous prouver que je dis la vérité, je vous montrerai ce soir une lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Madame votre mère, elle me marque qu'elle est charmée du bien que je lui ai mandé de vous dans ma dernière lettre; & que, puisque vous êtes de-

venue raisonnable , elle viendra vous chercher au bout de vos trois mois.

Lady T E M P E T E .

Voilà une belle récompense qu'elle veut me donner. Si je retourne à la maison, je ferai dans un an tout comme j'étois auparavant. Et puis, ma Bonne, je veux m'instruire. *Lady Mary* est plus habile que moi, qui suis une grande fille, cela me fait honte : & si vous voulez encore avoir la bonté de me garder, je prierai Maman, de me laisser avec ma cousine le plus longtems qu'il se pourra.

Madem. B O N N E .

Admirez , mes enfans , comme *Lady Tempête* est devenue polie. Elle a l'air d'une dame actuellement : elle pense & parle comme une fille de qualité.

Lady T E M P E T E .

Et j'avoue bonnement, que je pensois & parlois auparavant comme une marchande de pommes.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, n'ai-je pas lu dans l'histoire, qu'un roi d'Angleterre est devenu duc de Normandie ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais vous avez lu qu'un duc de Normandie est devenu roi d'Angleterre. *Lady Sensée* va vous dire cette histoire.

Lady SENSE'E.

Un roi d'Angleterre, étant mort sans enfans, nomma pour son héritier *Guillaume* duc de Normandie, qu'on appelloit le Bâtard, & qu'on a nommé depuis *Guillaume*, le Conquérant. Comme il y avoit plusieurs princes, parens du dernier roi, qui prétendoient à cette couronne, *Guillaume* ne se pressa pas d'en venir prendre possession ; il laissa ces princes se faire la guerre les uns aux autres, & quand ils furent bien affoiblis, il vint en Angleterre avec une bonne armée, & se rendit maître du royaume : ainsi, la Normandie devint une province Angloise, & les rois d'Angleterre étoient, à

cause de cette province, sujets ou vassaux des rois de France ; mais c'étoit des vassaux plus puissans que leurs seigneurs, & qui lui donnèrent beaucoup de peine. Quand les rois d'Angleterre faisoient quelque chose de contraire à ce qu'ils avoient promis au roi de France, en lui faisant hommage, le roi de France avoit droit de les faire comparoître devant les pairs du royaume de France, pour y être jugés ; & s'ils refusoient d'y venir, il pouvoit s'emparer des biens qu'ils avoient en France. C'est, par là, que la Normandie a été perdue pour les Anglois, & est retournée à la France sous le règne d'un roi d'Angleterre, nommé *Jean sans Terre*.

Madem. BONNE.

La première fois, nous parlerons de la province de Bretagne. Présentement *Lady Mary* va nous répéter son histoire.

Lady MARY.

Dans le tems que *David* fuyoit, son fils *Méphiboseth*, le petit-fils de *Jonathan*, à qui *David* avoit donné le bien de *Saül*, & qu'il avoit fait manger à sa table, dit à son serviteur de lui amener son âne, parce qu'il vou-

loit suivre *David*, & qu'il ne pouvoit pas marcher, vu qu'il étoit incommodé des deux pieds. Son serviteur, qui étoit un méchant homme, refusa de lui obéir, & ayant pris beaucoup de provisions dans la maison de son maître, il les porta à *David*, comme si ç'eut été lui qui lui en faisoit présent. *David* lui demanda, où est votre maître ? Ce méchant lui répondit, il est allé trouver *Absalon*, & a été fort content de votre malheur. *David* fut fort en colère en apprenant cela, & il dit à ce serviteur, je vous donne le bien de votre maître. Quand *David* revint, le petit-fils de *Jonathan* vint au devant de lui, & lui demanda justice de son serviteur qui n'avoit pas voulu lui amener son âne. Si *David* eut agi avec prudence, il se fut informé de la vérité pour punir le coupable ; mais une faute assez ordinaire aux rois, c'est de craindre la peine, & de n'aimer pas à s'instruire par eux-mêmes, ce qui les expose à faire de grandes injustices. *David* en commit une grande injustice dans cette occasion ; car il se contenta de rendre au petit-fils de *Jonathan* la moitié de ses biens, & laissa l'autre moitié à son mauvais domestique. *David* régna encore plusieurs années, mais sur la fin de ses jours, il se laissa surmonter par la vanité, & voulut savoir le nombre de ses sujets. Ses

serviteurs lui remontrèrent qu'il devoit se contenter de remercier Dieu d'avoir béni son peuple, sans vouloir en connoître le nombre; mais *David* s'obstina, & on trouva qu'il y avoit cinq cens mille hommes dans la tribu de *Juda*, capables de porter les armes, & huit cens mille dans les autres tribus. Après cela, *David* reconnut la faute que sa vanité lui avoit fait commettre, & il en demanda pardon à Dieu. Le Seigneur lui envoya un prophète, qui lui dit: il faut que cette faute soit punie. Choisissez donc ou d'une famine de trois ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. *David* choisit la peste pour deux raisons. La première, c'est qu'il dit, qu'il aimoit mieux tomber entre les mains de Dieu, qu'entre les mains des hommes: la seconde, c'est qu'il pensoit, qu'il ne souffriroit point de la famine, mais seulement le pauvre peuple: il auroit aussi été en sûreté pendant la guerre, car il avoit promis à son peuple de ne point marcher lui-même contre ses ennemis; mais il pensoit, que la peste ne l'épargneroit pas plus que le dernier de ses sujets, & il vouloit partager le châtiment, puisqu'il étoit le plus coupable. L'ange du Seigneur commença donc à frapper les Israélites, & il en mourut soixante & dix mille. *David*, voyant l'ange qui s'avançoit vers

Jérusalem, se prosterna, & dit au Seigneur : pourquoi frappez-vous ces brebis qui sont innocentes ? c'est moi qui suis seul coupable ; frappez moi, Seigneur ; n'épargnez ni moi, ni ma famille ; mais ayez pitié de mon pauvre peuple. La colère de Dieu fut apaisée par cette prière de *David*, qui vit l'ange remettre son épée dans le fourreau, & *David* dressa un autel au Seigneur, dans le lieu où l'ange s'étoit arrêté.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, c'est un péché de se mettre en colère, comment donc l'Écriture sainte dit-elle que le Seigneur se mit en colère !

Madem. BONNE.

C'est qu'il n'y a point d'autre terme dans notre langue, qui puisse exprimer les effets de la justice de Dieu, & de la haine qu'il porte au crime. Je suppose, ma chère, que vous voyez un méchant homme qui en tue un autre, vous ferez bien fâchée contre ce méchant homme, vous le feriez punir si cela dépendoit de vous : on pourroit dire alors que vous seriez en colère, c'est-à-dire, fâchée contre cet homme ; mais cette colère seroit juste, elle ne seroit pas une

passion, ni un péché. Les juges, qui condamnent les criminels à mort, ont cette espèce de colère contre eux, & c'est ce sentiment de haine pour le crime, qui engage à punir le criminel, que l'Écriture appelle la colère de Dieu.

Lady SPIRITUELLE.

Cette haine de Dieu contre le crime est bien forte, ma Bonne, puisqu'il punit si sévèrement dans *David* une faute qui paroît si légère.

Madem. BONNE.

Tout ce qui offense Dieu, est un si grand mal, qu'on n'ose dire qu'il y ait de petites fautes; mais surtout celles, que commettent les personnes à qui Dieu a fait de grandes graces, sont plus horribles que celles des autres. C'est pourquoi *Jésus-Christ* dit dans l'Évangile, que les Juifs seront plus rigoureusement punis que les habitans de Sodome, parce que, s'il avoit fait dans cette ville les miracles qu'il avoit fait parmi eux, ils auroient fait pénitence dans le sac & la cendre. Continuez, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

David étant devenu vieux, un de ses fils, nommé *Adonija*, résolut de se faire roi, & gagna *Joab* qui commandoit les troupes, & plusieurs autres personnages considérables. Il y avoit déjà quelque tems qu'*Adonija* se distinguoit de ses frères par sa magnificence, & *David* s'en étoit apperçu; mais il aimoit si fort ses enfans, qu'il craignoit de les chagriner, & il ne croyoit pas que son fils eut de mauvais desseins. Cette patience de *David* autorisa *Adonija*; il assembla ses frères & les principaux de ses partisans, pour se faire nommer roi: mais le prophète *Nathan* commanda à *Bethsabée* d'aller trouver *David*, pour le faire souvenir qu'il avoit choisi *Salomon* pour lui succéder, & cela par l'ordre du Seigneur. *Nathan* fut aussi trouver *David*, & l'instruisit du dessein d'*Adonija*. Alors le roi commanda, que *Salomon* fut sacré sur le champ, & *Adonija*, l'ayant appris, eut peur qu'on ne le fit mourir, & se sauva dans le tabernacle du Seigneur, & embrassa la corne de l'autel qu'il ne voulut point quitter qu'après être assuré de sa grace. *Salomon* jura de lui pardonner le passé, pourvu qu'il fut honnête homme à l'avenir. *David*, sentant

qu'il alloit mourir , fit venir son fils *Salomon*, & lui recommanda d'être fidèle au Seigneur. Il lui dit aussi : Vous voyez que *Joab* s'étoit joint avec votre frère *Adonija*, il s'est rendu coupable du sang de deux hommes, qu'il a tués en tems de paix ; ne permettez pas qu'il meurt de sa mort naturelle. Vous connoissez aussi cet homme qui me maudit, lorsque je fuyois *Absalon* ; je lui ai pardonné de tout mon cœur, mais son crime doit être puni, j'abandonne le châtiment de ces deux hommes à votre sagesse. Après que *David* eut parlé ainsi, il mourut, & *Salomon* régna après lui. Quelque tems après, il découvrit que son frère *Adonija* & *Joab* travailloient pour lui enlever la couronne ; & il les fit mourir tous les deux. Quand à cet homme, qui avoit maudît son père *David*, il lui dit : bâtis une maison dans Jérusalem, & si tu n'en fors point , il ne t'arrivera aucun mal ; mais si tu passe le torrent de Cédron, tu mourras. Cet homme fut bien content de sauver sa vie à si bon marché ; mais au bout de trois ans, deux de ses esclaves s'étant enfuis, il oublia la défense de *Salomon*, & courut après eux : ainsi *Salomon* le fit mourir aussi.

Madem. BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Salomon étoit fort jeune lorsqu'il monta sur le trône, & une nuit pendant qu'il dormoit, le Seigneur lui apparut, & lui dit : demande-moi ce que tu voudras, & je te l'accorderai. *Salomon* s'humilia devant Dieu, & considérant sa grande jeunesse, il pria Dieu de lui accorder cette sagesse qui convient aux rois, & qui leur est nécessaire, pour juger & gouverner leurs peuples comme il faut. Dieu lui répondit : parce que tu as préféré la sagesse aux richesses & aux autres biens temporels, je te rendrai non seulement le plus sage de tous les rois, mais aussi le plus riche & le plus puissant : & si tu garde fidèlement mes commandemens, tu vivras longtems sur la terre. Ce fut après cette vision que *Salomon* eut occasion de montrer sa sagesse, en jugeant un procès fort singulier. Deux femmes vinrent se présenter devant lui, & l'une d'elles lui dit : seigneur, je logeois avec cette femme dans une même chambre, & il n'y avoit que nous deux : nous avons chacune un

un petit enfant , à qui nous donnions à têter ; or il est arrivé , que cette femme ayant mis son enfant dans son lit, elle l'a étouffé : quand elle a vu son fils mort, elle s'est levée tout doucement, & , ayant mis son enfant mort auprès de moi , elle a pris mon fils qui étoit vivant ; le matin j'ai été bien affligée ; mais, en regardant attentivement cet enfant mort, j'ai reconnu que ce n'étoit pas mon fils , mais celui de cette femme. L'autre femme dit au roi : seigneur , cette femme vous trompe ; c'est son fils qui est mort, & le mien qui est vivant. Un autre, que *Salomon* , auroit été bien embarrassé , car il n'y avoit point de témoins ; mais le Seigneur avoit donné la sagesse à *Salomon* , & il dit à un de ses domestiques : prenez l'enfant qui est vivant , & le coupez en deux avec une épée ; par ce moyen ces deux femmes en auront chacune une moitié. La femme , qui avoit parlé la première , & qui étoit la vraie mère de l'enfant, frémit en entendant ces paroles, & toutes ses entrailles se révoltèrent ; elle se jeta donc aux pieds du roi, & dit à *Salomon* : Ah ! seigneur, donnez l'enfant tout entier à cette femme qui le demande, j'aime mieux le perdre que de le voir périr ; mais l'autre femme disoit : ce que

le roi a ordonné, est fort juste ; nous n'aurons l'enfant, ni l'une, ni l'autre. Alors *Salomon* dit : donnez l'enfant vivant à cette première femme, je connois à sa tendresse, qu'elle est la véritable mère de l'enfant. Tout le monde fut étonné de l'adresse avec laquelle le roi avoit découvert la vérité, & la vraie mère se retira, en le comblant de bénédictions.

Lady MARY.

Je croyois que *Salomon* alloit faire couper cet enfant en deux, je mourrois de peur.

Madem. BONNE.

Un roi, à qui Dieu avoit donné la sagesse, n'avoit garde de commettre un si grand crime ; mais n'avez-vous point admiré quelque chose dans la conduite de *Salomon* ?

Lady TEMPÊTE.

Oui, ma Bonne ; j'admire que ce prince, qui étoit si jeune, préféra la sagesse à toutes les autres choses.

Lady SENSE'E.

Et moi, ma Bonne, j'admire la bonté de Dieu, qui lui donna les richesses & les grandeurs qu'il n'avoit pas demandées.

Madem. BONNE.

Salomon demanda une chose estimable, mais il eut, sans doute, bien mieux fait, s'il eut demandé à Dieu la grace de garder fidèlement ses commandemens. Il eut obtenu avec cette grace la sagesse, ainsi que les autres choses que le Seigneur daigna lui accorder par surcroît.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce que *Salomon* n'a pas été honnête-homme pendant toute sa vie ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; il oublia tout ce qu'il devoit à Dieu, & devint idolâtre.

Lady SPIRITUELLE.

Et à quoi donc lui servit sa sagesse ?

Madem. BONNE.

La sagesse humaine est bien peu de chose, aussi bien que l'esprit & les talens. Ces avantages ne sont précieux qu'autant qu'ils sont joints à la crainte du Seigneur. *Salomon* a été le plus savant de tous les hommes. Il a composé les plus beaux ouvrages du Monde, & a parlé dans ses livres de tous les arbres & de toutes les plantes; à quoi tout cela lui a-t-il servi, s'il a eu le malheur de mourir sans se repentir de ses crimes?

Miss MOLLY.

Est-ce qu'il n'a pas demandé pardon à Dieu avant que de mourir?

Madem. BONNE.

L'Écriture, qui nous apprend ses crimes, ne nous dit rien de sa pénitence. J'ai pourtant entendu dire, qu'il y a des savans qui prétendent qu'il s'est converti; mais cela n'est pas certain, puisque l'Écriture ne le dit pas, & cela doit nous faire trembler. Ce fut une malheureuse passion qui conduisit *Salomon* dans le crime. Il

aima des femmes étrangères, & il les épou-
sa contre la défense que Dieu en avoit
faite. Ces femmes voulurent avoir les
idoles de leurs faux dieux, & il leur offrit
de l'encens par complaisance pour elles ;
car vous sentez bien que *Salomon* avoit
trop d'esprit pour adorer vraiment des
dieux de pierre & de bois.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai lu beaucoup les contes
Arabes, ils ont beaucoup de respect pour
Salomon ; ils disent, qu'il commandoit à
toutes les créatures élémentaires, & que
ceux qui peuvent avoir son anneau, leur
commandent aussi.

Lady MARY.

Qu'est-ce que les créatures élémentaires,
ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Ce sont des créatures qui habitent dans
les élémens, à ce que croient les Turcs
& les Arabes. Il y a quatre élémens :
le feu, l'air, la terre & l'eau, comme je
vous l'ai dit. Or ils croient, que l'air est

plein de créatures qu'on nomme *Silphes*, qu'il y en a d'autres dans la terre qu'on nomme *Gnomes*, que le feu a des habitans qu'on appelle *Salamandres*, & qu'il s'en trouve aussi dans l'eau qu'on nomme *Nymphes*. Ils ajoutent, que ces créatures sont supérieures aux hommes, à qui Dieu permet qu'elles fassent de grands biens & de grands maux; mais en même tems, ils disent, que les sages, qui sont sur la terre, ont une grande autorité sur les esprits, ainsi que *Salomon* l'eut autrefois; & qu'ils les obligent à leur obéir avec plus d'exactitude, que des esclaves à leurs maîtres; non seulement à eux, mais encore à ceux auxquels ils ont donné des talismans.

Miss MOLLY.

Qu'est-ce qu'un talisman, s'il vous plaît?

Madem. BONNE.

C'est ou une bague, ou une pièce de métal, sur laquelle un de ces sages a gravé certains caractères.

Lady CHARLOTTE.

Et tout ce qu'on dit de ces créatures élémentaires, & de ces talismans, est-il vrai ?

Madem. BONNE.

Comme les contes de fées que je vous rapporte, mes enfans. Cependant j'ai vu des personnes d'esprit qui avoient la foiblesse de croire à toutes ces choses. On leur avoit donné les contes Arabes à lire, quand elles étoient jeunes, & d'autres livres dans le même goût ; personne n'avoit eu le soin de leur apprendre, que c'étoit des contes à dormir de bout, & cela leur avoit gâté l'esprit. J'ai connu une certaine mademoiselle *Perot*, fille d'esprit d'ailleurs, & qu'un grand ministre consultoit quelquefois ; je lui ai, dis-je, entendu dire très sérieusement, que les filphes l'enlevoient des bras de sa mère, quand elle étoit jeune, pour la porter au milieu des fleurs dans les prairies. Je vous nomme cette demoiselle, parce qu'elle est morte depuis longtems ; mais je pourrois vous nommer plusieurs personnes de distinction, qui donnent dans cette extravagance. Je ne le fais pas,

parce qu'il ne faut jamais nommer les gens, quand on dit quelque chose de désavantageux.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, que les Turcs croyoient, que Dieu permettoit aux créatures élémentaires de faire du bien & du mal aux hommes. Est-ce que les Turcs croient en Dieu ? Je pensois, que c'étoit de bien méchans hommes qui adoroient des idoles.

Lady TEMPETE.

Et moi aussi, ma Bonne, je croyois, qu'ils adoroient *Mahomet*.

Madem. BONNE.

Vous vous trompiez, mes enfans. Les Turcs ne sont point idolâtres, car ils adorent un seul Dieu, & le même que nous adorons. Mais ils sont infidèles, parce qu'ils ne croient pas que *Jésus-Christ* soit Dieu. Ils disent, que c'est un grand prophète, qu'il a envoyé aux Chrétiens, comme il avoit envoyé *Moïse* aux Juifs, & *Mahomet* pour eux. D'ailleurs les Turcs ne sont

point méchans ; ils ont au contraire le cœur fort bon. Ils font beaucoup de charités , & loin de vouloir faire du mal aux hommes , ils ont même pitié des bêtes , & il y a des Turcs , qui , en mourant , laissent une somme pour acheter de la viande aux chiens , & du grain pour les oiseaux.

Lady S E N S É E .

Je ne fais , ma Bonne , d'où est venue cette imagination : mais on regarde les Turcs comme des gens cruels. Est-ce qu'ils maltraitent les Chrétiens ?

Madem. B O N N E .

Souvent , ma chère , mais cela vient de ce qu'ils les méprisent. Ils disent , que nous sommes des chiens , non pas parce que nous sommes Chrétiens , mais parce que nous ne suivons pas les préceptes que *Jésus-Christ* , notre prophète , nous a laissé ; & quand ils voyent un Chrétien honnête-homme , ils l'estiment , & ne lui font point de mal. Je parle des gens qui ont de l'éducation ; car dans tous les pays du monde le peuple est peuple , c'est-à-dire , qu'il haït , méprise , ou maltraite , sans rime , ni raison.

Lady MARY.

Ma Bonne, voudriez-vous bien nous dire ce que c'étoit que ce *Mahomet*.

Madem. BONNE.

Je vous apprendrai tout ce que j'en ai lu de côté & d'autre, ma chère, car je n'ai jamais lu son histoire. *Mahomet*, je pense, étoit un garçon marchand, qui épousa la veuve de son maître. Il avoit beaucoup d'esprit, de courage, & par dessus tout une ambition demésurée. Comme sa naissance le réduisoit à mener une vie obscure; il résolut de se distinguer, en inventant une nouvelle religion. La chose étoit d'autant plus facile, que les Chrétiens, qui vivoient dans ces quartiers, étoient fort ignorans, & qu'il y avoit aussi un grand nombre de Juifs & d'Idolâtres, qui n'étoient pas plus éclairés. Ce qui prouve l'esprit de *Mahomet*, c'est qu'il fit servir à son dessein une maladie, qui devoit l'empêcher de réussir. Il tomboit du mal caduc. Vous ne connoissez peut-être pas cette maladie, mes enfans. Ceux, qui l'ont, tombent contre terre & se débattent horriblement: ils jettent même de l'écume par la bouche, comme des enragés, & après cela, restent

souvent longtems sans connoissance. Quand *Mahomet* avoit un accès de ce terrible mal, il disoit, qu'il tomboit en extase, c'est-à-dire, que Dieu lui parloit, ou l'enlevoit au ciel, pour lui déclarer ses volontés.

Lady SPIRITUELLE.

Et se trouva-t-il des gens assez extravagans pour le croire ?

Madem. BONNE.

Les gens sensés se moquèrent de lui, mais ceux-là ne font pas le plus grand nombre. Cependant, *Mahomet* fut obligé de fuir; mais les difficultés ne le rebutèrent point. Il composa sa nouvelle religion de façon à se faire des disciples; car pour attirer les Chrétiens, il parla de *Jésus-Christ* honorablement, comme d'un grand prophète, qui méritoit d'être respecté: il en dit autant de *Moïse*, pour attirer les Juifs; & pour ne point effaroucher les Payens, il conserva plusieurs de leurs cérémonies. Il disoit, que Dieu ayant donné une loi par *Moïse* avec des tonnerres & des éclairs, il avoit voulu se faire obéir par la crainte: que ce moyen n'ayant point réussi,

il leur avoit envoyé un autre prophète, pour les engager à lui obéir par la douceur ; & que ce moyen ayant encore été inutile, il l'avoit envoyé pour forcer les hommes par l'épée, à lui être fidèles. Selon ce principe, il dit, que sa secte devoit s'établir par les armes, ce qui lui attira de tous côtés un grand nombre d'hommes, qui espérèrent de faire fortune en le suivant. C'est ainsi que *Mahomet*, de législateur, devint monarque, & laissa le trône à sa postérité. Son tombeau est à la Mecque, & il est reveré de la plus grande partie des peuples de l'Asie, qui sont Mahométans.

Lady SPIRITUELLE.

Mais comment un si grand nombre de peuples, ont-ils pu se laisser séduire ?

Madem. BONNE.

Il y avoit certains points dans la religion de *Mahomet*, bien propres à séduire les hommes. Par exemple : il leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : il leur promet, pour l'autre vie, un paradis où l'on fera bonne chère, où l'on boira d'excellentes liqueurs qui ne pourront enyvrer ; car pour celles qui
peuvent

peuvent faire perdre la raison, elles sont défendues aux Mahométans. Mais ce qui a beaucoup augmenté la religion de *Mahomet*, c'est qu'il défend à ses sectateurs l'étude des sciences & de la religion; car il sentoit que sa secte ne pouvoit subsister qu'à l'aide de l'ignorance. Tous leurs livres se bornoient à Alcoran, qui est un ouvrage de *Mahomet*. C'est un recueil de sentences & de prières sans aucun ordre; j'en ai lu une partie, mais comme il m'ennuyoit, je n'ai pas eu le courage de l'achever.

Lady SPIRITUELLE.

Est-ce qu'on n'imprime point des livres chez les Turcs?

Madem. BONNE.

On dit, qu'ils ont une Imprimerie depuis plusieurs années: mais si cela est vrai, cela est bien nouveau & contraire à leurs principes,

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de raconter à ces Dames ce qui arriva, quand les Mahométans prirent la ville d'Alexandrie.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

Lady SENSE'E.

Il y avoit dans la ville d'Alexandrie une bibliothèque magnifique, que les rois d'Égypte avoit faite avec un soin extraordinaire. Ce n'étoit pas des livres comme les nôtres, Mesdames ; car en ce tems-là, on ne favoit pas imprimer : c'étoit des livres écrits à la main. Les Mahométans ayant pris cette ville, un savant, qui s'étoit fait ami de leur général, lui demanda cette grande quantité de livres. Le général n'ôsa lui accorder sa demande, & il écrivit à son maître, pour savoir ce qu'on devoit faire de cette bibliothèque. Voici ce que son maître lui répondit : *S'il n'y a dans tous ces livres, que les mêmes choses qui sont dans l'Alcoran, ils sont inutiles, ainsi il faut les brûler : que s'il y a autre chose, il faut les brûler encore.* On brûla donc cette bibliothèque, & il y avoit une si grande quantité de livres, qu'il y en eut assez pour échauffer les bains publics pendant six mois.

Lady SPIRITUELLE.

Ah ! ma Bonne, quel dommage ! J'aurois dit comme ce savant, donnez-moi tous ces livres ; j'aurois passé toute ma vie à les lire.

Lady TEMPETE.

Vous aimez donc bien la lecture, Madame.

Lady SPIRITUELLE.

Plus que toute chose au monde, plus que l'opera, la comédie, le bal, la promenade. Je consentirois de tout mon cœur à aller dans une prison, pourvu qu'on me promet de me fournir assez de livres pour lire, depuis le matin jusqu'au soir.

Lady TEMPETE.

Je ne suis pas de votre goût. Je n'ai jamais pu souffrir la lecture, & ce n'est que pour obéir à ma Bonne, que je lis à présent. Dans le commencement cela m'ennuyoit à la mort : à présent cela m'ennuie moins, mais je sens bien pourtant que je

n'aimerai jamais la lecture autant que vous le dites. C'est une fureur.

Madem. B O N N E.

Vous avez raison, ma chère, c'est une fureur. Je l'avois, comme *Lady Spirituelle*, quand j'étois à son âge, & je ne suis guère plus raisonnable sur cet article. J'avoue que c'est un défaut d'aimer la lecture avec cet excès; mais, ma chère, c'en est un bien plus grand, de ne point du tout aimer la lecture. C'est le défaut des fottes: & si j'avois ce défaut, je me hâterois de m'en corriger, & je le cacherois bien soigneusement, de crainte qu'on ne me prit pour une stupide.

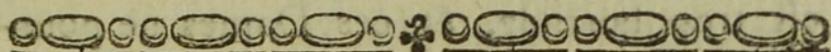
Lady T E M P E T E.

Mais à quoi cela est-il bon d'aimer la lecture?

Madem. B O N N E.

A mille choses, ma chère. On s'instruit en lisant, on se corrige, on s'amuse, & comme le dit *Lady Spirituelle*, une personne qui aime la lecture, ne s'ennuyeroit pas dans un désert, dans une prison même.

D'ailleurs le tems, qu'on donne à la lecture, est bien mieux employé, que celui qu'on perd au jeu, & à courir les spectacles. Adieu, mes enfans, le tems de notre leçon est passé.



XXIX. DIALOGUE.

Vingt & huitième Journée.

Madem. BONNE.

QU'AVEZ-vous, *Lady Charlotte*, vous avez les yeux rouges ; est-ce que vous avez pleuré ?

Lady CHARLOTTE.

Je ne mérite pas d'être dans la compagnie de ces Dames, ma Bonne : j'ai été méchante comme un démon, depuis que je ne vous ai vue.

Madem. BONNE.

Cela est bien mal, ma chère ; mais vous reconnoissez votre faute, & vous en

êtes fâchée ; c'est déjà quelque chose : il ne s'agit plus que de la réparer. Commencez d'abord par l'avouer devant ces Dames.

Lady CHARLOTTE.

Je n'ôserai jamais, ma Bonne, cela est trop horrible, & ces Dames ne pourroient plus me souffrir.

Madem. BONNE.

Elles n'auroient guères de charités, si elles pensoient ainsi, ma chère. Elles savent que nous sommes toutes capables de commettre les plus grandes fautes. Si nous ne les faisons pas, c'est par une pure miséricorde de Dieu ; & celle, qui seroit assez orgueilleuse pour mépriser un pécheur qui se repent, seroit elle-même bien criminelle devant le Seigneur. Mais, ma chère, quand même il seroit vrai, que ces Dames vous mépriseroient à cause de votre faute, il faudroit consentir à cette humiliation. Vous n'avez pas craint de vous rendre méprisable aux yeux de Dieu en péchant, & vous craignez d'être méprisée des créatures ; cela n'est pas raisonnable. Je gage que c'est votre orgueil qui a causé votre faute ; il faut le punir en l'avouant.

Lady CHARLOTTE.

Vous avez raison, ma Bonne. Mon orgueil fait, que je regarde les domestiques comme mes esclaves, & cela fait que je me mets en colère, quand ils me contredisent. Hier, après avoir beaucoup mangé, je m'amusois à rompre mon pain par morceaux, & à le jeter contre terre; ma gouvernante a dit à ma servante, de m'ôter ce pain, & moi, j'ai dit que j'avois encore faim, & que je le voulois manger. Je mentois, ma Bonne, je n'avois plus faim, c'étoit par esprit de contradiction. Ma gouvernante, qui voyoit bien cela, a commandé à cette fille une seconde fois, de m'ôter mon pain, & comme elle a obéi, je lui ai donné un soufflet, j'ai frappé des pieds, j'ai voulu l'égratigner.

Madem. BONNE.

Vous aviez raison d'être honteuse, ma chère, cela est bien horrible; mais je ne veux pas vous faire des reproches, car je vois que vous vous en faites à vous-même. Avant de vous dire ce que vous devez faire, pour reparer cette faute, je vais vous raconter une histoire.

Il y avoit dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée *Elise*, qui étoit à peu près de votre humeur. Elle avoit un grand nombre d'esclaves, qu'elle rendoit les plus malheureuses personnes du monde ; elle les battoit, leur disoit des injures ; & quand des personnes de bon sens lui disoient, qu'elle avoit tort d'agir ainsi, elle répondoit : ces créatures sont faites pour souffrir mes humeurs ; c'est pour cela que je les ai achetées, que je les nourris, que je les habille ; elles sont encore trop heureuses de trouver du pain auprès de moi.- Cette méchante fille avoit surtout une femme de chambre qu'on nommoit *Mira*, qui étoit son souffre-douleur ; cependant c'étoit la meilleure créature du monde, & malgré les mauvaises façons de sa maîtresse, elle lui étoit fort attachée, elle excusoit ses défauts tant qu'elle pouvoit, & elle eut donné tout son sang pour la rendre plus raisonnable. *Elise* eut un voyage à faire par mer, & comme c'étoit pour une affaire pressée, & qu'elle ne devoit pas être longtems, elle ne prit avec elle que sa femme de chambre. A peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête, qui éloigna le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux, qui condui-

foient le vaisseau, apperçurent une île ; comme ils ne savoient où ils étoient, & qu'ils n'avoient plus de vivres, il fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au devant d'eux, & ceux, qui étoient dans cette chaloupe, demandèrent à tous ceux du vaisseau, quels étoient leurs noms & leurs qualités. L'orgueilleuse *Elise* fit écrire les titres de sa famille, & il y en avoit plus d'une page. Elle croyoit que cela obligeroit ces gens-là, à la respecter. Elle fut donc fort surprise, lorsqu'ils lui tournèrent le dos, sans lui faire politesse ; mais elle le fut bien d'avantage, quand son esclave eut déclaré son nom & sa qualité, car ces gens lui rendirent toutes sortes de respect, & lui dirent, qu'elle pouvoit commander dans le vaisseau où elle étoit la maîtresse. Ce discours impatienta *Elise*, qui dit à son esclave : je vous trouve bien impertinente, d'écouter les discours de ces gens-là. Tout beau, madame, lui dit le maître de la chaloupe : vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez que trois cens esclaves, au désespoir des mauvais traitemens de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île il y a trois cens ans ; ils y ont fondé une république, où tous les hommes sont égaux ; mais ils ont établi une loi, à laquelle il faut vous soumettre de

gré, ou de force, Pour faire sentir aux maîtres, combien ils ont eu tort, d'abuser du pouvoir qu'ils avoient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux, qui obéissent de bonne grace, peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté; mais ceux, qui refusent de se soumettre à nos loix, sont esclaves pour toute leur vie. On vous donne toute cette journée pour vous plaindre, & vous accoutumer à votre mauvais sort; mais si demain vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. *Elise* profita de la permission, & vomit mille injures contre cette île & ses habitans; mais *Mira*, profitant d'un moment, où personne ne la voyoit, se jeta aux pieds de sa maîtresse, & lui dit: consolez-vous, madame, je n'abuserai pas de votre malheur, & je vous respecterai toujours comme ma maîtresse. La pauvre fille le pensoit, comme elle le disoit; mais elle ne connoissoit pas les loix du país. Le lendemain, on la fit venir devant les magistrats avec sa maîtresse, qui étoit devenue son esclave. *Mira*, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes; mais souvenez-vous bien, que si vous y manquez, il en coûteroit la vie à votre esclave *Elise*. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite

qu'elle a eue avec vous dans Athènes ; il faut pendant huit jours que vous la traitiez comme elle vous a traitée. Il faut le jurer tout-à-l'heure. Au bout de huit jours , vous ferez la maîtresse de la traiter, comme il vous plaira. Et vous, *Elise*, souvenez-vous que la moindre désobéissance vous rendroit esclève pour le reste de vos jours. A ces paroles, *Mira* & *Elise* se mirent à pleurer. *Mira* même se jetta aux pieds du magistrat, & le conjura de la dispenser de faire ce serment ; car, ajouta-t-elle, je mourrai de douleur, s'il faut que je le garde. Levez-vous, madame, dit le magistrat à *Mira*, cette créature vous traitoit donc d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de l'imiter. Je voudrois que la loi me permit de vous accorder ce que vous me demandez , mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abrégger l'épreuve, & de la réduire à quatre jours ; mais ne me répliquez pas : car si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers. *Mira* fit donc ce serment, & on annonça à *Elise*, que son service commenceroit le lendemain. On envoya chez *Mira* deux femmes, qui devoient écrire toutes ses paroles & ses actions pendant ces quatre jours. *Elise*, voyant que c'étoit une nécessité, prit son

parti en fille d'esprit ; car malgré sa hauteur, elle en avoit beaucoup. Elle résolut donc d'être si exacte à servir *Mira*, qu'elle n'auroit point occasion de la maltraiter ; elle ne se souvenoit pas que cette fille devoit copier ses caprices & ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, *Mira* sonna, & *Elise* manqua se casser le cou pour courir à son lit, mais cela ne lui servit de rien ; *Mira* lui dit d'un ton aigre : à quoi s'occupoit cette salope ? elle ne vient jamais qu'un quart-d'heure après que j'ai sonné. Je vous assure, madame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue. Taisez-vous, lui dit *Mira*, vous êtes une impertinente raisonneuse, qui ne fait que répondre mal à propos : donnez-moi ma robe, que je me leve. *Elise*, en soupirant, fut chercher la robe que *Mira* avoit mise la veille, & la lui apporta ; mais *Mira*, la lui jettant dans le visage, lui dit : que cette fille est bête, il faut lui dire tout ; ne devez-vous pas savoir, que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue ? *Elise* soupira encore, mais il n'y avoit pas le petit mot à dire ; elle se souvenoit fort bien, qu'il eut fallu dans Athènes, que la pauvre *Mira* eut deviné ses caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand sa maîtresse fut habillée, & qu'elle

qu'elle lui eut servi son déjeûner, elle descendit pour déjeûner à son tour; mais à peine fut-elle assise que la cloche sonna, cela arriva plus de dix fois dans une heure, & c'étoit pour des bagatelles que *Mira* la faisoit monter. Tantôt elle avoit oublié son mouchoir dans une autre chambre, une autre fois c'étoit pour ouvrir la porte à son chien, & toujours pour des choses de pareille conséquence. Il falloit pourtant descendre & monter deux grands escaliers, enforte que la pauvre *Elise* ne pouvoit plus se soutenir, tant elle étoit lasse, & disoit en elle-même: hélas! la pauvre *Mira* a bien eu à souffrir avec moi; car il lui falloit recommencer ce train de vie tous les jours. A deux heures, madame annonça qu'elle vouloit aller au spectacle, & qu'il falloit la coëffer. Elle dit à *Elise*, qu'elle vouloit que ses cheveux fussent accommodés en grosses boucles; mais ensuite, elle trouva que cela lui rendoit la tête trop grosse, elle fit donc défaire cette frisure, pour en faire une autre, & jusqu'à six heures qu'elle sortit. *Elise* fut contrainte de rester debout, encore eut-elle à essuyer mille brusqueries; elle étoit une bête, une mal-adroite, qui ne gagnoit pas l'argent qu'elle dépensoit. *Mira* revint du spectacle à deux heures de nuit, parce qu'elle avoit

soupé en ville, & elle revint de fort mauvaise humeur, à cause qu'elle avoit perdu son argent au jeu; elle s'en vengea en cherchant querelle à sa femme de chambre, & comme eelle-ci, en la décoëffant, lui tira les cheveux par accident, elle lui donna un soufflet. La patience manqua échaper à *Elise*; mais elle se souvint qu'elle en avoit donné plus de dix à *Mira*, & ce souvenir l'engagea à se taire. Je veux sortir demain à dix heures, & mettre ma coëffure de dentelle, dit *Mira* à *Elise*. Elle n'est pas blanche, madame, lui dit la femme de chambre, & vous savez qu'il me faut cinq heures pour la blanchir. Madame, dirent les deux femmes de l'île à *Mira*, pensez donc, que cette pauvre fille a besoin de dormir. Elle sera bien malade, quand elle passera une nuit, répondit *Mira*; elle est faite pour cela. Hélas! dit *Elise* en elle-même, je lui ai fait passer la nuit pour mes fantaisies, plus de vingt fois. *Mira*, pendant les quatre jours, répéta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'*Elise* conçut toute la dureté de sa conduite, & vit bien qu'elle avoit agi en barbare avec cette fille. Elle étoit si fatiguée lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. *Mira* la fit coucher dans son lit, lui apporta elle-même ses bouillons, & la

servit avec la même exactitude, que quand elle étoit dans Athènes ; mais *Elise* ne recevoit pas ses services avec la même hauteur : elle étoit si confuse du bon cœur de son esclave, qu'elle eut consenti à être la sienne toute sa vie, pour reparer toutes les fautes qu'elle avoit faites à son égard. J'ai oublié de vous dire, qu'on avoit pris sur le vaisseau, où étoit *Elise*, quelques dames & gentils-hommes d'Athènes ; mais comme ce n'étoit pas des personnes de son rang, elle les connoissoit peu, & ne s'en étoit guère occupée. Au bout d'un mois, on les rassembla toutes, & les juges, qui étoient nommés pour cela, examinèrent leur conduite, & commencèrent par interroger les maîtresses devenues esclaves, pour savoir, comment elles se trouvoient de leur nouvelle condition ? Elles avouèrent toutes en soupirant, qu'il étoit bien dur pour elles d'être soumises à ceux auxquels elles devoient commander. Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves ? La nature a-t-elle mis entre vous & eux une distinction réelle ? Vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique, & le maître, sortent du même père, & les dieux, en les plaçant dans les conditions si différentes, n'ont pas prétendu, que les uns fussent plus

à leurs yeux que les autres. La vertu règle les rangs devant la divine sagesse. C'est le seul titre dont elle fasse cas, & c'est pour faciliter l'exercice de toutes les vertus, qu'elle a permis les différentes conditions. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité, son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur, & il faut que les esclaves, par leur affection, leur obéissance & leur zèle, payent leurs maîtres des bontés qu'ils ont pour eux. Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves : que cela vous serve de leçon, quand vous serez retournés dans Athènes, & ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traité dans le tems que vous avez resté ici. Le juge, ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit : la loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas : vous pouvez les garder ici toute leur vie ; vous pouvez les renvoyer à Athènes ; vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux. Que tous ceux, qui veulent rendre la liberté à leurs anciens maîtres, viennent écrire leurs noms sur ce livre. Le juge espéroit de

Mira, qu'elle seroit la première à rendre la liberté à sa maîtresse ; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'une autre femme, & un jeune homme qui avoit la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette femme, par quelle raison elle ne rendoit pas la liberté à sa maîtresse, qui étoit une bonne vieille ? C'est, répondit-elle, parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années ; je suis lassé d'obéir, & je veux goûter plus longtems le plaisir de commander à mon tour : cette esclave se nommoit *Bélise*. Dans le moment ce jeune homme, qui avoit une si belle physionomie, & qui se nommoit *Zénon*, s'avança, & dit au juge : je ne me suis point avancé pour signer l'acte de la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave au moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande bien pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours. La loi m'ordonnoit de copier les mauvaises façons qu'il avoit eues à mon égard ; mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes, je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie, s'il l'exige ; car enfin, il m'a acheté, je lui appartiens, & je ne crois pas

pouvoir, en honneur, & en conscience, profiter d'un accident qui me rend la liberté, sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a achetée. Ce garçon a répondu pour moi, dit *Mira*, son histoire est la mienne; hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes, monsieur; le cœur me dit que j'y serai plus heureuse; car je me trompe fort, ou ma chère maîtresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé. *Elise* interrompit son esclave, & dit au juge: si je n'ai pas parlé plutôt, c'est que la honte & la confusion retenoient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie, & je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étois crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, & je ne me trompois pas tout-à-fait. J'avois au dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté: elle avoit au dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la générosité. Que serois-je devenue aujourd'hui, si elle n'avoit eu que mes titres? Je reconnois donc avec plaisir sa supériorité sur moi. J'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, & je la remercie de vouloir bien revenir avec moi dans Athènes; car alors, j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnoissance, en partageant ma

fortune avec elle, & en la regardant comme une amie respectable, dont je suivrai les conseils, & dont je tâcherai d'imiter les exemples. Le maître de *Zénon*, qui n'avoit encore rien dit, s'avança à son tour. Il se nommoit *Zénocrate*, & s'adressant aux juges, il leur dit : Je partage la confusion d'*Elise*. Comme elle, j'ai maltraité un esclave qui m'étoit de beaucoup supérieur par la noblesse de ses sentimens : comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite ; & comme elle, je veux le réparer en faisant à *Zénon* le sort le plus heureux. Le juge, alors, s'adressant à toute l'assemblée, prononça cet arrêt : “ L’es-
 “ clave, qui n’a point eu pitié de la situa-
 “ tion de sa vieille maîtresse, a les senti-
 “ mens d’une esclave, ainsi nous la con-
 “ damns à rester dans l’esclavage le
 “ reste de ses jours, c’est la condition qui
 “ convient à la bassesse de son cœur ; mais
 “ nous exhortons sa maîtresse à ne point
 “ abuser de l’autorité que nous lui rendons
 “ sur elle ; car sans cela, elle deviendrait
 “ aussi méprisable que cette créature.
 “ Ceux, qui ont choisi de renvoyer leurs
 “ maîtres à Athènes, & de demeurer dans
 “ notre île, y demeureront ; mais sous
 “ des qualités différentes. Parmi ceux-là,
 “ il y en a deux, qui ont maltraité leurs

“ maîtres après que les huit jours de l’é-
 “ preuve ont été passés ; ces deux demeu-
 “ reront esclaves ici : car toute personne,
 “ qui manque d’humanité & de douceur,
 “ est née sans sentimens , & doit avec jus-
 “ tice demeurer dans la dernière des con-
 “ ditions , elle est faite pour cela , elle ne
 “ mérite que cela. Les autres, qui ont
 “ bien traité leurs maîtres , & comme ils
 “ eussent voulu qu’on les traitât eux-
 “ mêmes , nous les admettons parmi nos
 “ citoyens. Pour *Mira* , & *Zénon* , leur
 “ vertu est au dessus de nos éloges & de
 “ nos recompenses : quand même ils res-
 “ teroient esclaves toute leur vie , leurs
 “ sentimens les élèvent au dessus des rois ;
 “ nous les abandonnons donc à la provi-
 “ dence des dieux , sans oser décider de
 “ leur sort , qu’ils retournent à Athènes
 “ avec *Zénocrate* & *Elise* : ils sont dignes
 “ d’être maîtres ; mais qu’ils le deviennent
 “ ou non , ils seront toujours les plus res-
 “ pectables de tous les humains , & ho-
 “ noreront la condition dans laquelle les
 “ dieux voudront les placer. ”

Elise & *Zénocrate* , avant de partir , re-
 mercièrent beaucoup les habitans de l’île,
 & leur dirent , qu’ils n’oublieroient jamais
 les leçons d’humanité qu’ils avoient reçues

chez eux. Pendant le voyage qu'ils firent pour retourner à Athènes, *Zénocrate* & *Zénon*, qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'*Élise* & de *Mira*, en devinrent amoureux ; & les ayant demandées en mariage, ils furent écoutés favorablement, & les épousèrent en arrivant à Athènes : & comme ces deux fidèles esclaves ne voulurent point se séparer de leurs maîtres, quoiqu'ils eussent reçus leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, & s'en acquitèrent avec un zèle & une fidélité qui peuvent servir d'exemple à tous ceux que la providence a placés dans la servitude. Il est vrai, que leurs maîtres n'oublièrent jamais leurs vertus, & les traitèrent moins en personnes que le sort leur avoient soumises, qu'en amis qui méritoient toute leur confiance, leur affection, & même leurs respects.

Eh bien, *Lady Charlotte*, si nous étions dans l'île des esclaves, qu'est-ce qui nous arriveroit ?

Lady CHARLOTTE.

Ma servante m'égratigneroit, me donneroît un soufflet, m'appelleroit impertinente, insolente.

Madem. BONNE.

Cela seroit juste, ma chere; mais je n'en exige par tant. Il faut pourtant punir cette faute. Demain je me trouverai chez vous à l'heure du dîner; je ferai assise votre servante à votre place à table, & vous la servirez, s'il vous plaît. Vous frémissez, *Lady Tempête*.

Lady TEMPÊTE.

Oui, ma Bonne; il me semble, que je ne pourrois jamais me résoudre à faire cela: d'ailleurs, ces créatures-là sont si insolentes, si prêtes à vous manquer de respect, que j'aurois peur de les autoriser.

Madem. BONNE.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère. Ce sont vos vices qui vous attirent le mépris de vos domestiques, & jamais ce que vous faites pour les reparer. J'ai connu une *Mademoiselle Tomelle*, qui avoit été fille de garderobe de *Mademoiselle de Beaujois*, princesse du sang royal en France. *Mademoiselle de Beaujois* avoit le meilleur cœur du monde, mais elle étoit si vive, qu'il lui

échapoit souvent de dire des choses dures. Voici ce que Mademoiselle *Tomelle* m'a raconté à ce sujet.

Un jour, Mademoiselle *de Beaujolois* mit sur sa toilette de l'eau d'orange dans une tasse à café. La pauvre *Tomelle*, qui étoit une grande rangeuse, voyant cette tasse à café hors de sa place, crut qu'on avoit oublié de l'y remettre, & sans sentir ce qui étoit dedans, elle jetta cette eau dans un bassin. Quand la princesse vint s'habiller, elle demanda son eau de fleur d'orange, & *Tomelle* lui ayant avoué qu'elle l'avoit prise pour de l'eau commune & qu'elle l'avoit jettée, elle lui dit plusieurs paroles mortifiantes. Mademoiselle *de Beaujolois* avoit une sœur, plus jeune qu'elle, & qui a épousé depuis le prince de Conti : cette dernière étoit douce comme un ange. Quand elle fut seule avec sa sœur, elle lui dit : en vérité, ma chère sœur, si j'avois fait une aussi grande faute que celle que vous avez commise ce matin, je ne dormirois pas cette nuit. Mademoiselle *de Beaujolois*, qui avoit oublié sa brusquerie, demanda à sa sœur, ce que c'étoit que ce gros péché qu'elle lui reprochoit ; & l'autre lui rappella sa brusquerie. N'est-ce que cela ! lui dit la princesse aînée, en riant. Ah !

ma sœur, lui dit la cadette, vous m'affigez : appelez vous une petite faute, une brusquerie qui a percé le cœur de la pauvre *Tomelle* ? Depuis ce matin, vous l'avez rendue malheureuse, & je suis sûre qu'elle n'a pas mangé un morceau de bon cœur. Les paroles des princes portent la joye, ou le désespoir dans l'ame de ceux qui les approchent, & ils doivent prendre garde, à ne jamais se permettre un terme dur, ou méprisant ; c'est une épée tranchante qui déchire le cœur de celui à qui elle s'adresse, surtout si c'est une personne qui ait de l'affection pour nous. Hâtez-vous, ma sœur, de rendre la joye à cette pauvre fille, en réparant votre faute à son égard. Ma sœur, repondit Mademoiselle de *Beaujolois*, je vous ai une vraie obligation de la réflexion que vous me faites faire ; elle est bien juste, & je vous promets de prendre garde à ce que je dirai à l'avenir. Mais comment réparer le passé ? Vous ne voudriez pas, sans doute, que je demandasse excuse à cette femme, qui est moins que la dernière de mes femmes de chambre ? Et pourquoi craindriez vous de lui demander excuse, puisque vous l'avez offensée mal à propos ? lui répondit la princesse cadette. Croyez-moi, ma sœur, une personne de notre rang se dégrade & devient mépri-

méprisable quand elle fait des fautes : mais elle se remet à sa place , & se fait estimer quand elle a le courage de les reparer. Vous avez beau dire que cette fille est bien au dessous de vous ; cette différence n'est réelle , qu'autant que vous avez plus de vertus qu'elle. Voilà ce que la raison m'a appris , ma chère sœur ; & voilà ce que votre bon esprit vous découvrira , si vous voulez y faire attention. Effectivement, Mademoiselle *de Beaujolois* sentit la vérité de ce que sa sœur lui disoit. C'est la coutume en France , que la personne la plus distinguée présente la chemise à la reine , ou aux princesses , quand elles s'habillent , & c'est ordinairement la première dame d'honneur. Quand Mademoiselle *de Beaujolois* s'habilla le soir , elle dit à sa première dame du palais : permettez , je vous prie , Madame , que *Tomelle* me donne ma chemise , je l'ai brusquée ce matin , & j'en ai un vrai regret. Cette pauvre fille se tenoit cachée derrière les autres , & n'ôsoit se montrer : quelle fut sa joye lorsqu'elle entendit sa maîtresse parler ainsi. Après lui avoir donné sa chemise , elle se jetta à ses pieds , & lui baïsa la main que la princesse lui présenta ; mais elle la mouilla de ses larmes , & elle me disoit qu'elle étoit si humiliée , qu'elle eut voulu , pour reconnoître cette

bonté, rentrer en terre, & qu'elle se reprochoit comme un sacrilège les murmures qu'elle avoit faits contre une si bonne maîtresse. Voilà, Mesdames, l'effet que produit sur les domestiques la réparation de vos fautes ; elle les humilie, elle les affectionne ; ainsi j'espère que Lady Charlotte fera ce que je lui ai dit pour réparer sa faute.

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, je le ferai de tout mon cœur, je ne suis pas aussi grande dame que cette princesse, pourquoi ne réparerois-je pas ma faute aussi bien qu'elle ?

Lady SPIRITUELLE.

Où sont présentement ces deux princesses, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Elles sont mortes toutes deux assez jeunes, ma chère, & j'aurois mille bonnes choses encore à vous dire d'elles, mais il nous reste bien peu de tems, ainsi ce sera pour la première fois. Miss Molly répétez votre histoire.

Miss MOLLY.

Salomon, se voyant tranquille dans son royaume, pensa sérieusement à bâtir un temple au Seigneur. Il demanda à *Hiram*, roi de Tyr, du bois de cédre, qui est un bois précieux, & il s'en servit pour bâtir le temple, qu'il fit couvrir d'or en partie; il y avoit aussi un autel d'or, dix chandeliers, & une grande partie des vaisseaux du temple étoient d'une matière précieuse, ou admirables pour leur travail. Après que cet édifice superbe fut achevé, *Salomon* y fit porter l'arche, qui renfermoit les tables de pierre, où Dieu avoit écrit sa loi. Ensuite, *Salomon* fit la dédicace de ce temple, en immolant un grand nombre de victimes, puis il pria le Seigneur de vouloir résider, c'est-à-dire, demeurer d'une manière particulière dans cette maison qu'il lui avoit bâtie, reconnoissant pourtant qu'elle n'étoit pas digne de celui que les cieux ne peuvent contenir. Il le pria d'écouter les vœux de ceux qui le prieroient dans ce temple; & le Seigneur, voulant lui montrer qu'il exauçoit sa prière, remplit le temple d'une nuée qui empêcha pendant quelque tems les prêtres de s'acquitter de leurs fonctions. *Salomon*, ayant béni le peuple qui étoit assemblé, se retira dans sa maison, & la même

nuit, Dieu lui apparut, pour lui dire, qu'il avoit exaucé ses prières, & pour lui recommander encore une fois d'être fidèle à ses commandemens.

Salomon ensuite se bâtit un palais, & un à son épouse ; puis il s'appliqua à faire fleurir le commerce dans ses états, & il y réussit si bien, que l'argent étoit aussi commun à Jérusalem que les pierres. Il établit aussi un si bel ordre dans sa maison, qu'on en parloit dans tout le monde. La reine de *Sabe* quitta même son royaume pour venir à Jérusalem, admirer la sagesse de ce grand roi. Mais *Salomon*, dans sa vieillesse, abandonna le chemin de la vertu, & ce fut l'amour des femmes qui lui fit oublier ce qu'il devoit au Seigneur. Il eut jusqu'à mille femmes, dont sept cens étoient princesses ; & comme il les avoit prises parmi les nations, qui n'avoient pas été détruites dans la terre promise, quoique Dieu eut expressément défendu ces mariages, ces femmes idolâtres exigèrent, qu'il bâtit des autels à leurs faux dieux. Il fut assez lâche pour leur obéir, & même il y sacrifia avec elles. Alors, Dieu abandonna *Salomon*, & lui suscita des ennemis. Il envoya même un prophète vers un jeune homme, nommé *Jéroboam*, & le prophète, lui ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit : prens dix

morceaux de ce manteau ; de même je diviserai le royaume, & je t'en donnerai dix parts, mais je laisserai le reste au fils de *Salomon*, à cause de *David* mon serviteur. Dieu apparut aussi une dernière fois à *Salomon* ; mais ce fut pour lui reprocher son ingratitude, & lui annoncer le démembrement de son royaume : toutefois, il lui dit que cela n'arriveroit qu'après sa mort, à cause de *David* son père. *Salomon*, ayant appris qu'un prophète avoit promis une partie de son royaume à *Jéroboam*, chercha à faire périr ce jeune homme ; mais il se sauva en Egypte, & ne revint qu'après la mort de *Salomon*, qui arriva quelque tems après. Or, *Salomon* n'avoit pas écrit seulement sur tous les arbres, & les plantes ; mais aussi sur tous les animaux ; il avoit aussi composé un livre de *Proverbes*, ou de belles sentences.

Madem. B O N N E.

Voyez, *Lady Spirituelle*, le cas qu'il faut faire de la science, quand elle n'est pas accompagnée de la vertu.

Lady S P I R I T U E L L E.

Vous avez bien raison, ma Bonne : je suis bien affligée, quand je pense que *Salomon* est devenu si méchant, & si ingrat en-

vers Dieu. Il y a une chose dans ce que *Miss Molly* vient de nous rapporter, qui me fait craindre, qu'il ne soit mort dans son péché ; c'est, qu'au lieu de se soumettre aux ordres de Dieu, qui vouloit partager le royaume entre son fils & *Jéroboam*, il voulut faire périr le dernier.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est bonne, ma chère, mais comme l'Écriture ne l'a pas condamné, nous ne devons pas le condamner non plus. Continuez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Roboam, fils de *Salomon*, ayant assemblé le peuple pour se faire couronner roi, ses sujets lui dirent : votre père nous a imposé de grands tributs ; soulagez-nous un peu à présent que vous montez sur son trône. *Roboam* demanda trois jours pour répondre, & ayant consulté les vieillards, dont son père suivoit les conseils, ils lui répondirent : la demande du peuple est juste, & si vous lui cédez dans cette occasion, il vous obéira toujours fidèlement. *Roboam* consulta ensuite les jeunes gens, avec lesquels il avoit été élevé, & ils lui dirent : gardez-vous bien de céder au peuple, il faut lui répondre, qu'au lieu de diminuer les taxes, vous

les augmenterez. Alors vous serez craint, & personne n'ôsera vous résister. *Roboam* suivit ce mauvais conseil, & dix des tribus se révoltèrent & choisirent *Jéroboam* pour leur roi ; les seules tribus de *Juda*, & de *Benjamin*, restèrent fidèles à *Roboam*. Ainsi, depuis ce tems il y eut deux roïaumes : Celui d'Israël, où régnoit *Jéroboam*, & celui de *Juda*, où régna *Roboam* & sa postérité. Cependant, *Jéroboam* dit en lui-même : si je laisse aller le peuple sacrifier à Dieu dans Jérusalem, ils reprendront l'affection naturelle qu'ils ont pour le sang de *David*, & ils me feront mourir pour faire leur paix avec *Roboam*. Pour prévenir ce malheur, *Jéroboam* fit faire deux veaux d'or, qu'il exposa en public, & dit aux dix tribus : c'est ici les dieux qui vous ont tirés d'Égypte. Ainsi, *Jéroboam* fit adorer les dieux à son peuple. Un jour qu'il étoit auprès de l'autel, pour y faire fumer l'encens, Dieu lui envoya un prophète, qui lui dit : il naîtra un fils du sang de *David* qui aura nom *Josias*, il arrosera cet autel du sang des sacrificateurs ; & comme vous pourriez douter que je fusse envoyé du Seigneur, je vais le prouver par un miracle : que cet autel se fonde, & que la cendre, qui est dessus, se répande ! *Jéroboam* étendit sa main pour faire signe qu'on arrêtât ce prophète ;

mais la main qu'il avoit étendue se sécha, & l'autel se fendit. *Jéroboam* effrayé, dit au prophète : priez le Seigneur pour moi, afin qu'il me rende l'usage de ma main. L'homme de Dieu lui ayant accordé sa demande, la main du roi revint dans son premier état, & il pria le prophète d'entrer dans sa maison pour manger un morceau. Cet homme lui répondit : quand vous me donneriez la moitié de votre royaume, je ne pourrois pas le faire, car le Seigneur m'a défendu de manger un morceau jusqu'à ce que je fusse de retour chez moi. Il partit dont sur le champ ; mais un méchant prophète lui ayant dit sur le chemin, que Dieu lui avoit révélé son arrivée , & lui avoit commandé de lui offrir à manger : il se laissa tenter, & mangea. Il en fut sévèrement puni ; car, comme il eut repris le chemin de sa maison, un lion sortit d'une forêt qui l'étrangla, mais il ne toucha point à l'âne, & il resta auprès de ce corps mort, sans y toucher, pour marquer que ce n'étoit pas la faim, mais l'ordre de Dieu qui l'avoit fait sortir de cette forêt.

Madem. BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Jéroboam n'ayant point corrigé sa mauvaise vie, Dieu frappa son fils d'une grande maladie, & le roi dit à sa femme, d'aller consulter le prophète (qui lui avoit promis le trône) sur la maladie de son fils, mais il lui commanda de se déguiser. Elle le fit inutilement, le prophète, à qui Dieu avoit révélé sa venue, l'ayant entendu parler, lui dit : entrez, femme de *Jéroboam* : quand vous mettrez le pied sur le pas de votre porte, votre fils mourra. Il sera le seul de votre famille, qui entrera dans le tombeau de ses pères, parce que Dieu a reconnu quelque chose de bon en lui. Pour ce qui regarde le reste de vos descendans, ceux qui mourront dans la ville, seront mangés par les chiens, & ceux qui mourront à la campagne, seront mangés par les oiseaux, parce que *Jéroboam*, au lieu de servir l'Éternel, qui lui avoit donné un royaume, a incité le peuple à servir des dieux étrangers. Dans la suite, cette parole de Dieu fut accomplie ; car un nouveau prince s'éleva dans Israël, qui fit périr la famille de *Jéroboam*. Mais, ce nouveau roi n'ayant pas été plus fidèle à Dieu, un autre prince traita les siens, comme il avoit traité la famille de son maître. Il arriva encore d'au-

tres changemens dans la succession des rois d'Israël ; mais ils furent tous méchans jusqu'à *Achab*, qui fut encore plus méchant que les autres , & qui épousa *Jésabel*, fille du roi des Synodiens.

Les peuples de Juda ne furent pas plus fidèles à Dieu que les Israélites, &, comme eux, ils adorèrent de fausses divinités ; mais le petit-fils de *Salomon*, qui se nommoit *Asa*, & qui fut roi de Juda, marcha fidèlement dans la voie des commandemens du Seigneur ; il ôta même la régence à sa mère, parce qu'elle avoit une idole.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut avouer, ma Bonne, que les Juifs étoient bien stupides, & avoient un grand penchant à l'idolâtrie. Quoi, après tous les miracles que Dieu avoit fait en faveur de leurs pères, ils purent écouter tranquillement le discours de *Jéroboam*, qui leur disoit, en leur montrant les veaux d'or qu'il avoit fabriqué : voici les dieux qui vous ont tirés d'Egypte. En vérité, ces gens-là m'impatientent avec leur stupidité.

Lady SENSE'E.

Et *Jéroboam*, ma chère, qui voit sa main devenir sèche, qui en obtient la guérison, & qui malgré cela, retourne à ses idoles ?

Madem. BONNE.

Vous ne croyez pas, sans doute, qu'il s'imagina qu'il y eut aucune divinité dans ses veaux; mais l'ambition, dont il étoit dévoré, ne lui permettoit pas de suivre les lumières de sa conscience. Quant à ce que dit *Lady Spirituelle*, que les Israélites avoient un grand penchant à l'idolâtrie, ils y en avoient sans doute beaucoup; mais ce fut moins ce penchant, que le mauvais exemple des peuples, dont ils étoient environnés, qui les y entraîna si souvent. Voyez-vous présentement, Mesdames, la sagesse & l'équité des ordres, que Dieu leur avoit donné en entrant dans la terre promise? *Vous exterminerez tous les peuples qui y habitent.* J'ai vu des gens qui osoient dire, que cet ordre étoit cruel: c'est qu'ils n'avoient jamais réfléchi sur ce qui arriva aux Israélites, pour avoir désobéi à cet ordre. C'est une chose certaine, mes enfans, qu'il seroit plus avantageux aux pécheurs, de mourir après le premier crime, que de rester longtems sur la terre, pour en commettre des nouveaux. Je me suis déjà servie de cette comparaison à ce que je crois. Ce seroit une miséricorde mal placée, d'accorder la grace à un homme qu'on auroit trouvé tuant les passans, pour avoir leur

argent. La charité pour tout le public, pour cet homme même, exige qu'on lui ôte la vie, & un prince, qui par une compassion mal-placée, lui donneroit la vie & la liberté, auroit à se reprocher tous les meurtres qu'il feroit ensuite, Telle fut la compassion que conçurent les Israélites, contre des peuples que Dieu avoit condamnés justement, parce que leurs crimes étoient à leur comble : parce qu'il savoit qu'au lieu de se corriger à l'avenir, ils continueroient dans leurs méchancetés, & seroient une occasion de pécher aux Israélites, en les poussant à devenir Idolâtres, & par leurs conseils, & par leurs mauvais exemples. Que cela nous apprenne, mes enfans, à respecter les arrêts du Seigneur, quand même ils seroient contraires à nos petites lumières, persuadées qu'étant la justice même, il ne peut jamais avoir rien ordonné que de juste.

Fin du Quatrième Tome.



Handwritten marks and scribbles, possibly including the number '11' and a zigzag line.

